

Sainte Thérèse d'Avila

LE CHÂTEAU DE L'ÂME.

AU LECTEUR.

Il faut, s'il vous plaît, avant de lire ce qui suit, voir dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume ce qu'il en est dit, ainsi que de l'oraison, afin de vous détromper de l'opinion si générale que ce traité est inintelligible : cette pensée a jusqu'ici empêché presque tout le monde de le lire. On s'imagine que ce ne sont que des spéculations si élevées que l'on n'y peut rien comprendre ; cependant je suis persuadé que quelque sublimes qu'elles soient on ne laissera pas de les entendre, et elles se trouvent mêlées de tant d'instructions si excellentes, pour ce qui regarde la pratique des vertus, qu'elles ne sauraient être que très-utiles.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

De toutes les choses que l'obéissance m'oblige de faire, il y en a peu qui m'aient paru si difficiles que d'écrire de l'oraison, tant parce que Notre-Seigneur ne m'a pas donné assez d'esprit pour m'en bien acquitter, et que je n'avais pas dessein de l'entreprendre, qu'à cause que je sens depuis trois mois un bruit continu dans la tête et une si grande faiblesse que je ne saurais, sans beaucoup de peine, écrire pour les affaires les plus importantes et les plus pressées. Mais comme je sais que l'obéissance peut rendre possible ce qui paraît impossible, je m'y engage avec joie, malgré la résistance de la nature, que j'avoue s'y opposer, parce que je n'ai pas assez de vertu pour souffrir sans peine des maladies continuelles, et me trouver en même temps accablée de mille diverses occupations. Ainsi c'est de la seule bonté de Dieu que j'attends la même assistance qu'il me donne en d'autres occasions encore plus difficiles.

Je ne vois pas ce que je pourrai ajouter à ce que j'ai déjà écrit touchant l'oraison, pour satisfaire au commandement que j'en avais reçu, et je crains que ce que j'en dirai ne soit presque que ce que j'ai dit. Je suis comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler et qui, ne sachant que ce qu'on leur montre, redisent toujours les mêmes mots. Que si Notre-Seigneur veut que j'y ajoute quelque chose il me l'inspirera, s'il lui plaît, ou rappellera dans ma mémoire ce que j'en ai écrit. Ce ne sera pas peu pour moi, parce que je l'ai si mauvaise que je m'estimerais heureuse de me souvenir de certains endroits que l'on disait n'être pas mal, en cas qu'il ne s'en trouve plus de copie. Mais quand je ne recevrais point cette grâce, et qu'après m'être tourmentée inutilement à écrire des choses qui ne pourraient profiter à personne, je n'aurais fait qu'augmenter mon mal de tête, je ne laisserais pas d'en tirer un grand avantage, puisque j'aurais satisfait à l'obéissance.

Je vais donc commencer en ce jour de la très-sainte Trinité de l'année 1577, dans le monastère de Saint-Joseph de Tolède, où je me trouve maintenant. Je soumets tout ce que je dirai au jugement de

ceux qui m'ont commandée d'écrire, qui sont des personnes très-éclairées ; et si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à la créance de l'Église romaine, ce ne sera pas à dessein, mais par ignorance, puisque j'ai toujours été et serai toujours, avec la grâce de Dieu, entièrement soumise à cette sainte épouse de Jésus-Christ. Qu'il soit loué et glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

Parce que ceux qui m'ont commandé d'écrire ceci, m'ont dit que les religieuses de notre ordre ayant besoin d'être éclaircies de quelques doutes touchant l'oraison, ils croient qu'elles entendront mieux le langage d'une femme, et que l'affection qu'elles ont pour moi leur en fera tirer plus de profit ; je leur adresse ce discours qui ne pourrait passer que pour extravagant dans l'esprit des autres personnes. Dieu me fera une grande grâce s'il sert à quelqu'une d'elles pour le mieux louer, et il sait que c'est tout ce que je désire. Que si je rencontre bien en quelques endroits, elles ne doivent point me l'attribuer, puisque je suis par moi-même si incapable de parler de sujets si élevés que je n'en ai d'intelligence qu'autant qu'il plait à Dieu de m'en donner par un effet de sa bonté dont je suis indigne.

PREMIÈRE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

La Sainte compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite ; et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et en se détachant des créatures, implorer le secours de Dieu.

L'ÂME COMPARÉE À UN SUPERBE PALAIS OÙ IL Y A DIVERSES DEMEURES, ET OÙ DIEU HABITE.

Lorsque je priais Notre-Seigneur de m'inspirer ce que je devais écrire, parce que je ne savais par où commencer pour obéir au commandement que j'en ai reçu, il m'est venu dans l'esprit que ce que je vais dire doit être le fondement de ce discours : c'est de considérer notre âme ainsi qu'un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable, dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures ; car si nous y prenons bien garde, mes sœurs, l'âme juste est un véritable paradis où Dieu qui y règne trouve ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette âme, qu'un monarque si puissant, si sage, si riche et si magnifique veut choisir pour sa demeure ? Je ne vois rien ici-bas à quoi je puisse la comparer. Et comment l'esprit le plus élevé serait-il capable de comprendre toutes ces perfections, puisque Dieu, qui est incompréhensible, a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image et imprimé en elle sa ressemblance ?

Ainsi j'entreprendrais inutilement de représenter toutes les merveilles de cet admirable château, puisque encore qu'il y ait une différence infinie entre Dieu et lui, l'un étant le Créateur et l'autre la créature, il suffit de savoir qu'il est l'ouvrage de cette suprême majesté pour ne pouvoir douter de l'excellence des ornements dont il lui plaît d'enrichir l'âme qui est ce château. Quelle douleur et quelle confusion ne devons-nous donc point avoir de ce que, par notre faute, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ? Et quelle honte serait-

ce, mes filles, à une personne à qui on demanderait qui elle est, si elle ne le savait pas, ni ne pouvait dire qui est son père, qui est sa mère, ni de quel pays elle a tiré sa naissance ? et notre ignorance n'est-elle pas, sans comparaison, plus grande de renfermer toute la connaissance, que nous avons de nous-mêmes dans ce qui regarde notre corps, sans savoir qu'en général, parce qu'on nous l'a dit et que la foi nous l'apprend, que nous avons une âme, ni sans passer plus avant pour nous instruire de ses qualités, de son prix, de sa valeur, n'y même y penser que rarement ? Ainsi au lieu de travailler à conserver la beauté de notre âme, nous nous contentons de prendre soin de ce corps qui n'est que comme la clôture et l'enceinte de ce magnifique château.

Nous devons donc considérer qu'il enferme diverses demeures ; les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtés, et une dans le milieu, qui est comme le centre et la principale de toutes, dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme. Prenez bien garde, je vous prie, mes filles, à cette comparaison : Notre-Seigneur aura peut-être agréable qu'elle vous serve à comprendre quelles sont les grâces qu'il lui plaît de faire aux âmes et la différence qui s'y rencontre, j'entends autant que j'en serai capable, étant impossible, principalement à une personne aussi ignorante que je suis, de les connaître toutes, tant elles sont en grand nombre. Ce ne sera pas une petite consolation à celles à qui Dieu donnera lumière sur ce sujet ; et celles qui ne l'auront pas, se contenteront d'admirer dans les autres les effets de sa bonté. Car comme, au lieu de recevoir du préjudice d'élever nos esprits à la considération des choses célestes et à la félicité des saints, nous en recevons de la joie, et travaillons à nous rendre dignes de participer à leur bonheur, nous recevons de même du contentement de voir qu'il n'est pas impossible que dans l'exil où nous vivons, un si grand Dieu se communique à des vers de terre si méprisables, et que son infinie bonté ne se porte jusqu'à les aimer.

Je suis persuadée que l'on ne saurait, que par un défaut d'humilité et d'amour pour le prochain, voir avec peine que Dieu

fasse, dès ici-bas, une si grande faveur à certaines âmes ; car autrement comment pourrait-on ne pas se réjouir de ce qu'il accorde à quelques-unes des grâces qui ne nous ôtent pas l'espérance d'en recevoir de semblables, et trouver étrange que cette éternelle majesté manifeste sa grandeur à qui il lui plaît ? En quoi elle n'a souvent autre dessein que de la faire paraître en la manière que Jésus-Christ nous l'apprend dans l'exemple de l'aveugle-né, lorsque ses Apôtres lui demandèrent si ce qu'il avait été privé de la vue en venant au monde était la cause de ses péchés, ou des péchés de ses parents. Il arrive même quelquefois que ceux à qui il fait ces grâces ne sont pas plus saints que ceux à qui il ne les accorde pas, comme il paraît par saint Paul et par la Madeleine ; mais c'est pour faire connaître sa grandeur, et nous donner sujet de le louer dans ses créatures.

Quelqu'un pourra dire que ces choses paraissent impossibles, et qu'il est bon de ne point scandaliser les faibles. A quoi je réponds qu'il vaut mieux que ces personnes n'y ajoutent point de foi, que de manquer à exhorter ceux à qui Dieu fait de semblables grâces d'en profiter, et les autres, de s'en réjouir et de s'avancer de plus en plus dans l'amour de cette adorable majesté, qui fait éclater sa bonté et sa puissance par de si grandes miséricordes. A combien plus forte raison devez-vous donc, mes sœurs, en faire votre profit, sachant, comme vous le savez, que Dieu donne encore de plus grandes marques de son amour pour ceux qui l'aiment ? Mais je puis vous assurer que ceux qui manquent de foi en cela ne recevront jamais de telles faveurs, parce qu'il ne prend plaisir à les répandre que sur ceux qui ne mettent point de bornes à sa puissance. Qu'il ne vous arrive donc jamais, mes filles, de tomber dans ce doute, encore que Notre-Seigneur ne vous conduise pas par ce chemin.

Pour revenir à ce château si magnifique et si agréable, il faut voir de quelle sorte nous pourrions nous en procurer l'entrée. Il semble d'abord que ceci soit une extravagance, parce que, si l'âme est elle-même ce château, il est évident qu'elle ne saurait y entrer, puisque l'on n'entre point dans un lieu où l'on est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a diverses manières d'être de ce château.

Plusieurs âmes font seulement, comme des gardes, la ronde tout à l'entour, sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de savoir qui y est, ni quelles en sont les diverses demeures ; et vous avez pu voir dans quelques livres qui traitent de l'oraison, qu'un des avis que l'on y donne, est que l'âme, pour entrer dans ce château, doit entrer en elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire.

Un très-savant homme me dit autrefois qu'une âme qui ne fait point oraison ressemble à ces paralytiques qui, encore qu'ils aient des pieds et des mains, ne sauraient les remuer ; et qu'il y en a de si malades et de si accoutumées à ne s'occuper que des choses extérieures, qu'il est impossible de les faire rentrer au dedans d'elles-mêmes, parce qu'elles ont formé une si grande habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont au dehors du château, qu'elles leur sont devenues semblables. Tellement qu'encore qu'elles soient d'une nature si noble et si élevée qu'elle les rend capables de converser avec Dieu même, on ne saurait les guérir de cette déplorable maladie. Elles ne veulent ni connaître leur misère, ni tâcher à s'en délivrer, et deviennent, ainsi que la femme de Loth, comme des statues de sel ; parce qu'au lieu de tourner la tête vers Dieu, elles la tournent vers ces créatures immondes, de même qu'elle la tourna vers Sodome.

QUE L'ORAISON EST LA PORTE DE CE CHÂTEAU.

Selon ce que je le puis comprendre, la porte pour entrer dans ce château est l'oraison, tant vocale que mentale, accompagnée d'attention, sans quoi ce ne peut être une véritable oraison, puisque, pour faire que c'en soit une, il faut considérer à qui l'on parle, ce que l'on est, ce que l'on demande et à qui on le demande ; autrement on ne prie guère, quoique l'on remue beaucoup les lèvres. Néanmoins ce peut être une oraison, encore que l'on ne fasse point de réflexion, à cause qu'on en a fait d'autres fois. Mais si l'on faisait coutume de parler à Dieu comme l'on parlerait à l'un de ses domestiques, en disant, sans y prendre garde, tout ce qui vient en la pensée, et que l'on sait par cœur, je ne saurais croire que cela puisse passer pour oraison,

et je prie Dieu que nul chrétien n'en use de cette sorte. J'ai une ferme confiance, mes sœurs, que cela ne vous arrivera point, puisque vous êtes accoutumées à prier intérieurement et du fond du cœur ; ce qui est un excellent moyen pour s'empêcher de tomber dans une telle stupidité.

Je ne parle point à ces âmes percluses et paralytiques, qui sont tant à plaindre et dans un si grand péril, si Notre-Seigneur ne vient lui-même leur commander de se lever, comme il fit à ce paralytique qui avait passé trente-huit ans sur le bord de la piscine ; mais je parle aux âmes qui entrent enfin dans ce château, parce qu'encore qu'elles soient si engagées dans les occupations du siècle qu'elles en sont toutes remplies, à cause que le cœur s'attache où est son trésor, néanmoins, comme elles ont de bons désirs, elles travaillent quelquefois à s'en détacher, font réflexion sur l'état où elles sont, ont recours à Dieu, et quand ce ne serait que de mois en mois, lui représentent leurs besoins ; et cette connaissance d'elles-mêmes et de leur égarement leur est si utile, qu'elle les fait enfin entrer dans le château, mais seulement dans la plus basse demeure, parce que ce grand nombre d'imperfections qui leur restent, sont comme autant de reptiles qui y entrent avec elles, et les rendent encore incapables de remarquer les beautés de ce superbe édifice, et d'y jouir d'une entière satisfaction.

Vous serez peut-être surprises de ce discours, mes filles, à cause que, par la miséricorde de Dieu, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes ; mais vous devez souffrir que je m'en explique comme je puis, se rencontrant dans l'oraison des choses intérieures et si élevées, que je ne saurais faire entendre d'une autre sorte la manière dont je les comprends. Dieu veuille même que j'aie bien réussi en quelques-unes, dans un sujet qu'il est fort difficile que vous entendiez, si vous n'en avez l'expérience ; mais si vous l'avez, vous connaîtrez que je ne pouvais agir autrement. Je prie Notre-Seigneur de faire, par sa bonté, que je ne m'en acquitte pas trop mal.

CHAPITRE II.

État déplorable d'une Âme qui est en péché mortel. Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connaissance de soi-même, qui est la première demeure de ce château intérieur et spirituel. Qu'il faut passer de cette connaissance à celle de Dieu. Efforts que font les démons pour empêcher les âmes d'entrer dans cette première demeure, et ensuite dans les autres ; avis de la Sainte pour résister à leurs artifices.

ÉTAT D'UNE ÂME QUI EST EN PÉCHÉ MORTEL.

Avant que de passer outre, je vous prie, mes sœurs, de considérer quel malheur c'est à une âme qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie, planté dans le milieu des eaux vives de la vie, qui est Dieu même, lorsqu'elle commet un péché mortel, et se trouve, par cette chute, dans les ténèbres les plus épaisses et l'obscurité la plus noire que l'on puisse s'imaginer, parce qu'encore que ce même soleil qui la remplissait de sa lumière et la rendait tout éclatante de beauté, demeure toujours au milieu d'elle, et qu'elle soit, de sa nature, comme un cristal capable d'être pénétré et éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle. Ainsi, toutes les bonnes œuvres qu'elle peut faire étant en cet état, lui sont inutiles pour le salut, à cause qu'elles n'ont pas Dieu pour principes, sans quoi nos vertus apparentes ne sont que de fausses vertus, parce que nous ne saurions lui être agréables lorsque nous nous éloignons de lui, et que celui qui commet un péché mortel, au lieu d'avoir intention de le contenter, ne pense qu'à plaire au démon, qui, n'étant que ténèbres, rend son âme ténébreuse comme lui.

Je sais une personne à qui Notre-Seigneur avait fait voir en quel état est une âme lorsqu'elle a commis un péché mortel, et cette personne me disait qu'elle ne croyait pas que, si on le connaissait, il se trouvât quelqu'un qui pût se résoudre à tomber dans ce malheur, quelque peine qu'il fallût prendre pour en éviter les occasions ; ce qui lui donnait un désir extrême que chacun le sût et en fût bien persuadé. Je vous conjure, mes filles, d'imiter ce zèle, et de prier

beaucoup Dieu pour ceux qui se trouvent en cet état. Il est si déplorable que, comme ces personnes ne sont que ténèbres, ces ténèbres se répandent dans toutes leurs actions. Car, de même que les ruisseaux qui partent d'une source vive et très-claire, en retiennent les qualités, toutes les actions d'une âme qui est en grâce sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'étant, ainsi que je l'ai dit, semblable à un arbre planté dans la source de la vie, la fraîcheur et la nourriture qu'elle en reçoit lui font produire sans cesse des fruits admirables. Mais lorsqu'au contraire l'âme va, par sa faute, comme se transplanter dans un marais infect et puant, tous les fruits qu'elle produit ne sont que corruption et pourriture.

Il faut donc remarquer que Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours dans le centre de l'âme, rien n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté, et d'obscurcir sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas de devenir toute ténébreuse par le péché ; de même qu'un voile noir dont on couvrirait un cristal opposé au soleil, l'empêcherait d'être éclairé de ses rayons.

O âmes rachetées par le sang d'un Dieu ! je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante, et d'avoir compassion de vous-mêmes. Car, cela étant, pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour arracher ce voile funeste, qui vous cache la splendeur de cette divine et éternelle lumière, que vous ne sauriez espérer de recevoir jamais, si vous mourriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes ?

Jésus, mon Sauveur, qui peut assez déplorer le malheur de ces âmes ? Quel trouble ne voit-on point à l'entrée de ce château ? Quelle émotion dans les sens et les puissances qui en sont comme les officiers ? et enfin quel fruit peut-on attendre d'un arbre qui ne tire sa nourriture que du démon ?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois qu'il ne s'étonnait pas du mal que font ceux qui sont en péché mortel, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup davantage. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous délivrer d'une misère si étrange que nulle.

autre ne peut tant mériter ce nom, puisqu'elle attire après elle des maux éternels. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos prières, de nous garantir, puisque nous sommes, par nous-mêmes, si faibles et si infirmes, que nous travaillerions en vain, sans son assistance, à conserver, selon l'expression de ce grand roi et ce grand prophète, la place qu'il a commise à notre charge.

Cette même personne me disait qu'elle avait tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avait faite de lui donner cette connaissance. L'un d'avoir, par l'horreur de ces terribles chutes, une si extrême appréhension de l'offenser, qu'elle lui demandait sans cesse de ne point l'abandonner. Et l'autre que ce lui était comme un miroir qui l'instruisait dans l'humilité, en voyant que tout le bien que nous faisons ne procède que de cette source dans laquelle notre âme, tel qu'un arbre abondant en fruits, se trouve plantée, et de ce soleil dont la chaleur douce et vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. À quoi cette personne ajoutait qu'elle en était si persuadée, que lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, et lui en rendait grâces ; parce qu'elle connaissait clairement que nous ne pouvons rien sans son secours ; ce qui faisait même que d'ordinaire elle ne se souvenait point d'avoir eu part à ses bonnes œuvres.

Vous ne devez pas, mes sœurs, plaindre le temps que vous donnerez à lire ceci, ni moi regretter celui que j'ai employé à l'écrire, si nous gravons bien ces choses dans notre mémoire. Les savants ne les ignorent pas ; mais l'esprit des femmes n'allant pas si loin, elles ont besoin de tout ce qui peut les instruire, et c'est pour cette raison que Notre-Seigneur a permis que de semblables choses soient venues à ma connaissance. Je le prie de tout mon cœur de m'assister, afin que je puisse vous en faire part. Car ces matières intérieures sont si obscures, qu'étant aussi ignorante que je le suis, il m'arrivera souvent de ne pouvoir éviter de dire plusieurs choses superflues et même extravagantes parmi quelques-unes qui seront utiles. Mais si l'on a besoin de patience pour lire ce que j'écris, on doit considérer que je

n'en ai pas moins eu pour écrire ce que je ne savais pas, étant très-véritable que j'ai quelquefois pris la plume sans savoir ni ce que j'avais à dire, ni par où je devais commencer.

Je sais, mes filles, combien il vous importe que je vous explique le mieux que je pourrai, certaines choses intérieures, puisque l'on nous parle continuellement de l'utilité de l'oraison, et qu'encore que nos constitutions nous obligent d'y employer diverses heures, on ne nous dit point ce que nous pouvons y contribuer, ni on ne nous explique que fort peu les moyens dont Dieu se sert pour nous y faire avancer d'une manière surnaturelle. Ainsi j'ai sujet d'espérer que ce vous sera une grande consolation que je vous en donne quelque lumière, en vous faisant voir la beauté de cet édifice céleste et intérieur si peu connu des hommes, bien que plusieurs prétendent d'y avoir part. Or, quoique Notre-Seigneur m'eût donné quelque intelligence des autres choses dont j'ai écrit, j'ai connu ensuite qu'elle n'était pas telle que je l'ai eue depuis, principalement en celles qui sont les plus difficiles ; et ce qui me met en peine, c'est que pour les faire entendre je serai contrainte d'user de termes bas et vulgaires, parce que mon esprit rude et grossier n'en saurait trouver de plus propres.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME, QUI EST LA PREMIÈRE DEMEURE DE CE CHÂTEAU.

Pour revenir donc à ce château dans lequel il y a diverses demeures, vous ne devez pas les concevoir comme étant toutes engagées les unes dans les autres, mais porter vos yeux vers le centre, qui est le palais où habite ce grand roi, et le considérer comme un palmier qui couvre de diverses écorces le fruit délicieux qu'il produit. Car il y a au-dessus et à l'entour de ce palais diverses demeures ; et toutes les choses qui regardent l'âme, allant au-delà de ce que nous pouvons nous imaginer, nous ne saurions nous les représenter dans une trop grande étendue. A quoi il faut ajouter qu'il n'y a pas une seule de ses demeures qui ne soit éclairée par ce soleil, dont la lumière remplit tout ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre ; mais puisque Dieu lui fait la grâce de la recevoir dans ce château, il faut la laisser aller dans ces diverses demeures, sans l'obliger à s'arrêter longtemps dans une seule, quand ce serait celle de la connaissance d'elle-même, parce qu'encore que rien ne soit plus nécessaire, remarquez bien ces paroles, même pour les âmes à qui Dieu fait tant de grâce que de leur donner entrée dans le centre de ce château, qui est le palais où il habite, elles ne pourraient, quand elles le voudraient, perdre jamais cette connaissance d'elles-mêmes, à cause que leur humilité, comme une abeille qui travaille sans cesse à faire le miel, leur représente toujours leur néant, sans quoi elles seraient perdues. Mais ainsi que le travail de l'abeille ne l'empêche pas de sortir de sa ruche pour aller chercher, sur diverses fleurs, la matière de son ouvrage, cette connaissance de nous-mêmes n'empêche pas aussi l'âme de prendre quelquefois son vol pour considérer la grandeur et la majesté de Dieu dans ses ineffables perfections ; et elle connaîtra encore beaucoup mieux par ce moyen que par elle-même quelle est sa bassesse, et se trouvera plus délivrée de ses propres imperfections, que j'ai dit être comme des reptiles qui étaient entrés avec elle dans cette première demeure, qui est cette connaissance d'elle-même. On doit donc regarder ce que je viens de dire comme une grâce singulière que l'on reçoit de Dieu dans ces occupations de l'âme, qui n'ont rien que de grand et d'utile ; et ne doutez point, mes sœurs, que nous n'avancions beaucoup davantage par la considération des grandeurs et des merveilles de ce souverain Être dont nous sommes l'ouvrage et les créatures, que si nous demeurions toujours attachées à celle de notre néant et de notre bassesse.

PASSER DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME À CELLE DE DIEU.

Je ne sais si je me suis bien expliquée, et ce point est d'une extrême conséquence, parce que, quelque élevées que soient vos pensées vers le ciel, je ne voudrais pour rien du monde que cela diminuât votre humilité, n'y ayant point de vertu qui nous soit plus nécessaire, tandis que nous sommes encore sur la terre. C'est ce qui

m'oblige à vous répéter que nous ne saurions mieux faire que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure où l'on s'occupe à la connaissance de soi-même, sans vouloir d'abord monter plus haut. Car quel besoin a-t-on de voler, lorsque l'on peut aller par un chemin facile et très-sûr ? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas ; et le seul moyen, à mon avis, de nous bien connaître est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse ; sa pureté notre impureté ; et son humilité notre défaut d'humilité.

Nous tirons de cela deux avantages ; l'un, de comprendre beaucoup mieux quel est notre néant, en considérant cette suprême majesté, de même que l'on connaît beaucoup mieux qu'une chose est fort noire, quand elle est comparée à une fort blanche ; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de pratiquer les grandes vertus, lorsque, outre la connaissance de nous-mêmes, nous travaillons à acquérir celle de Dieu. Car, comme je l'ai dit de ceux qui sont en péché mortel, que leurs actions ressemblent à ces ruisseaux dont les eaux, venant d'une source corrompue, sont toujours noires et puantes (ce qui n'est qu'une comparaison, puisque Dieu nous garde d'être en cet état), de même, si nous demeurons dans la considération de notre misère, nous serons comme un ruisseau dont l'eau sera toujours trouble par tant d'appréhensions et de craintes qui nous rendront lâches et timides, en nous faisant penser sans cesse si l'on n'a point les yeux jetés sur nous pour observer nos actions ; si nous ne nous égarons point en marchant par ce chemin ; s'il n'y aura point de présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre ; si, étant si imparfaites, nous devons nous appliquer à une chose aussi élevée qu'est l'oraison ; s'il ne vaudrait pas mieux se contenter de marcher dans la voie commune et ordinaire, puisque les extrémités sont vicieuses, même en ce qui regarde la vertu ; si, étant de si grandes pécheresses, ce ne serait point, en voulant s'élever davantage, se mettre en hasard de tomber de plus haut, et ainsi, au lieu de servir aux autres, leur nuire, en effectuant mal à propos ces singularités.

Hélas ! mes filles, de combien d'âmes le démon a-t-il causé la perte en leur faisant prendre pour humilité ce que je viens de dire, et tant d'autres choses semblables que je pourrais y ajouter, abusant ainsi de la connaissance que ces personnes ont d'elles-mêmes, afin de les empêcher d'en sortir pour passer à celle de Dieu ; ce qui, au lieu de diminuer leur humilité, l'augmenterait. Ce n'est pas que nous n'ayons ces sujets de craindre, et même encore davantage ; mais je soutiens que pour acquérir la véritable humilité, nous devons jeter et arrêter les yeux sur Jésus-Christ, notre Sauveur, et sur ses saints, puisque c'est un excellent moyen pour élever notre esprit et pour empêcher que la connaissance de nous-mêmes ne nous décourage. Car encore que cette première demeure soit la moindre de toutes, elle ne laisse pas d'être si avantageuse et si riche, que, pourvu que l'on se défasse de ces reptiles qui y entrent avec nous, l'on peut de là passer aux autres.

EFFORTS QUE FAIT LE DÉMON POUR EMPÊCHER LES ÂMES D'ENTRER DANS CETTE PREMIÈRE DEMEURE.

Mais il n'est pas croyable de combien d'adresse et d'artifices le démon se sert pour empêcher les âmes de se bien connaître elles-mêmes et le chemin qu'elles doivent suivre. Entre plusieurs choses que je sais par expérience de cette première demeure, je vous dirai, mes filles, qu'elle contient une infinité de logements, à cause du grand nombre d'âmes qui y entrent en diverses manières, et toutes avec bonne intention. Or, comme tout l'enfer veille sans cesse pour leur nuire, ces logements sont pleins de démons, qui leur tendent mille pièges pour les empêcher de passer d'une demeure dans une autre. Ils ont peine d'y réussir contre les âmes qui sont les plus proches de la demeure où habite ce grand roi ; mais ils surmontent facilement celles qui, étant encore plongées dans les plaisirs du monde, et passionnées pour de vains honneurs et de vaines prétentions, n'ont pas le courage de se servir, pour leur résister, des sens et de ses puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, que Dieu leur a donnés pour se défendre de leurs attaques. Or, bien que les âmes, qui sont en cet état désirent de ne point offenser Dieu

et fassent de bonnes œuvres, elles doivent recourir à lui avec grand soin, à la sainte Vierge et aux saints, pour les protéger et les défendre ; et il n'y a point d'état si parfait où l'on n'ait besoin de faire la même chose, puisque le secours de Dieu nous est toujours nécessaire, et je le prie de tout mon cœur de ne nous le pas refuser.

Que notre vie sur la terre est misérable ! Mais à cause, mes filles, que j'ai beaucoup parlé ailleurs du grand préjudice que nous recevons de n'être pas bien instruites dans l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas ici davantage, quoique rien ne nous importe tant que de tirer quelque profit de ce que j'en ai dit.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière, qui sort du palais de ce grand roi. Non qu'elles soient aussi obscurcies que lorsque l'âme est en péché mortel, mais à cause qu'elles le sont en quelque sorte, parce que ces couleuvres, ces vipères et ces autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière ; de même que si une personne qui aurait les yeux si couverts de boue qu'elle pourrait à peine les ouvrir, entrerait dans une salle fort éclairée des rayons du soleil. Ces demeures sont donc fort claires, mais ces malheureux animaux, qui obscurcissent les yeux de l'âme pour ne les attacher que sur eux-mêmes, l'empêchent d'en voir la clarté. C'est la disposition dans laquelle me paraît être une âme qui, bien qu'elle ne soit pas en mauvais état, est si occupée, comme je l'ai dit, du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde les biens et les honneurs, qu'encore qu'elle voulût faire réflexion sur elle-même, et posséder le bonheur dont elle serait capable de jouir, elle en est empêchée par ces déplorables attachements, dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc, pour entrer dans la seconde demeure, que chacun, selon sa condition, s'efforce de renoncer à toutes les occupations non nécessaires, puisque sans cela je crois impossible que l'on arrive jamais à cette principale demeure qui est le comble de la félicité, ni que l'on soit même en assurance dans les premières demeures au

milieu de tant de bêtes si dangereuses, dont il ne se peut faire que quelqu'une enfin ne nous pique et ne nous infecte de son poison.

Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus honorables de ce château, nous retombions par notre faute dans nos premières imperfections, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs qui avaient reçu comme nous des faveurs de Dieu ? Notre condition nous garantit des périls extérieurs, et Dieu veuille qu'elle nous délivre aussi des intérieurs Mais prenez garde, mes sœurs, à ne vous mêler jamais des choses qui ne vous regardent point, et songez qu'il y a peu de demeures de ce céleste château où nous ne soyons obligées de combattre contre les démons. Il est vrai que dans quelques-unes nos puissances, qui sont comme les gardes de notre âme, sont plus capables de leur résister ; mais nous avons toujours besoin de veiller pour découvrir leurs artifices, puisqu'ils sont si grands que, se transformant comme ils font en anges de lumière, ils pourraient autrement nous avoir fait beaucoup de mal avant que nous nous en aperçussions.

MOYENS D'EMPÊCHER LES TROMPERIES DU DÉMON.

Je vous ai dit autrefois que la malice du diable est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Cet esprit malheureux inspirera à une sœur un si violent désir de faire pénitence, qu'elle croira ne pouvoir trouver du repos que dans d'extrêmes mortifications. Mais si la supérieure lui défend de rien faire en cela sans sa permission, et qu'au lieu de lui obéir elle s'imagine de les pouvoir continuer secrètement, et ruine ainsi sa santé en contrevenant à l'obéissance, vous voyez à quoi se termine cette dévotion déréglée. Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre qu'elle doit aspirer à une très-grande perfection. Cela est très-bon en soi ; mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront de si grands péchés, qu'elle se rendra attentive à les observer pour en avertir la prieure, sans que souvent elle voie les

siens propres, et que les autres, remarquant qu'elle les observe de la sorte, et ne sachant quelle est en cela son intention, pourront en être scandalisées. L'avantage que le démon prétend tirer de là est très-grand, puisqu'il va à refroidir la charité et à relâcher ce lien d'amour qui doit unir si étroitement ensemble celles qui servent un même Seigneur et un même maître ; ce qui serait l'un des plus grands malheurs qui leur pourraient arriver. Car ne savez-vous pas, mes filles, que la véritable perfection consiste en l'amour de Dieu et du prochain, et qu'ainsi nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons plus parfaitement ces deux importants commandements ? Toute notre règle et toutes nos constitutions ne tendent qu'à cela seul. Renonçons donc à ce zèle indiscret qui ne peut que nous beaucoup nuire, et que chacune de nous considère ses propres défauts, sans examiner avec tant de soin ceux des autres. Comme j'en ai assez parlé ailleurs, je n'en dirai pas ici davantage, et me contenterai d'ajouter que cet amour qui vous doit lier toutes ensemble est si important, que je souhaiterais que vous l'eussiez continuellement devant les yeux, au lieu de vous amuser à considérer des bagatelles qui, bien que n'étant pas en elles-mêmes des imperfections, ne laisseraient pas d'être capables, faute de discernement, de nous faire perdre cette paix intérieure qui nous doit être si chère, et de la faire perdre aux autres ; ce qui serait acheter bien cher cette prétendue perfection, qui serait encore beaucoup plus dangereuse si le diable l'inspirait à l'égard de la prieure.

Il faut néanmoins y agir avec une grande discrétion, puisque si c'étaient des choses contraires à la règle et aux constitutions, au lieu de le dissimuler, la charité obligerait d'en avertir la prieure, et si elle ne s'en corrigeait, d'en informer la supérieure. De même, si on remarquait dans les sœurs quelques fautes importantes, on serait aussi obligé de se conduire de la sorte, sans se laisser aller à une vaine crainte qu'il y eût de la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du diable, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour commencer à exciter du murmure, et l'on doit seulement en parler

aux personnes qui peuvent y apporter du remède. Comme nous sommes dans un silence continu, cet avis ne nous est pas, grâce à Dieu, si nécessaire qu'à d'autres ; néanmoins il est toujours bon de se tenir sur ses gardes.

DEUXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaison des âmes qui sont dans la première demeure à des sourds et muets, et de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'âme se doit préparer alors à soutenir de grands combats contre le démon.

DIFFÉRENCE DE L'ÉTAT DES ÂMES QUI SONT DANS LA PREMIÈRE ET LA SECONDE DEMEURE.

J'ai maintenant à dire quelles sont les âmes qui entrent dans la seconde demeure et ce qu'elles y font. Je voudrais le pouvoir faire en peu de mots, parce que j'en ai parlé ailleurs fort amplement, et qu'il me sera impossible de ne pas répéter une grande partie de ce que j'en ai écrit, à cause que je ne m'en souviens point. Que si je pouvais varier la manière d'en traiter, peut-être ne vous ennuierais-je pas, de même que nous ne nous lassons point de lire des livres qui en parlent, quoiqu'ils soient en grand nombre.

Il s'agit ici de ceux qui ont commencé de s'appliquer à l'oraison, et qui connaissent l'importance de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui ne sont pas encore absolument résolus d'en sortir, puisqu'ils ne se séparent point des occasions qui les mettent en si grand péril. C'est néanmoins une grande grâce que Dieu leur fait de connaître combien ces bêtes venimeuses sont à craindre, et de ce qu'ils tâchent par intervalles de les fuir. Quoiqu'ils ne courent pas tant de fortune que les premiers dont nous avons parlé, ils souffrent toutefois davantage, parce qu'ils connaissent le danger où ils sont, et il y a sujet d'espérer qu'ils entreront plus avant dans le château. Je dis qu'ils souffrent davantage, à cause que les premiers sont comme des sourds et muets qui, n'entendant ni ne parlant point, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, au lieu que ceux-ci ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui

sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de ces premiers n'est pas néanmoins le plus désirable, puisque c'est toujours un grand avantage d'entendre ce que l'on nous dit, et que ces derniers étant plus proches de Dieu entendent sa voix lorsqu'il les appelle. Car bien qu'ils s'occupent encore des affaires, des plaisirs et des divertissements du monde, et qu'ils retombent dans le péché après s'en être relevés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses, en la compagnie desquelles ils continuent d'être, ne les fassent pas broncher, la bonté et la miséricorde de Dieu sont si grandes, et il désire tant qu'ils l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler pour leur en donner la hardiesse, et cela d'une manière si douce, que ce leur est une peine insupportable de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi n'ai-je pas raison de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Ce n'est pas que cette voix par laquelle Dieu les appelle soit aussi forte que celle dont je parlerai dans la suite. Il se sert seulement pour se faire entendre des discours des gens de bien, de la lecture des bons livres, des maladies, des afflictions, et de vérités dont il nous donne quelquefois la connaissance dans l'oraison qu'il considère toujours beaucoup, quoique peu fervente. Ne laissez donc pas, mes sœurs, de faire une grande estime de cette grâce de Notre-Seigneur, et que ce. que vous n'y répondez pas à l'heure même ne vous fasse point perdre courage. Sa patience est si grande qu'elle ne s'étend pas seulement à plusieurs jours, mais à plusieurs années, lorsqu'il voit que nous persévérons dans nos bons désirs ; et il nous importe tellement d'y persévérer, qu'il est impossible que nous n'en tirions de grands avantages. Mais c'est une chose terrible de voir les efforts que le démon fait alors en mille manières pour attaquer l'âme, et qui la font beaucoup plus souffrir que lorsqu'elle n'était encore que dans la première demeure, parce qu'y étant sourde et muette, ou au moins entendant très-peu, elle était comme ceux qui, ayant presque perdu l'espérance de vaincre, se ralentissent dans leur résistance, au lieu qu'ici l'entendement est plus vif, les puissances plus éclairées, et le

combat si échauffé, qu'il est impossible que l'âme n'en entende pas le bruit. Le diable se sert alors de ces serpents et de ces couleuvres dont j'ai parlé pour empoisonner ces âmes de leur venin, en leur représentant les plaisirs du monde comme s'ils devaient toujours durer, l'estime que l'on y avait pour elles, leurs parents, leurs amis, la perte de leur santé par les austérités de la pénitence que l'on ne peut manquer de vouloir faire lorsque l'on est arrivé dans cette seconde demeure, et mille choses semblables.

Jésus, mon Sauveur, dans quel trouble et quelles peines ces esprits de ténèbres ne jettent-ils point ces pauvres âmes par de si dangereux artifices ? Elles ne savent si elles doivent passer outre, ou retourner dans la première demeure. Car, d'un côté, la raison leur représente l'artifice dont le démon se sert pour les tromper, et que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un néant en comparaison du bonheur où elles aspirent. La loi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs désirs ; la mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux, qui sont tombés d'une très-grande prospérité dans une extrême misère, tant de morts subites de ceux, qui étaient plongés dans les délices, et que ces corps qu'ils nourrissaient avec tant de délicatesse sont maintenant la pâture des vers dans le tombeau, et autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont elles n'ont pas seulement reçu l'être et la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour, qu'elles souhaiteraient de pouvoir, par des effets, lui en témoigner leur reconnaissance. L'entendement leur fait connaître que, quand elles vivraient des siècles entiers, elles ne sauraient acquérir un ami si fidèle et si véritable ; que le monde n'est que vanité et que mensonge ; que les plaisirs que le démon leur promet, et les peines dont il les veut effrayer, ne sont que des illusions ; que en quelque lieu qu'elles puissent aller, elles ne sauraient trouver hors de ce château de sûreté et de paix ; qu'il y aurait de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi, et où l'on a pour hôte le Seigneur et le maître de tout ce qu'il y a de richesses dans le ciel et sur la terre, pour se trouver réduit, comme l'Enfant

prodigue, à manger du gland avec les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien : et ces raisons sont si fortes, qu'elles devraient suffire à ces âmes pour leur faire vaincre les démons. Mais, mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie a tant de force, et est si généralement reçue, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne. Ainsi, il n'y a qu'imperfection et que misère en ceux qui ont encore l'esprit rempli des choses visibles, et l'on doit en attribuer la cause à ces bêtes venimeuses dont ils ne sont pas délivrés. Car, de même qu'une personne mordue par une vipère et empoisonnée de son venin devient tout enflée, et mourrait si on ne lui faisait beaucoup de remèdes, l'âme se trouve en cet état, et a besoin pour en sortir d'une grâce particulière. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait tant à souffrir, principalement si le diable voit qu'elle veut faire tous ses efforts pour s'avancer dans le service de Dieu, puisqu'il emploie alors toutes les forces de l'enfer pour tâcher à la faire retourner en arrière.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'âme n'a-t-elle point en cet état de votre assistance, puisque sans elle, elle ne peut rien ? Ne souffrez donc pas, s'il vous plaît, que se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Faites-lui connaître que tout son bonheur en dépend, combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies pour ne converser non seulement qu'avec ceux qui ayant de bons sentiments se trouvent dans la même demeure, mais aussi avec ceux qui sont passés plus avant, afin qu'ils l'aident à y aller, et qu'elle se tienne toujours sur ses gardes pour ne se point laisser vaincre. Car si le diable la voit absolument résolue à tout souffrir et à mourir plutôt que de retourner dans les premières demeures, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici où il faut que l'âme témoigne sa générosité, et ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il allait au combat, mais considère qu'elle entreprend d'en soutenir un contre les démons, quand même ils se joindraient tous ensemble pour l'attaquer, et qu'étant armée de la croix de son Sauveur, elle n'a rien à appréhender. Je l'ai déjà dit et je le répète encore : elle ne doit point

en cet état se proposer des contentements et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui tomberait aussitôt par terre. Il faut au contraire se préparer à souffrir des peines et des tentations, parce que ce n'est pas dans ces premières demeures que tombe la manne. Il est besoin de passer plus avant pour la ramasser à pleines mains dans ces autres demeures, où il n'y a rien que de délicieux, et où l'âme jouit de tout le bonheur qu'elle saurait souhaiter, n'ayant point alors d'autre volonté que celle de Dieu.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître et étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre de trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sécheresses ? Qu'il ne vous arrive jamais, mes sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que votre divin époux a portée : n'oubliez jamais que c'est à quoi vous vous êtes si solennellement engagées, et que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui s'estiment les plus heureuses. C'est là le capital, et vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendez de grandes actions de grâces, s'il vous en favorise.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que, pourvu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures, il n'y a point de peines extérieures que vous ne soyez résolues de souffrir ; mais il connaît mieux que nous ce qui nous est propre ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il nous peut dire avec raison que nous ne savons ce que nous demandons. N'oubliez jamais, je vous prie, puisqu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison se doivent résoudre à travailler continuellement de tout leur pouvoir pour conformer leur volonté à celle de Dieu, et croire fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel et ce chemin qui conduit au ciel. Ceux qui s'en acquitteront avec plus de soin recevront de plus grandes récompenses, et s'avanceront davantage dans cette divine voie. En quoi je n'exagère point, puisqu'il est très-véritable que c'est en cela que consiste tout notre bonheur.

Car si d'abord nous nous égarons en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous mène par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses qui nous donnent tant de peine par de mauvaises pensées dont nous ne pouvons nous garantir, par des sécheresses, et même quelquefois par leurs morsures ; Dieu le permettant ainsi, afin de nous rendre plus vigilantes, et éprouver si nous sommes vivement touchées du regret de l'avoir offensé. Que vos chutes ne vous empêchent donc point, mes filles, de vous efforcer de passer outre. Dieu en tirera même du bien, ainsi que pour éprouver la bonté du thériaque on prend auparavant du poison.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre faiblesse et du préjudice que nous recevons de ces distractions, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Car peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de rencontrer ailleurs du repos lorsque l'on n'en trouve pas dans sa maison propre ? Rien ne nous est si proche que nos puissances, puisque nous en sommes inséparables, et ces puissances nous font la guerre comme si elles voulaient se venger de celle que leur font nos imperfections et nos péchés. Notre-Seigneur n'a, mes sœurs, rien tant recommandé à ses Apôtres que la paix ; et, croyez-moi, si nous ne la trouvons en nous, nous travaillerons en vain à la chercher hors de nous.

Je conjure, par le sang que ce divin Sauveur a répandu sur la croix pour notre salut, tant ceux qui n'ont point encore commencé de rentrer dans eux-mêmes, que ceux, qui y sont déjà rentrés, de se bien garder de rien faire qui les porte à retourner en arrière ; qu'ils considèrent que les rechutes étant plus dangereuses que les chutes, leur perte serait inévitable ; qu'ils se défient d'eux-mêmes ; qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu, et il les fera passer d'une demeure à une autre, où non-seulement ils n'auront plus sujet d'appréhender ces bêtes venimeuses, mais se moqueront de

leurs efforts, les verront soumises à eux, et jouiront de tout le bonheur que l'on saurait souhaiter en cette vie.

Comme j'ai fait voir dès le commencement de quelle sorte on se doit conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler, et que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir, afin de pouvoir continuer, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai de dire qu'il est très-avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Que si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquera certaines choses qui ne sont point essentielles, je vous assure que, pourvu que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison, Dieu les fera réussir à votre avantage, quoique vous ne trouviez personne qui ne vous en instruisse. Mais si vous aviez abandonné l'oraison, il n'y aurait d'autre remède pour empêcher que peu à peu vos chutes ne se multipliasent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison ; et Dieu veuille vous faire bien comprendre une vérité si importante !

Si l'on dit que, puisqu'il est si dangereux de retourner en arrière, il faut donc mieux ne pas commencer et demeurer hors de ce château, je répons, et Notre-Seigneur l'a dit lui-même : *Que celui qui cherche le péril y rencontrera sa perte*, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Car n'y a-t-il pas de la folie à s'imaginer de pouvoir entrer dans le ciel sans entrer auparavant dans nous-mêmes par la connaissance de notre misère et de ce que nous devons à Dieu, et sans implorer souvent sa miséricorde ? Ne nous a-t-il pas dit aussi de sa propre bouche : *Que nul n'ira à son Père que par lui ?* ce sont, ce me semble, ses mêmes paroles : *Et qui me voit, voit mon Père*. Or, je ne comprends pas comment nous pouvons le connaître et travailler pour son service, si nous ne considérons les obligations que nous lui avons, et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. Car la foi sans les œuvres est une foi morte ; et à quoi nous peut-elle servir si nous ignorons le prix des souffrances de Jésus-Christ, d'où procède tout notre bonheur, et si nous ne nous excitons pas par cette considération à l'aimer ? Je le

prie de nous faire connaître combien cher lui a coûté l'amour qu'il nous a porté : *Que le serviteur n'est pas par-dessus le maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire, et que l'on ne saurait que par la prière éviter de tomber à toute heure dans la tentation.*

TROISIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelles saintes dispositions sont les âmes à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans cette troisième demeure. Qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours sujet de craindre tandis que nous sommes en cette vie.

ÉTAT DE L'ÂME DANS CETTE TROISIÈME DEMEURE.

Que dirons-nous de ceux qui, par la persévérance qu'il a plu à Dieu de leur donner, sont demeurés victorieux dans ces combats et arrivés jusqu'à la troisième demeure, sinon que *bienheureux est l'homme qui craint le Seigneur*, qui est un verset dont, ayant l'esprit aussi grossier que je l'ai, je n'avais pu jusqu'ici bien comprendre le sens, et je ne saurais trop remercier sa divine majesté de m'en avoir donné l'intelligence. Comment celui qui se trouve en cet état ne serait-il pas heureux, puisque pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il y a sujet de croire qu'il est dans le véritable chemin du salut ? Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de remporter la victoire dans les combats dont j'ai parlé, puisque je ne saurais douter que Dieu ne nous mette ensuite en sûreté de conscience. Mais je me reprends ; car peut-il y en avoir en ce monde ? Et c'est cette incertitude qui m'a fait ajouter ces mots : Pourvu que l'on ne retourne point en arrière. Que cette vie est misérable, d'être ainsi obligés, comme ceux qui ont toujours les ennemis à leurs portes, d'avoir sans cesse les armes à la main, pour se garantir de surprise !

« Mon Dieu et mou tout, comment voulez-vous que nous aimions une vie pleine de tant de misères, et que nous ne désirions et ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grâce de nous en tirer, si ce n'est que nous puissions espérer de la perdre pour vous, ou de l'employer tout entière pour votre service, et surtout d'être assurés que nous accomplissons votre volonté ? Car à moins que cela, ne

devons-nous pas dire avec saint Thomas : *Mourons avec lui* ? Et n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une seule que de vivre dans cette appréhension de pouvoir être pour jamais séparés de vous ? » C'est ce qui me fait vous dire, mes filles, que la grande grâce que nous devons demander à Dieu, est de nous mettre en assurance avec les bienheureux. Car, au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connaît point d'autre que d'être agréable à Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de grands péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étaient dans ces craintes et de plus grandes encore ? Et qui nous assure que si nous tombons, Dieu nous donnera la main pour nous relever, et pour nous faire faire pénitence ? J'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit que je ne me trouve dans une extrême frayeur ; et elle s'y présente si souvent, que je tremble en écrivant ceci. Je ne sais ni comment je le puis écrire, ni comment je puis vivre. Je vous conjure, mes filles, de demander à Notre-Seigneur de me faire la grâce qu'il vive toujours en moi. Car quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée qu'a été la mienne ? Que ceci ne vous attriste point, je vous prie, comme je remarque quelquefois que cela vous arrive par le désir que vous auriez que je fusse une grande sainte, en quoi certes vous avez raison, et je le souhaiterais bien aussi ; mais que puis-je faire et à qui m'en prendre qu'à moi-même des fautes que j'ai commises, puisque Dieu m'a favorisée de tant de grâces, que si j'en avais fait un bon usage, elles auraient pu suffire pour m'obtenir l'accomplissement de votre désir ?

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seraient capables de m'instruire, et il paraît bien en cela quel est le pouvoir de l'obéissance qui m'y contraint. Dieu veuille que vous en tiriez quelque utilité, et je vous conjure de lui demander pardon pour cette misérable créature qui a osé l'entreprendre. Il sait que je n'attends rien que de sa bonté, que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis, et que c'est à elle que j'ai recours et aux mérites de son fils et de

sa très-sainte Mère, dont, tout indigne que je suis, j'ai l'honneur, comme vous, de porter l'habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte, puisqu'elles ne vous empêchent pas d'être les véritables filles de cette reine des anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions, admirez sa grandeur, et considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protectrice, puisque mes péchés et ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner : c'est de ne vous tenir pas en assurance, quoique vous ayez une telle mère et soyez aussi bonnes que vous êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David et de Salomon ; ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde, et en ce qui paraît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon, mais il ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre, et vous devez graver ce verset dans votre mémoire et le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

J'ai fait une grande digression, parce que le souvenir de mes imperfections et de mes péchés me donne tant de confusion lorsqu'il se présente à mon esprit, que je m'égare et me trouble.

Mais il me faut revenir à ce que j'avais commencé à dire des âmes à qui Dieu a fait une si grande faveur que celle d'avoir surmonté les difficultés qui se rencontrent à passer des deux premières demeures dans la troisième, et je crois que, par sa miséricorde, il y a plusieurs de celles-là dans le monde. Leur appréhension de l'offenser fait qu'elles évitent, autant qu'elles peuvent, de tomber même dans les péchés véniels. Elles aiment la pénitence, elles ont des heures de recueillement, elles emploient bien leur temps, elles exercent la charité envers le prochain, elles sont réglées dans toutes leurs actions, et gouvernent sagement leurs familles. Cet état est sans doute fort désirable ; et il y a sujet de croire que Dieu ne leur refusera pas la grâce de passer dans les dernières demeures, si elles en ont un grand désir, puisque la disposition où elles sont est si louable, qu'elles peuvent obtenir de sa bonté des

faveurs encore plus grandes que celles qu'elles ont déjà reçues.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés ? Personne sans doute ne le dira. Chacun assure qu'il le veut ; mais comme il faut plus que des paroles pour porter l'âme à s'abandonner entièrement à Dieu, et le faire régner dans elle avec une souveraine puissance, il ne suffit pas de le proférer de bouche, on doit l'avoir dans le cœur, comme nous l'apprenons par l'exemple de ce jeune homme de l'Évangile à qui Notre-Seigneur dit *que, s'il voulait être parfait, il quittât tout pour le suivre*. Dès que j'ai commencé à parler de ces demeures, j'ai toujours eu dans l'esprit que cela se passe de la sorte, et que ces grandes sécheresses qui arrivent dans l'oraison en procédant d'ordinaire ; il y en a néanmoins encore d'autres causes, comme aussi de ces peines intérieures qui font tant souffrir plusieurs personnes, sans qu'il y ait de leur faute, et dont Notre-Seigneur ne manque point de les délivrer avec beaucoup d'avantage pour elles. A quoi l'on peut ajouter les effets que la mélancolie et d'autres infirmités produisent, sans parler en cela, non plus que dans tout le reste, des secrets jugements de Dieu, et qui sont impénétrables. Mais je crois que ce que je dis est ce qui arrive le plus ordinairement. Car comme ces personnes voient qu'elles ne voudraient pour rien du monde commettre un péché mortel, ni la plupart d'elles un véniel, de propos délibéré, et qu'il n'y a rien à reprendre en la manière dont elles emploient leur temps et leur bien, elles ont peine à souffrir qu'étant de fidèles sujets de leur roi, on leur refuse l'entrée du lieu où il habite dans sa gloire, sans considérer que peu entrent jusque dans la chambre de la plupart des rois de la terre.

Entrez, mes filles, entrez dans vous-mêmes, passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous trouverez le peu de compte que vous devez faire de ces petites actions de vertu auxquelles vous êtes obligées comme chrétiennes, et même à beaucoup davantage. Contentez-vous d'être sujettes de Dieu, et pour vouloir trop prétendre, ne vous mettez pas en hasard de tout perdre. Considérez

les saints qui sont entrés dans la chambre de ce roi, et vous verrez la différence qu'il y a entre eux et nous. Ne demandez point ce que vous n'avez point mérité, et quelques services que nous ayons rendus à Dieu, gardons-nous bien de croire qu'après l'avoir d'ailleurs tant offensé, il nous doive quelque chose.

O humilité ! humilité ! je suis tentée de croire que ceux-là n'en ont pas beaucoup qui s'inquiètent de ces sécheresses. Mais ce n'est pas de même de ces grands travaux intérieurs dont j'ai parlé, il y entre bien davantage que le manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre-Seigneur nous éprouve ; et il le sait bien faire, encore que nous ne le voulions pas. Considérons ce que font pour son service ceux qui lui sont si fidèles, et nous verrons si nous avons sujet de nous plaindre de sa divine majesté. Car que voulons-nous qu'il fasse si nous nous éloignons de lui et nous retirons tout tristes, ainsi que ce jeune homme de l'Évangile, lorsqu'il nous enseigne ce que nous devons faire pour être parfaits, et qu'il veut nous donner des récompenses proportionnées à l'amour que nous lui portons ! Mais cet amour, mes filles, doit être accompagné des œuvres, et non pas imaginaire, parce qu'encre que Dieu n'ait pas besoin de nos œuvres, il les considère comme des effets de la résolution que nous avons faite de lui soumettre entièrement notre volonté. Que si nous nous persuadons qu'il ne nous reste plus rien à faire, parce qu'en nous rendant religieuses, nous avons de notre plein gré renoncé, pour l'amour de lui, à l'affection de toutes les choses du monde en général, et à ce que nous possédons en particulier, qui, encore qu'il ne fût pas de plus grande valeur qu'étaient les filets de saint Pierre, doit être considéré comme beaucoup à l'égard de celui qui donne tout ce qu'il a ; je dis que cette disposition est fort bonne, pourvu que l'on y persévère, et que l'on ne se rengage point dans les imperfections où l'on se trouverait encore dans les premières demeures, que j'ai comparées à des animaux immondes, étant certain qu'en continuant dans cet abandonnement de toutes choses pour ne s'attacher qu'à Dieu, on obtient ce que l'on souhaite lorsque l'on ne cesse point de pratiquer (remarquez bien ces

paroles, mes filles) ce précepte de Jésus-Christ, *de nous considérer toujours comme des serviteurs inutiles*, qui n'ont rien fait pour mériter de semblables grâces, et que plus on a reçu de lui, plus on lui est redevable. Car que pouvons-nous faire pour un Dieu qui est tout-puissant, qui nous a créés, qui nous conserve l'être, et qui est mort pour nous ? Ne devons-nous pas, au lieu de lui demander de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs, nous tenir heureuses de pouvoir nous acquitter de quelque petite partie de l'obligation que nous lui avons à cause du service qu'il nous a rendu ? Ce qui est une parole que je ne saurais proférer sans une très-grande confusion, quoiqu'il soit vrai qu'il n'a employé qu'à nous servir toute la vie qu'il a passée dans le monde.

Je vous prie, mes filles, de bien considérer quelques avis que j'ai à vous donner sur ce sujet : vous pourrez y trouver de l'obscurité, parce que je ne saurais les exprimer plus clairement ; mais je ne puis douter que Notre-Seigneur ne vous en donne l'intelligence, afin d'augmenter voire humilité par ses sécheresses ; au lieu que le démon voudrait s'en servir pour vous jeter dans l'inquiétude. Car lorsque des âmes sont véritablement humbles, quoiqu'elles ne reçoivent pas ces faveurs de Notre-Seigneur, il leur donne une conformité à sa volonté, et une paix qui les rend plus contentes que celles qu'il en gratifie, qui souvent étant les plus faibles, ne voudraient pas apparemment changer ces faveurs contre les sécheresses de ces autres, qui ayant plus de force qu'elles, les supportent avec tant de vertu, parce que naturellement nous aimons davantage les contentements que les croix. « Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous afin de nous donner, par cette épreuve, la connaissance de nous-mêmes. »

CHAPITRE II.

Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivés jusqu'à cette troisième demeure, et particulièrement touchant l'obéissance que l'on doit pratiquer, et la retenue avec laquelle on doit agir.

AVIS TRÈS-UTILE DE LA SAINTE.

J'ai connu quelques personnes, et même beaucoup, qui, après être arrivées à l'état dont je viens de parler, et avoir passé plusieurs années d'une manière qui paraissait si parfaite qu'il y avait sujet de croire qu'elles voyaient le monde sous leurs pieds, ou qu'au moins elles en étaient entièrement désabusées, lorsque Dieu a commencé de les éprouver en des choses assez légères, sont tombées dans de si grandes inquiétudes et un tel abattement, que j'en étais étonnée, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles, parce qu'y ayant si longtemps qu'elles faisaient profession de vertu, qu'elles se croyaient capables d'enseigner les autres, les conseils qu'on pourrait leur donner seraient inutiles. Je ne vois point d'autre remède pour les consoler que de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, comme en effet elles en sont dignes, et de ne point contredire leurs sentiments, parce qu'étant persuadées qu'elles endurent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, ce qui en est une autre bien grande pour des personnes si avancées. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles y tombent, mais il y en a, ce me semble, de voir qu'elles y demeurent si longtemps. Il arrive souvent que Dieu, pour faire connaître à ces âmes choisies quelle est leur misère, retire d'elles ses faveurs pour un peu de temps, et qu'elles n'ont pas besoin de davantage pour connaître clairement qu'elles ne sont rien par elles-mêmes. Il arrive aussi quelquefois que leur déplaisir de voir qu'elles ne peuvent s'empêcher d'être touchées des choses de la terre leur est un surcroît de peine. Ainsi, quoiqu'il y ait de l'imperfection, c'est une grande miséricorde que Dieu leur fait, parce qu'elle les humilie.

Ces autres personnes, dont je parlais auparavant, sont très-éloignées d'être en cet état ; elles admirent leurs sentiments, et voudraient que les autres les admirassent. J'en veux rapporter quelques exemples, afin de nous exciter à nous connaître et à nous éprouver nous-mêmes, puisqu'il nous est avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Si une personne riche, qui n'a ni enfants ni héritiers, vient à souffrir quelque perte qui

n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'elle n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa famille, et que cela ne l'inquiète pas moins que si elle n'avait pas seulement du pain, Notre-Seigneur pourra-t-il croire qu'elle veuille tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres. Mais je suis persuadée que Dieu ne désire rien de nous que ce qui est conforme à l'état où il nous met, et qu'il ne peut y avoir de véritable charité dans ce qui trouble la paix et le repos de nos âmes. Que si cette personne ne se conduit pas de la sorte en cette rencontre, parce que Dieu ne l'a pas encore rendue assez parfaite, patience ; mais qu'elle reconnaisse au moins qu'elle n'est pas arrivée jusqu'à cette liberté d'esprit qui la maintient dans le calme, qu'elle la lui demande, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, et il s'offre une occasion de l'augmenter ; si c'est par un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure ; mais de travailler pour cela, et, après l'avoir, s'efforcer d'en acquérir encore davantage, quelque bonne intention qu'elle ait (car parlant comme je fais de personnes d'oraison et de vertu, on doit croire qu'elle l'a bonne), elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin jusqu'au palais d'un si grand roi.

Il en est de même pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur, parce que encore que Dieu, qui est un si bon maître, leur fasse quelquefois la grâce, en considération des services qu'elles lui ont rendus, de le souffrir assez patiemment, afin de ne point diminuer l'estime que l'on a de leur vertu, il leur reste une inquiétude dont elles ont peine à revenir.

Mais ces personnes ne sont-elles pas du nombre de celles qui méditent depuis si longtemps sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui désirent même de souffrir ? Ne sont-elles pas si satisfaites de leur manière de vie, qu'elles voudraient que toutes les autres les imitassent ? Et Dieu veuille toutefois qu'elles ne

rejetent pas sur d'autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite !

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de bien, nous n'en désirons point et nous n'en recherchons point, personne ne nous offense, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en demeure d'accord ; mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles qu'il n'est pas besoin de remarquer ici en particulier, et qui vous donneront lumière pour connaître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quittant le monde, puisqu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, et de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car, croyez-moi, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Puisque nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies ; et quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Les pénitences que font ces personnes dont je viens de parler sont aussi réglées et aussi compassées que leur vie, qu'elles désirent fort de conserver pour servir Notre-Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec grande discrétion, de peur de nuire à leur santé et l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse, sans que leur amour pour Dieu les fasse passer par-dessus les considérations qu'elle leur représente, pour ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrais, au contraire, que nous nous servissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette manière, et pour ne pas demeurer toujours ainsi en même état, sans jamais arriver où ce chemin nous doit conduire, quoique nous nous imaginions de marcher toujours avec peine ; et Dieu veuille qu'étant si difficile à

tenir, nous ne nous égarions point ! Vous semblerait-il, mes filles, que ce fût agir sagement si, entreprenant un voyage qui se peut faire en huit jours, on y employait un an en souffrant continuellement durant ce temps les mêmes incommodités des mauvais gîtes, des mauvais chemins, de la pluie et de la neige, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent ?

Je ne pourrais en rapporter que trop de preuves ; et je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par-dessus ces fausses raisons que notre raison nous représente pour nous empêcher de nous avancer, ainsi qu'il me semble que je m'y suis quelquefois arrêtée. Cette dangereuse discrétion nous fait tout appréhender, nous fait tout craindre. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures, et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Mais, puisque cela est impossible, je vous conjure, mes sœurs, par votre amour pour Notre-Seigneur, de remettre entre ses mains votre raison et vos craintes, de vous élever au-dessus de la faiblesse de la nature, d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux que Dieu a établis pour veiller sur notre conduite, et de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage, pour jouir enfin du bonheur de voir notre Sauveur et notre Dieu. Car, encore que dans une vie aussi austère qu'est la nôtre, tous les soins que vous pourriez prendre de flatter le corps pour conserver votre santé vous seraient assez inutiles, ils ne laisseraient pas de nuire à la santé de vos âmes. Le corps est ce qu'on doit le moins considérer ; tout consiste, comme je l'ai dit, à marcher avec grande humilité ; et sans cela il est impossible de passer outre. Nous devons toujours croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin ; que nos sœurs, au contraire, en ont beaucoup fait ; et non-seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous, afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très-excellente ; et, à moins que de l'avoir, nous demeurons en même état et dans de continuelles peines, sans jamais nous avancer, parce que, ne nous étant pas encore dépouillées de nous-mêmes, nous serons sans cesse chargées du poids de notre

misère ; au lieu que ces âmes parfaites, qui s'en sont dégagées en renonçant à elles-mêmes, prennent leur vol pour s'élever jusqu'à ces suprêmes demeures, qui peuvent les combler de félicité.

Dieu ne laisse pas néanmoins, comme juste, et encore plus, comme miséricordieux, de récompenser ces personnes ; et il nous donne toujours plus que nous ne méritons, en nous faisant éprouver des contentements qui surpassent de beaucoup tous ceux dont on jouit dans cette vie. Mais je ne crois pas qu'ils soient accompagnés de beaucoup de goûts extraordinaires, si ce n'est quelquefois pour nous exciter, par la connaissance du bonheur qui se rencontre dans ces demeures supérieures, à souhaiter avec ardeur d'y arriver.

Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les contentements et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas y en mettre ; mais je suis trompée, s'il ne s'y en trouve une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure, où il sera plus à propos d'en parler, à cause que je serai obligée de dire quelque chose des goûts que Notre-Seigneur fait que l'on y trouve ; et, quoique cela paraisse assez utile, il pourra, en vous faisant connaître plus distinctement les choses, vous porter à embrasser avec plus d'ardeur ce qui est plus parfait, outre que ce sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par ce chemin, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites.

Que si elles sont humbles, elles seront excitées, par ce moyen, à rendre des actions de grâces à Dieu ; et si elles ne le sont pas, elles sentiront un dégoût intérieur qu'elles ont bien mérité, puisque la perfection et la récompense ne consistent pas aux goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et à agir en toutes choses avec plus de justice et de vérité.

Vous me demanderez peut-être à quoi sert de traiter de ces faveurs intérieures, et d'en donner l'intelligence, si ce que je dis est véritable, comme il l'est en effet. Je ne sais que vous répondre ; vous pouvez vous en enquérir de ceux qui m'ont ordonné d'en écrire. Il ne m'appartient pas de disputer avec mes supérieurs, je suis obligée de

leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Tout ce que je puis vous dire est que, lorsque je n'en avais aucune expérience, ni ne croyais pas la pouvoir jamais acquérir, ce m'aurait été une grande consolation d'avoir sujet de croire que j'agréais à Dieu en quelque chose ; et j'en ressentais une si grande en lisant les faveurs qu'il fait aux âmes qui lui sont fidèles, que je lui en donnais de grandes louanges.

Que si, étant aussi imparfaite que je suis, je ne laissais pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vertueuses et humbles ? Ce nous doit être une telle satisfaction de donner à sa divine majesté les louanges qui lui sont dues, qu'il nous importe de connaître de quelle consolation et de quels contentements nous nous priverions, si nous y manquions par notre faute. A combien plus forte raison donc ces consolations venant de Dieu, et étant ainsi accompagnées d'amour et de force, peuvent-elles nous faire marcher sans peine dans ce chemin, et pratiquer de plus en plus les bonnes œuvres ? Sur quoi ne vous imaginez pas qu'il ne soit point nécessaire que nous agissions ; car, pourvu que nous fassions tout ce qui dépend de nous, Dieu, dont les secrets sont impénétrables, est si juste, qu'il nous donnera par d'autres voies ce qui nous manquera dans celle-ci, et qu'il sait nous être le plus utile.

Il me paraît très-important pour ceux à qui Notre-Seigneur fait la grâce d'être dans cette disposition, qui les met en état de s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obéir avec promptitude ; et, encore qu'ils ne soient ni religieux, ni religieuses, il leur sera très-avantageux d'avoir, comme font plusieurs, quelqu'un à qui ils se soumettent, afin de ne faire, en quoi que ce soit, leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage, ni de ne chercher point des personnes de leur humeur, qui les flattent au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous importe tant d'être instruits par ceux qui la connaissent ; comme aussi, parce que, lorsque nous voyons faire à d'autres des actions de vertu qui nous paraissaient impossibles, leur

sainteté nous anime à les imiter, de même que les petits oiseaux s'enhardissent à voler en voyant voler leurs pères, et qu'encore que d'abord ils ne puissent aller guère loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire que cela leur est utile en toutes manières ; et je le sais par expérience. Mais, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très-bien d'en éviter les occasions, parce qu'étant encore proches des plus basses demeures, elles courraient fortune d'y retourner aisément, à cause qu'elles ne sont pas encore fondées sur la terre ferme, telle qu'est celle des personnes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes qui s'élèvent dans le monde ; et qui ne recherchent point leurs contentements. Ainsi il pourrait arriver qu'une grande persécution que le diable exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que voulant, par un véritable zèle, retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Considérons seulement nos fautes, sans examiner celles d'autrui, comme font plusieurs de ces personnes si réglées et si circonspectes, qui trouvent en toutes choses des sujets de craindre, et peut-être même dans les actions de ceux qui seraient capables de les instruire en ce qui est du capital. Si nous avons quelque avantage sur elles dans la manière extérieure d'agir, ce n'est pas, quoique cela soit bon, ce qui importe le plus, ni un sujet de prétendre que chacun doive marcher par la même voie que nous tenons, ni de nous mêler d'enseigner celle qui est la plus spirituelle, et que peut-être nous ignorons.

Puisque, dans ces bons désirs que Dieu nous donne pour le bien des âmes, nous pouvons commettre de grandes fautes, le meilleur est d'observer ce que nous ordonne notre règle, qui est de demeurer toujours dans l'espérance et dans le silence. Laissons à Notre-Seigneur le soin des âmes qu'il a créées, il ne les abandonnera pas ; et croyons assez faire lorsque nous veillons sur nous-mêmes, et que nous avons recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles !

QUATRIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts que l'on a dans l'oraison, et de celle qui se rencontre entre l'entendement et l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égarements de l'imagination et tant d'autres causes différentes donnent dans l'oraison.

Pour commencer à écrire de cette quatrième demeure, j'ai grand besoin d'implorer l'assistance du Saint-Esprit, afin qu'il parle par ma bouche, et m'inspire désormais ce que j'ai à dire pour donner quelque connaissance de ces dernières demeures, parce que ce sont des choses surnaturelles et si difficiles à concevoir, qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous les faire comprendre, ainsi que je l'ai dit dans un autre traité que j'écrivis il y a quatorze ans. Il me semble néanmoins que j'ai maintenant un peu plus d'intelligence que j'en avais alors de ces faveurs que Notre-Seigneur fait à quelques amis ; mais il y a une grande différence entre les éprouver et les exprimer. Je prie sa divine majesté de me faire la grâce de les bien faire entendre, si vous en pouvez recevoir quelque utilité ; sinon, je ne la lui demande point.

Comme ces dernières demeures sont plus proches du palais de ce grand roi, leur beauté est aussi plus merveilleuse. Il y a tant de choses si rares et si excellentes, que l'entendement ne peut les représenter qu'obscurément à ceux qui n'en ont point d'expérience ; mais ceux qui l'ont n'auront pas peine à les comprendre, principalement si cette expérience est grande.

On croira peut-être que, pour parvenir à ces demeures, il faut avoir été longtemps dans les autres ; mais, quoique pour l'ordinaire cela se trouve véritable au regard de celles dont je viens de parler, il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît, et que, procédant toutes purement de lui, il ne fait tort à

personne.

Ces bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces dernières demeures ; et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. C'est pourquoi je crois qu'il est avantageux qu'elles y entrent, et qu'elles nous fassent la guerre en cet état d'oraison, puisque, s'il n'y avait point de tentation, le diable pourrait mêler de fausses douceurs aux consolations que nous recevons de Dieu, ou au moins nous divertir de ce qui nous peut faire mériter, et nous laisser ainsi continuellement dans une même assiette et un même transport d'esprit, que je ne saurais croire être sûrs, lorsqu'ils sont toujours les mêmes, parce que ce n'est pas la manière dont Dieu agit envers nous, durant notre exil sur la terre.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES CONTENTEMENTS ET LES GOÛTS.

Pour revenir à ce que je disais de la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts qui se trouvent dans l'oraison, il me semble que l'on peut donner le nom de contentements aux sentiments dans lesquels nous entrons par notre méditation et nos prières. Car, encore que nous ne puissions rien sans l'assistance de Dieu (ce que l'on doit toujours présupposer), ce sont des fruits de nos bonnes œuvres ; nous les acquérons, en quelque sorte, par notre travail, et avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais, si nous y prenons garde, nous sommes, en plusieurs rencontres, touchés de ces mêmes contentements dans des choses purement temporelles ; comme, par exemple, s'il nous arrive une grande succession à quoi nous ne nous attendions pas ; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps que nous l'espérions le moins ; si on nous loue pour avoir réussi dans une affaire importante ; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère que nous croyions mort, est plein de vie. J'ai vu, pour de semblables sujets, répandre quantité de larmes, et j'en ai quelquefois répandu moi-même. Or on ne peut douter que ces contentements, que je ne saurais blâmer, ne soient naturels ; et il me semble que ceux que j'ai dit que l'on reçoit dans

l'oraison le sont aussi quelquefois, mais plus nobles, parce qu'encore qu'ils aient commencé par nous, ils se terminent à Dieu, au lieu que les goûts tirent leur principe de Dieu même, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée qu'elle ne l'était des autres.

« Jésus, mon divin Sauveur, que je souhaiterais de pouvoir en ceci me bien expliquer ! Je le comprends très-clairement, ce me semble ; mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que je le puisse ! » Je me souviens, sur ce sujet, de ces mots d'un verset de Prime : *Cùm dilatâsti cor meum*. Ceux qui auront souvent éprouvé ces contentements et ces goûts n'auront pas de peine d'en comprendre la différence ; mais les autres ont besoin qu'on les aide à la connaître. Ces contentements, au lieu d'ouvrir le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, quoique l'on soit bien aise de voir que l'on ne regarde en cela que Dieu, et que les larmes de douleur que l'on répand paraissent procéder, en quelque manière, de l'amour qu'on a pour lui. Si j'étais plus intelligente que je ne suis dans ces passions de l'âme, et ces mouvements qui ne sont que naturels, je pourrais peut-être me mieux expliquer ; mais j'ai l'esprit si grossier, qu'encore que je le comprenne par l'expérience que j'en ai, je ne saurais le faire comprendre aux autres ; ce qui montre combien la science est utile à tout.

Ce que l'expérience m'a appris de ces contentements que l'on reçoit dans la méditation, c'est que les pensées de la passion de Notre-Seigneur me faisaient répandre des larmes jusqu'à me donner un extrême mal de tête ; et le sentiment de mes péchés produisait en moi le même effet. Je ne veux point examiner laquelle de ces faveurs de Dieu était la plus grande ; mais je désirerais seulement de pouvoir faire bien entendre la différence qui se rencontre entre l'une et l'autre. Ces larmes et ces désirs procèdent donc quelquefois des sentiments que je viens de dire, et sont encore fortifiés par la pente de notre nature, et par la disposition où nous nous trouvons. Cela n'empêche pas néanmoins que, puisqu'elles ont Dieu pour objet, on ne les doive beaucoup estimer, pourvu que nous reconnaissons avec humilité que

nous n'en sommes pas meilleures, et que, quand ce seraient des effets de notre amour pour sa divine majesté, ce que nous ne saurions assurer, nous ne devrions pas moins lui en rendre grâces, puisque nous n'avons rien de bon que nous ne tenions de lui.

Voilà quelle est, pour l'ordinaire, la dévotion des âmes dans les trois premières demeures dont j'ai parlé. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement, et à méditer ; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles font bien ; mais elles feraient encore mieux si elles pouvaient produire quelques actes à la louange de Dieu, pour lui témoigner leur admiration de sa bonté, la joie qu'elles ont de ce que sa grandeur et sa puissance n'ont point de bornes, et combien elles souhaitent l'augmentation de son honneur et de sa gloire. Car cela excite et échauffe la volonté ; et lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de leur donner ces sentiments, elles feraient une grande faute de ne s'y point arrêter, par la crainte d'interrompre leur méditation. Comme j'ai traité amplement de ce point en d'autres écrits, je me contenterai d'ajouter que, pour avancer dans ce chemin, et arriver à ces demeures si souhaitables, il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Que si vous ignorez en quoi consiste cet amour, sachez que ce n'est pas en de grands goûts et de grandes consolations, mais en une grande et ferme résolution de contenter en toutes choses ce souverain Maître de l'univers, d'employer tous nos efforts pour nous empêcher de l'offenser, et de le prier avec ardeur pour ce qui regarde la gloire de son Fils et l'augmentation de la foi catholique. Ce sont-là les véritables marques de l'amour que nous avons pour Dieu ; et quelque grand que soit le profit que nous en tirons, ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire de ne penser jamais à autre chose, et que tout soit perdu, pour peu que l'on cesse de s'en occuper.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ENTENDEMENT ET L'IMAGINATION.

Les égarements de l'imagination m'ont donné quelquefois de

grandes peines, et il n'y a pas plus de quatre ans que je connus, par expérience, que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. Je le dis à un fort savant homme., et il me confirma dans cette opinion. J'en eus une grande joie, parce que, croyant auparavant que l'entendement n'était que la même chose que l'imagination, je ne pouvais voir sans douleur qu'il fût si inconstant et si volage que de passer d'ordinaire d'une pensée à une autre avec autant de vitesse que vole un oiseau, n'y ayant que Dieu qui soit capable d'arrêter l'imagination, lors même qu'il lui plaît de lier de telle sorte nos puissances, qu'on peut dire, en quelque manière, qu'elles ne sont plus attachées à notre corps ; et quelquefois il m'est arrivé que toutes mes puissances me paraissant occupées de Dieu, et recueillies en lui, je voyais en même temps mon imagination être si troublée et si égarée, que je ne pouvais assez m'en étonner. « Seigneur, mon Dieu, comptez, s'il vous plaît, pour quelque chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir lorsque nous nous trouvons en cet état. Le mal vient de ce que nous nous persuadons que tout consiste à penser en vous, et croyons n'avoir pas besoin de nous informer sur cela de ceux qui pourraient nous en instruire ; d'où il arrive que ce qui est un bien nous paraît un mal, et que nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point. »

C'est de là que procèdent aussi les plaintes que tant de personnes d'oraison, et particulièrement celles qui ne sont pas savantes, font des peines intérieures qu'elles souffrent, et ce qui les fait tomber dans une mélancolie qui ruine leur santé, et les porte jusqu'à tout abandonner, faute de savoir qu'il y a comme un autre monde qui est tout intérieur, et qu'ainsi que le ciel roule avec une vitesse qu'il est impossible d'arrêter, nous ne saurions aussi arrêter notre imagination. D'où il arrive que, nous persuadant qu'il en est de même de toutes nos puissances, nous croyons être perdues, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu, lorsque peut-être notre âme est unie à lui dans ces demeures supérieures, et acquiert du mérite par la peine qu'elle souffre de ce que l'imagination s'enfuit de la sorte hors du château pour s'aller mêler avec des bêtes

immondes et venimeuses. Il ne faut donc point que cela nous trouble et nous fasse abandonner l'oraison, qui est ce que le démon désirerait, et la plus grande partie de nos inquiétudes et de nos peines ne vient que de ce que nous ne nous en apercevons pas.

DES DISTRACTIONS.

En écrivant ceci, et faisant attention sur ce grand bruit que j'ai dit au commencement que je sentais dans la tête, et qui m'empêchait de pouvoir travailler à ce que l'on m'a commandé d'écrire, il me paraît qu'il est semblable à celui que feraient plusieurs torrents qui tomberaient du haut des montagnes dans des précipices ; ce qui ne se passe pas dans mes oreilles, mais dans le haut de ma tête, où l'on dit que réside la partie supérieure de l'âme.

Je me suis longtemps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit, et Dieu veuille qu'il me souvienne d'en dire la cause, lorsque je traiterai des autres demeures dont il me reste à parler, ce lieu-ci n'y étant pas propre. Peut-être même qu'il a plu à Dieu de me donner ce mal de tête pour me le faire mieux comprendre. Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me divertit point de mon oraison, et ne diminue en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Que si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, on demandera d'où vient donc qu'elle n'est point troublée par ce bruit. Je n'en sais pas la raison, mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable ; et cela donne de la peine quand l'oraison n'est pas accompagnée de suspension ; car lorsqu'il y en a, on ne sent aucun mal tandis qu'elle dure ; et c'en serait un très-grand si ce bruit nous empêchait de continuer notre oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par ces pensées, ni de s'en mettre en aucune peine. Si c'est le démon qui nous les donne, il nous laissera bientôt en repos, s'il voit que nous ne nous en inquiétons point ; et si elles procèdent, ainsi que tant d'autres infirmités, de l'état déplorable dans lequel le péché de nos premiers parents nous a fait tomber, nous devons le

supporter avec patience, dans la vue de la justice de Dieu. La nécessité inévitable de manger et de dormir, et tant d'autres assujettissements de la vie, ne doivent-ils pas aussi nous faire connaître notre misère, et nous porter à désirer d'aller en un lieu qui nous en délivre ? Je me souviens quelquefois de ce que l'épouse dit sur ce sujet dans le Cantique ; et tous les travaux que l'on peut souffrir dans la vie ne me paraissent pas approcher de ces combats intérieurs, parce qu'il n'y a point de travaux qui ne soient supportables, pourvu que nous ayons la paix en nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos, en suite de mille peines que l'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos, et de reconnaître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-mêmes, c'est un tourment que l'on peut dire être presque insupportable.

Dieu veuille, s'il lui plaît, nous mettre en ce lieu bienheureux où nous serons affranchies de ces misères qui semblent faire quelquefois leur jouet de notre âme, et dont il nous délivre même dès cette vie lorsqu'il nous fait la grâce d'arriver à la dernière demeure, comme je le dirai avec son assistance.

Toutes les personnes ne ressentent pas également ces peines à qui je donne le nom de misères. Il y en a sans doute qui n'en sont pas si travaillées que je l'ai été durant plusieurs années, étant si imparfaite qu'il me semblait que je n'avais point de plus grand ennemi que moi-même ; et comme j'ai sujet, mes sœurs, de croire que vous ne serez pas peut-être exemptes de ce tourment, vous voyez que je vous en parle sans cesse, afin que lorsque cela arrivera, vous ne vous en affligiez point, mais laissez aller ces pensées, que l'on peut comparer à ce qu'on nomme un traquet de moulin, sans vous en inquiéter, et sans que toutefois votre entendement et votre volonté cessent d'agir pour travailler à faire de la farine.

Il se rencontre du plus ou du moins, dans ces importunes distractions, selon les temps et l'état de notre santé, qu'il y ait de notre faute, et nous devons les souffrir comme tant d'autres choses

dans lesquelles il est bien juste que nous prenions patience. Mais comme notre ignorance fait que le conseil que l'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en représentent, ne suffisent pas pour mettre votre esprit en repos, je crois ne pas perdre le temps que j'emploie de m'étendre encore sur ce sujet pour votre consolation. Cela néanmoins vous profitera peu si Dieu ne vous assiste et ne vous éclaire, et si vous n'employez les moyens ordinaires dont il veut que vous vous serviez pour connaître que l'on ne doit pas attribuer à l'âme ce qui procède de la faiblesse de notre imagination, de l'infirmité de notre nature, et de l'artifice du démon.

CHAPITRE II.

Différence qui se rencontre entre les contentements que l'on reçoit dans l'oraison par le moyen de la méditation, et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, et que la Sainte nomme des goûts. Des effets merveilleux qu'opère cette oraison. Humilité dans laquelle elle nous doit mettre, et qui doit être si grande, que nous nous réputions indignes de recevoir de semblantes grâces.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ORAISON MENTALE ET CELLE DE QUIÉTUDE, À LAQUELLE LA SAINTE DONNE AILLEURS LE NOM DE GOÛTS.

Hélas, mon Dieu ! à quoi me suis-je engagée ? l'ai-je déjà oublié, le sujet que je traitais, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurais le plus de facilité d'écrire ? et j'ai si peu de mémoire, que n'ayant pas le loisir de relire ce que j'ai fait, je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de confusion dans tout ce discours.

Je pense avoir déjà dit que nos passions se trouvant quelquefois mêlées avec nos consolations spirituelles, elles jettent le trouble dans l'âme ; et quelques personnes m'ont assuré que cela va jusqu'à les empêcher de pouvoir respirer, jusqu'à un saignement de nez et autres choses semblables fort pénibles.

Je ne saurais rien dire de ceci, parce que je n'en ai point d'expérience, mais cet état doit, à mon avis, être accompagné de satisfaction, parce que tout consiste à désirer de plaire à Dieu et à jouir du bonheur de sa présence. Ce que j'appelle ici des goûts, et que j'ai nommé ailleurs oraison de quiétude, est d'une autre nature, ainsi que le savent ceux à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver.

Pour mieux faire entendre ceci, je crois que l'on peut comparer ces contentements que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, à laquelle on donne aussi le nom de goûts, à deux fontaines qui ont deux bassins d'où il sort de l'eau. Car mon ignorance et mon peu d'entendement font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Ainsi, je le considère avec plus d'attention que les autres ouvrages de Dieu, quoique sa grandeur et sa sagesse infinie n'aient pas sans doute répandu moins de merveilles et renfermé moins de secrets dans toutes ses autres créatures, ne fût-ce qu'une fourmi, dont les personnes capables ne puissent tirer une grande instruction ; mais non pas telle toutefois qu'il ne reste encore beaucoup de choses où leur connaissance ne peut atteindre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'eau en différentes manières ; car l'une, qui est celle que nous recevons par la méditation, nous vient de fort loin par des aqueducs, et l'autre, qui est l'oraison de quiétude, procède de la source même, sans faire aucun bruit. Que si la source est fort grande, ainsi qu'est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

La différence qu'il me paraît donc y avoir entre ces deux eaux est que les contentements que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation se peuvent comparer à la première, puisque, ainsi qu'elle vient par des aqueducs, ces contentements nous viennent par le moyen des pensées que cette méditation des œuvres de Dieu nous donne. Et comme cela ne se peut faire sans que notre esprit agisse et travaille, de là procède ce bruit dont j'ai parlé qui accompagne le

profit et l'avantage que l'âme tire de la méditation. Au lieu que cette autre eau, qui est l'oraison de quiétude, procédant de la source même, qui est Dieu, et qui est une grâce toute surnaturelle, entre en notre âme comme dans un bassin, et la remplit d'une paix, d'une tranquillité, et d'une douceur inconcevables, sans qu'elle puisse comprendre en quelle manière cela se fait.

Quoique notre cœur ne ressente pas d'abord ce plaisir comme il fait ceux d'ici-bas, il en est après tout pénétré, et cette eau céleste ne remplit pas seulement toutes les puissances de notre âme, mais se répand aussi sur le corps ; ce qui m'a fait dire que Dieu en étant la source, l'homme tout entier, c'est-à-dire tant intérieur qu'extérieur, est comme un bassin dans lequel elle se décharge par une effusion non moins douce et tranquille qu'inconcevable. Ce verset : *Vous avez étendu mon cœur*, me revenant dans l'esprit lorsque j'écris ceci, il ne me paraît pas que ce soit du cœur que procède cet extrême contentement que nous ressentons, mais d'une cause plus intérieure, qui est le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite. J'avoue que ce que je connais de ces secrets cachés au-dedans de nous me donne un étrange étonnement ; et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

« Seigneur, mon Dieu, votre grandeur infinie est un abîme impénétrable, et quoique nous soyons comme des enfants encore imbéciles, nous osons nous imaginer d'en connaître quelque chose, nous qui ne connaissons pas seulement la moindre partie de ce qui se passe dans nous-mêmes, et que l'on peut dire être moins que rien, en comparaison des merveilles qui sont en vous. Mais cela n'empêche pas que nous ne voyions avec admiration dans vos créatures des effets de votre puissance infinie. »

Pour revenir à ce verset, dont je crois pouvoir me servir pour faire comprendre ce que c'est que cet élargissement du cœur, il me semble que, lorsque cette eau céleste dont j'ai parlé commence à sortir du fond de notre âme, nous sentons qu'elle la remplit d'une douceur inconcevable, de même que s'il y avait en elle un brasier

dans lequel on jetât d'excellents parfums, d'où il s'élèverait une odeur admirable, sans qu'il parût néanmoins aucune lumière, mais seulement une chaleur et une fumée qui pénétreraient entièrement l'âme, et il arrive quelquefois que cela passe jusqu'au corps. Ne vous imaginez pas néanmoins, mes sœurs, que l'on sente réellement ni de la chaleur ni de l'odeur, car c'est une chose beaucoup plus subtile, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont point éprouvé peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le connaît plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est pas une chose que l'on se puisse mettre dans l'esprit, quelques efforts que l'on fit pour se l'imaginer ; ce qui montre qu'elle ne peut venir de nous, mais qu'elle procède de cette pure et divine source de la sagesse éternelle. Il ne me paraît pas qu'alors nos puissances soient unies ; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées par l'étonnement que leur donnent les merveilles qu'elles voient.

Que si, en parlant de ces faveurs de Dieu si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé depuis près de quinze ans, et que Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant en cela plus de lumière que je n'en avais alors. Il n'y a même point de temps dans lequel je ne sois capable de me tromper, mais non pas de mentir, puisque, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois, et que je rapporte sincèrement les choses en la manière que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler, la volonté est unie en quelque sorte à celle de Dieu ; mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison, et il n'y a point de meilleur creuset pour éprouver jusqu'où vont la pureté et le prix de cet or céleste. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez grande raison, parce qu'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'âme, ne comprenant pas ce que Dieu opère alors en elle, et quel est cet amour merveilleux par lequel il l'approche de sa majesté, vous désirez sans doute d'apprendre comment on arrive à ce bonheur ? Je vous dirai ce que j'en sais, sans prétendre néanmoins d'entrer trop avant dans les merveilles ineffables qu'il plait à Dieu d'opérer alors, ni dans les raisons pour lesquelles il le fait, et qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

Outre ce que j'ai dit dans les demeures précédentes, nous devons alors entrer dans une humilité encore plus profonde, puisque c'est par elle que Dieu se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque pour connaître si nous avons cette vertu, est de nous croire indignes de si grandes grâces, et de pouvoir jamais en être favorisées. Que si vous me demandez comment nous pouvons donc les espérer, je réponds que c'est de faire ce que j'ai dit, et cela pour cinq raisons : la première, que nous devons aimer Dieu sans intérêt ; la seconde, que c'est manquer d'humilité d'oser se promettre d'obtenir, par des services aussi peu considérables que sont les nôtres, des choses de si grand prix ; la troisième, parce que la disposition où nous devons être pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter notre Sauveur en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous ; la quatrième, à cause qu'il n'est pas obligé de nous accorder ces grâces, sans lesquelles nous pouvons être sauvées, comme il s'est obligé à nous rendre, dans le ciel, participantes de sa gloire, si nous observons ses commandements, joint qu'il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est propre lorsque nous l'aimons véritablement ; et j'ai connu des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour, qui n'a pour objet que Jésus-Christ crucifié, non-seulement ne désiraient point ni ne lui demandaient point ces consolations et ces goûts, mais le priaient de ne leur en point donner en cette vie ; et la cinquième raison, parce que nous travaillerons en vain, à cause que cette eau, ne pouvant

venir à nous par des aqueducs, ainsi que cette autre dont j'ai parlé, nous ne saurions la recevoir que de Dieu même, qui en est la source ; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles ; Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît, et ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs : qu'il dispose de nous comme il voudra, et servons-le en la manière qui lui est la plus agréable. Je suis persuadée qu'il nous accordera ces grâces, et plusieurs autres que nous n'oserions désirer, pourvu que nous nous humiliions et nous détachions véritablement de toutes choses ; je dis véritablement, et non pas seulement de pensée, comme il arrive souvent, et ainsi nous tromper nous-mêmes.

CHAPITRE III.

D'une, oraison que l'on appelle de recueillement surnaturel, qui précède l'oraison de quiétude. Avis important pour les personnes qui, dans l'oraison, prennent pour des ravissements ce qui n'est qu'un effet de leur faiblesse.

DU RECUEILLEMENT SURNATUREL QUI PRÉCÈDE L'Oraison DE QUIÉTUDE.

Les effets de cette oraison de quiétude sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns après avoir parlé de cette autre sorte d'oraison qui la précède presque toujours, mais en peu de mots, parce que j'en ai écrit ailleurs. J'entends un autre recueillement qui me paraît aussi être surnaturel, car il ne consiste pas à se retirer dans l'obscurité, ni en d'autres choses extérieures, quoique, sans que nous l'affections, nous désirions d'être en solitude, que nous fermions les yeux, et que nous nous trouvions disposées à cette sorte d'oraison dans laquelle les sens perdent l'avantage qu'ils avaient sur l'âme, et l'âme recouvre celui qu'elle avait perdu. Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre dans elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle, qui sont des termes que je ne saurais approuver, parce qu'il me semble qu'ils ne signifient rien, et je crois

que vous l'entendrez mieux par la manière dont je vous l'expliquerai ; mais peut-être que je me trompe. Supposons donc, mes sœurs, que ces sens et ces puissances de l'âme qui entrent avec elle dans ce château, dont j'ai pris pour sujet la comparaison, en sont sortis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux ; mais que, après y avoir passé plusieurs jours, et même des années, reconnaissant leur erreur, et se repentant de leur trahison, ils les quittent pour se rapprocher du château et tâcher d'y être reçus ; et qu'alors ce grand roi qui y règne, voyant leur bonne volonté, exerce sur eux sa miséricorde pour les rappeler à lui, comme un admirable pasteur, et leur fait entendre sa voix d'une manière si douce, si attirante et si forte, qu'après leur avoir encore mieux fait connaître leur égarement et augmenté leur désir de retourner dans leur ancienne demeure, ils renoncent à toutes les choses extérieures dans lesquelles ils s'étaient dissipés, et se rendent dignes d'être reçus dans ce château.

DE LA MANIÈRE DE CHERCHER DIEU DANS NOUS-MÊMES.

Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure. Car lorsque Dieu nous fait la grâce de le chercher dans nous-mêmes, nous l'y trouvons plutôt sans doute que dans les autres créatures comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement que cette recherche se fasse en tâchant dépenser que Dieu est en nous, ni par l'imagination en nous représentant qu'il y est. C'est une excellente manière de méditer, parce qu'il est vrai que Dieu est dans nous, et chacun peut en user avec son assistance. Mais il y a grande différence entre cela et ce que je dis, qui est qu'il arrive quelquefois qu'avant que nous pensions à élever notre esprit à Dieu, nos puissances sont déjà dans le château, sans que nous sachions par où elles y sont entrées, ni comment elles ont ouï la voix de ce souverain pasteur, ne l'ayant pu entendre de nos oreilles, puisque nous n'entendons alors aucun son, mais sentons seulement au dedans de nous un grand et agréable recueillement, comme ceux qui l'ont éprouvé peuvent le témoigner, et je ne saurais mieux l'expliquer pour tâcher de vous le faire comprendre.

Je pense avoir lu que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux ; et celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence ; mais ces animaux peuvent, quand ils le veulent, rentrer dans eux-mêmes, au lieu que ceci ne dépend pas de nous, et que cette grâce ne nous peut venir que de Dieu seul. Je crois qu'il ne l'a fait qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, à cause que leur état ne le leur permet pas, au moins de volonté et d'un désir qui les porte à faire une attention particulière aux choses intérieures. Ainsi je suis persuadée que, pourvu que nous laissions agir son adorable bonté, elle ne nous accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Notre-Seigneur, afin de se rendre dignes d'en recevoir qui les surpassent encore. C'est une disposition pour écouter Dieu, comme le conseillent quelques contemplatifs, qui veulent que l'on se contente d'être attentif à ce qu'il fait en nous, sans s'occuper à discourir par l'entendement. Néanmoins, quoique cette question ait été fort agitée entre des personnes spirituelles, j'avoue ne pouvoir comprendre comment on peut retenir sa pensée, en sorte que cela ne nuise pas plus qu'il ne profite ; et je confesse d'avoir en cela si peu d'humilité, qu'il ne m'a jamais été possible de me rendre à leurs raisons.

On m'alléguait un traité que l'on me dit et que je crois être du saint père Pierre d'Alcantara. Comme je sais qu'il avait une grande expérience de ces choses, je le lus dans la disposition de déférer à ses sentiments, et je trouvai qu'il disait, si je ne me trompe, quoiqu'on des termes différents, la même chose que moi, qui est qu'il doit y avoir déjà en nous de l'amour ; et les raisons qu'il en rapporte me le font croire. La première, que dans ces choses purement spirituelles, celui qui se confie le moins en ses propres forces, fait davantage ; le mieux que nous puissions faire étant de nous mettre en la présence de ce grand roi, comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux pour attendre avec humilité qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Que si, par des voies qui ne se

peuvent exprimer, il nous semble avoir sujet de croire que ce grand monarque nous a écoutés et ne nous a point rejetés de sa présence, il est bon de demeurer encore dans le silence, et de tâcher même à empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, il ne nous paraît point qu'il nous ait écouté et jeté les yeux sur nous, notre âme n'est déjà que trop étonnée, et notre imagination que trop fatiguée de la violence qu'elle s'est faite pour ne point agir, sans que nous les troublions encore davantage en nous inquiétant ; et Dieu veut que nous nous contentions de continuer à implorer son secours et à demeurer en sa présence en la manière que je viens de dire, puisqu'il sait mieux que nous-mêmes quels sont nos besoins ; et j'avoue ne pouvoir me persuader que nous puissions, avec tous nos efforts, passer les bornes qu'il semble que sa divine majesté ait marquées pour nous empêcher dépasser plus outre dans les choses dont elle s'est réservé la connaissance ; ce qu'elle n'a pas fait en plusieurs autres, telles que sont les pénitences, les bonnes œuvres et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir part et agir autant que notre infirmité en est capable. La seconde raison est que ne devant y avoir rien que de doux et de tranquille dans ces choses si intérieures, il nuit plus qu'il ne sert d'y agir avec la moindre contrainte ; mais il faut avec le plus grand détachement de nos intérêts qu'il nous sera possible, nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu. La troisième raison est que nous pourrions, avec le même effort que nous faisons pour ne penser à rien, penser à des choses fort utiles. Et la quatrième raison est que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or comment peut s'oublier soi-même celui qui s'occupe avec tant d'attention et se fait tant de violence pour se contraindre à n'oser seulement se remuer ? et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Mais quand il plaît à cette suprême majesté que notre entendement se repose, elle lui donne des connaissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons imaginer, qu'il demeure

comme abîmé dans un saint transport, sans qu'il sache de quelle manière cela se passe ; et elle lui découvre des secrets que nos faibles esprits, qui ne sont qu'obscurité et que ténèbres, sont incapables de pénétrer. Ainsi puisque Dieu, en nous donnant ces puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, veut que nous nous en servions en telle sorte que chacune d'elles nous puisse faire mériter quelque récompense, il faut, au lieu de les tenir enchaînées, leur laisser faire leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les perfectionner encore davantage.

Je crois que le mieux que puisse faire l'âme qui a eu le bonheur d'entrer dans cette quatrième demeure, est ce que j'ai dit, de tâcher, sans se contraindre ni se faire violence, à arrêter son entendement, pour ne se pas laisser répandre dans des pensées inutiles ; mais non pas de l'empêcher d'agir, parce qu'il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et quel est ce Dieu qu'il adore. Que s'il se sent alors comme enlevé et tout abîmé en lui, à la bonne heure, pourvu qu'il ne se mette pas en peine de quelle sorte cela se fait. Puisque c'est une faveur accordée de Dieu à la volonté, il doit l'en laisser jouir sans interrompre sa joie, si ce n'est par quelques paroles d'amour pour Notre-Seigneur. Car, encore que notre dessein ne soit pas de demeurer en cet état sans penser à rien, cela nous arrive souvent, mais ne dure guère.

Cette oraison de recueillement que pratiquent ceux qui entrent dans cette quatrième demeure, est sans doute inférieure à celle de quiétude, à laquelle j'ai donné le nom de goûts divins, mais c'est une disposition à y parvenir ; et ce qui fait que dans celle de quiétude, qui est plus élevée, l'entendement cesse d'agir, procède, comme je l'ai dit, de ce que cette eau coule de la source même, sans venir par des aqueducs, et qu'ainsi l'entendement n'y comprenant rien, il se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts, sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement ; mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'y rendre attentive sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit d'être toute pénétrée de l'amour de Dieu, qui daigne lui-

même lui apprendre alors qu'en cet état elle est obligée de se reconnaître indigne d'une si extrême faveur, et lui en rendre d'infinies actions de grâces.

DES EFFETS DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, OU DES GOÛTS DIVINS.

Je devais parler des effets que cette oraison de quiétude produit dans les âmes que Dieu favorise, et des marques auxquelles on les connaît ; mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement, et il me faut revenir à ces effets de l'oraison de quiétude, qui produisent comme une dilatation et un élargissement de l'âme qui, entre plusieurs autres effets merveilleux, la rendent capable de contenir tant de grâces dont Dieu la comble, de même qu'une source d'où il ne coulerait point de ruisseau s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle produirait. Les marques de cette heureuse dilatation de l'âme sont qu'au lieu qu'auparavant elle était renfermée dans certaines bornes en ce qui regarde le service de Dieu, elle y agit alors avec une beaucoup plus grande étendue ; qu'elle ne se trouve plus si touchée de l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'encore qu'elle craigne plus que jamais d'offenser Dieu, cette crainte n'étant plus une crainte servile, elle entre dans une entière confiance que Dieu lui fera miséricorde ; qu'au lieu qu'elle appréhendait dans ses pénitences de perdre la santé, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec l'assistance de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes ; que les travaux ne l'étonnent plus, parce que sa foi est plus vive, et qu'elle ne doute point que, si elle les entreprend pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience, ce qui fait même que quelquefois elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui, que comme elle augmente dans la connaissance de son infinie grandeur, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère ; que les douceurs célestes qu'elle a goûtées lui donnent du dégoût pour les vains plaisirs du monde ; qu'elle se dégage peu à peu de l'attachement qu'elle y avait ; et qu'enfin elle se trouve en toutes

choses changée en mieux, et croître de plus en plus en vertu, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière. Car, si elle était si malheureuse que d'offenser Dieu, quelque élevée en grâce qu'elle fût auparavant, elle tomberait tout d'un coup de ce comble de bonheur dans un état déplorable.

Je ne prétends pas, en parlant de la sorte, dire que, pour une ou deux fois que Dieu aura fait ces faveurs à une âme, elles produisent ces grands effets, puisque tout consiste en la persévérance ; et j'ai un avis important à donner à ceux qui se trouveront en cet état ; c'est d'éviter avec un extrême soin les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme ressemble alors à un enfant qui tète encore, et qui ne saurait quitter la mamelle de sa mère sans courir fortune de la vie. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins que d'une nécessité très-pressante, abandonner l'oraison, et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées, puisque autrement le mal irait toujours en augmentant.

Je sais le sujet qu'il y a en cela de craindre, par la connaissance que j'ai de quelques personnes qui me donnent beaucoup de compassion. Car j'en ai vu qui sont tombées de la sorte, en se retirant de Dieu, qui voulait avec tant de bonté les honorer de son amitié et la leur témoigner par ses bienfaits. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'insiste tant à les conjurer de fuir les occasions, puisqu'il est sans doute que le diable fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre-Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres, parce qu'il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs qu'elles attireraient après elles, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à ne rien oublier pour tâcher à les tromper et à les perdre ; ce qui les expose à soutenir contre lui de plus grands combats, et rend leurs chutes beaucoup plus grandes que celles des autres, et leurs châtiments plus redoutables, s'ils se laissent vaincre.

AVIS IMPORTANT TOUCHANT LES FAUX RAVISSEMENTS ET LES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous ne courez point cette fortune ; mais Dieu vous garde de vous en glorifier et ne permette pas, s'il lui plaît, que le démon vous trompe en vous faisant croire fausement que vous avez reçu de semblables grâces. Il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets que je viens de dire, elles en feraient de tout contraires. Je veux sur cela vous donner un avis d'un péril dont j'ai déjà parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. C'est que lorsque quelques-unes qui, étant déjà par leur naturel de faible complexion, font de grandes pénitences, de grandes veilles et de longues oraisons, s'il arrive qu'elles ressentent quelque contentement intérieur, joint à quelque défaillance extérieure, dont la nature se trouve abattue et comme accablée ; qu'elles entrent dans ce sommeil qu'elles nomment spirituel, et qui va encore un peu au-delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que ce n'est qu'une même chose, et se laissent comme enivrer de ces pensées ; alors cette sorte d'ivresse s'augmentant encore, parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement, et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de leur santé.

Je sais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures en cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer, et c'était sans doute le démon qui tâchait d'en profiter, ainsi qu'il commençait de faire. Mais, une autre personne intelligente en semblables choses l'ayant su, on l'obligea, par son avis, à cesser de pratiquer ces pénitences indiscrètes, et à dormir et à manger davantage ; et ensuite cela se passa. Sur quoi il faut remarquer que lorsque c'est véritablement Dieu qui agit, encore que l'on tombe dans une défaillance intérieure et extérieure, l'âme n'en est pas moins forte, ni n'a pas des sentiments

moins vifs du bonheur que ce lui est de se voir si proche de Dieu, qu'au lieu de demeurer longtemps en cet état, elle n'y demeure que fort peu, et que bien qu'elle rentre dans cette oraison, et s'y trouve au même état qu'auparavant, elle ne s'en sent point affaiblie, comme je l'ai dit, ni le corps si abattu qu'il en souffre rien dans l'extérieur. Je serais donc d'avis que celles à qui ces choses arriveront s'y appliquassent le moins qu'elles pourront, et en parlassent à la supérieure, qui doit, au lieu de tant d'heures d'oraison leur ordonner d'en faire peu, et les faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que leurs forces soient revenues, si elles étaient affaiblies. Que si elles sont d'une complexion si délicate que cela ne suffise pas, je les prie de croire que Dieu ne se veut servir d'elles que pour la vie active à laquelle, il faut, dans les monastères, qu'il y en ait qui s'occupent aussi bien qu'à la contemplative, et ainsi les employer aux offices dont elles seront capables, en prenant toujours soigneusement garde à ne les pas laisser dans une grande solitude, parce que ce serait le moyen de ruiner entièrement leur santé, et que ce leur sera une assez grande mortification que l'on agisse envers elles de la sorte. Dieu veut peut-être, par la manière dont elles supporteront ce retranchement du plaisir qu'elles prenaient à l'oraison, éprouver l'amour qu'elles lui portent ; et si, après quelque temps, il lui plait de leur rendre leurs premières forces, elles pourront autant mériter par l'oraison vocale et par l'obéissance, qu'elles auraient fait en priant d'une manière plus spirituelle. J'en ai connu dont l'esprit est si faible, qu'elles s'imaginent de voir tout ce qu'elles pensent ; et cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite ; mais je n'en dirai rien ici, parce que je me suis beaucoup étendue sur cette quatrième demeure, à cause que c'est celle où je crois que le plus grand nombre d'âmes entrent, et que le spirituel y étant mêlé avec ce qui est naturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu ne lui donne pas tant de pouvoir. Que son infinie bonté soit louée à jamais !

CINQUIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'oraison d'union, de ses marques et de ses effets.

DE L'ORAISON D'UNION.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous représenter quelque chose des richesses, des plaisirs et du bonheur qui se rencontrent dans cette cinquième demeure, et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet ? « Mais, mon Dieu, puisque par votre infinie bonté vous faites la grâce à vos servantes de goûter souvent quelques-unes de ces douceurs ineffables, et qu'elles n'ont point d'autre désir que de vous servir et de vous plaire, éclairez-moi, s'il vous plaît, de votre céleste lumière, afin que je puisse leur en donner quelque connaissance, pour les empêcher d'être surprises par les illusions de cet esprit malheureux, qui se transforme, pour les tromper, en ange de lumière. »

Il y a peu d'âmes qui entrent dans cette cinquième demeure dont je vais parler, et bien peu de celles qui y entrent voient tous les trésors qu'elle enferme ; mais quand elles n'arriveraient que jusqu'à la porte, ce serait toujours une grande faveur que Dieu leur ferait, puisqu'il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Ainsi, encore que toutes tant que nous sommes, qui avons l'honneur de porter ce saint habit, soyons appelées à l'oraison et à la contemplation en qualité de filles de ces saints Pères du Mont-Carmel, qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, allaient chercher dans les déserts et les solitudes ce riche trésor et cette perle précieuse, dont nous parlons, il y en a peu qui soient en l'état où l'on doit être pour mériter que Dieu les leur découvre. Car, bien qu'en ce qui regarde l'extérieur il n'y ait

rien à reprendre à notre conduite, cela ne suffit pas pour arriver à un si haut degré de perfection. C'est pourquoi, mes sœurs, il faut redoubler nos soins pour passer outre, et demander à Dieu avec ferveur que, puisque nous ne pouvons, en quelque manière, jouir dès cette vie du bonheur qui se trouve dans le ciel, il nous assiste par sa grâce et nous fortifie de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler, jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce trésor caché. Car on peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que je prétends vous faire entendre, s'il plaît à Dieu m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connaître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Il ne nous demande point des choses impossibles pour acquérir de si grandes richesses, et se contente de ce qui est en notre pouvoir. Qu'il soit béni à jamais !

DIFFÉRENCE ENTRE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, ET MARQUE DE CELLE D'UNION.

Mais considérez, mes filles, qu'il est nécessaire pour cette préparation, de nous donner à Dieu sans réserve, puisqu'il nous fait de plus grandes ou de moindres grâces, à proportion du plus ou du moins que nous lui donnons. C'est là la meilleure de toutes les marques pour connaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union ; et ne vous imaginez pas que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un songe ; je dis à un songe, parce que dans cette autre oraison, qui est celle de quiétude, l'âme paraît y être assoupie, n'étant ni bien endormie ni bien éveillée ; au lieu que dans cette oraison d'union, elle est très-éveillée au regard de Dieu, et endormie à toutes les choses de la terre, et à elle-même, et se trouve tellement privée de tout sentiment tandis que cela dure, que, quand elle voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi, elle n'a point besoin de se faire violence pour suspendre son entendement, puisqu'il paraît si mort, qu'elle ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut, mais est absolument morte à toutes les choses du monde, et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable, mes sœurs ! Douce, parce qu'elle détache l'âme de toutes

ces puissances, qui sont comme autant d'organes dont elle a besoin pour agir durant qu'elle est enfermée dans la prison de ce corps ; et agréable, parce qu'encore qu'en effet elle n'en soit pas séparée, il semble qu'elle s'en sépare pour se mieux unir à Dieu ; et je ne sais si, en cet état, il lui reste assez de vie pour pouvoir seulement respirer. Il me paraît que non ; ou qu'au moins, si elle respire, elle sait ce qu'elle fait. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle ; et, s'en trouvant incapable, il demeure dans un tel étonnement, que ne lui restant aucune force, il ne peut agir en nulle manière ; de même qu'une personne qui tombe dans une si grande défaillance qu'elle est comme morte.

O secrets de mon Dieu ! je ne me lasserai jamais, mes filles, de tâcher à vous les faire entendre, pour lui en rendre grâces ; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer, je dirai sans doute mille impertinences.

Ce qui me fait croire que cette oraison d'union n'est pas un songe, c'est que, jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience de ce qui se passe dans la quatrième demeure, elle ne sait si elle dort ou si elle veille, ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon, qui se transforme en un ange de lumière, et demeure ainsi en suspens. Or il est bon qu'elle y demeure, à cause, qu'elle peut se tromper elle-même, parce qu'encore qu'elle n'ait pas tant de sujet qu'auparavant de craindre que ces bêtes venimeuses y entrent, il ne laisse pas d'y avoir de petits lézards, c'est-à-dire de certaines pensées qui procèdent de l'imagination, qui se glissent partout, et qui, bien qu'ils ne fassent point de mal, sont néanmoins fort importuns ; mais ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose assurer que, si c'est une véritable union avec Dieu, le démon n'y peut trouver place, ni nous faire la moindre peine, parce que cette suprême majesté étant unie à l'essence de notre âme, il n'oserait s'en approcher, ni rien entendre des secrets qui se passent

entre son Seigneur et elle. Et comment pourrait-il pénétrer une chose si cachée, puisqu'il est certain qu'il ne connaît pas même nos pensées ; j'entends, en disant ceci, parler des actions de l'entendement et de la volonté ; car, quant aux pensées qui ne procèdent que de notre imagination, il est sans doute que le démon les voit, à moins que Dieu lui en ôte la connaissance. Qu'heureux est donc un tel état où cet esprit malheureux ne nous peut nuire, parce que Dieu nous favorise de tant de grâces, que ni le démon, ni nous-mêmes ne saurions y apporter de l'obstacle ; et quels effets ne reçoit point alors une âme de la libéralité de ce suprême monarque, qui prend tant de plaisir à donner, et dont les richesses sont inépuisables !

Je ne doute point, mes filles, que ces paroles : *Si cette union est de Dieu ; et il y a encore d'autres unions*, ne vous embarrassent. Il est certain néanmoins qu'il entre de l'union dans les choses vaines, lorsqu'on les aime avec passion, et que le démon ne manque pas de s'en servir ; mais l'âme ne ressent pas, dans cette sorte d'union, beaucoup de plaisir et de paix ; au lieu que, dans son union avec Dieu, elle éprouve des joies infiniment élevées au dessus de celles que l'on peut goûter sur la terre, et qui en sont aussi différentes qu'il y a de différence entre les diverses causes d'où elles tirent leur origine, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience.

J'ai dit autre part que c'est de même que si ces contentements terrestres ne touchaient que notre peau ; au lieu que ceux-ci pénètrent jusque dans la moelle des os. Je ne saurais me mieux expliquer, et je crains que vous n'en soyez pas satisfaites, parce qu'il vous semblera que vous pourrez vous tromper dans des choses si intérieures et si difficiles à discerner. Ainsi, quoique ce que j'ai dit suffise pour ceux qui ont expérimenté l'un et l'autre, la différence qui s'y rencontre étant si grande, je veux vous en donner une marque si manifeste, que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connaître aujourd'hui cette différence. Je la trouve très-certaine ; et ces mots : *Il me paraît* ou *il me semble*, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, à cause

que je suis préparée, si je ne me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants, parce que Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, ils ont cet avantage par-dessus les autres que, quand on leur propose quelque vérité, il les dispose à la recevoir, et que, pourvu qu'ils soient gens de bien, rien de tout ce qu'on leur peut dire de ses grandeurs et des merveilles qu'il opère dans les âmes ne les étonne, à cause qu'ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au-delà, joint que la connaissance que leur science leur donne de quelques autres choses non moins admirables reçues dans l'Église, leur fait ajouter foi à celles-ci, quoiqu'elles ne soient pas encore connues. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, dont l'ignorance m'a coûté si cher ; et je suis très-persuadée que ceux qui ne croient pas que Dieu peut faire beaucoup davantage, et qu'il lui plaît quelquefois de se communiquer à ses créatures par des grâces et des faveurs extraordinaires, ne sont guère en état de les recevoir. Gardez-vous donc bien, je vous prie, mes sœurs, de tomber jamais dans cette erreur ; mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au-delà, et ne vous amusez point à examiner si ceux à qui il fait ces grâces sont bons ou mauvais. C'est à lui de le connaître ; nous n'avons qu'à le servir avec une entière pureté et simplicité de cœur, avec une profonde humilité, et à donner les louanges qui sont dues aux merveilles de ses œuvres.

Pour revenir donc à cette marque qui me paraît si certaine, je dis qu'après que Dieu a tiré cette âme comme hors d'elle-même, et l'a privée de toutes ses fonctions, pour mieux imprimer en elle la connaissance de son infini pouvoir, et qu'ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps que cela dure, qui est toujours très-bref, et lui semble l'être encore davantage qu'il n'est en effet ; ce roi de gloire entre de telle sorte dans le plus intérieur de cette âme, et l'honore si pleinement de sa divine présence, que lorsqu'elle revient à elle-même,¹ elle est si assurée d'avoir reçu cette

¹ Cette certitude avec laquelle la Sainte dit que Dieu fait connaître à l'âme qu'elle a été véritablement unie à lui, ne reçoit point de difficulté ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement de là que l'âme soit en

faveur, qu'encore qu'il se passât plusieurs années sans qu'il lui en accorde une semblable, elle lui est toujours présente, et les effets qu'elle produit ne cessent point de continuer, comme je le dirai dans la suite, parce que cela est fort important.

Vous me demanderez peut-être, mes filles, comment il se peut faire que l'âme ait vu ou entendu cela, puisque j'ai dit qu'elle ne voyait ni n'entendait rien. Je réponds que lors de cette union elle ne le voyait pas, mais qu'elle l'a vu clairement depuis, non par une vision, mais par une certitude indubitable qui lui est restée, et que Dieu seul lui pouvait donner. Je connais une personne qui, ne sachant point encore qu'il est en toutes choses par présence, par puissance et par essence, le connut si parfaitement dans une de ces grâces qu'il lui fit, qu'un de ces demi-savants à qui elle demanda de quelle sorte il est en nous, lui ayant répondu qu'il n'y était que par grâce, elle ne le crut point, et fut extrêmement consolée quand, après l'avoir demandé depuis à d'autres plus savants, ils la confirmèrent dans la vérité dont elle était si fortement persuadée.

Ne vous imaginez pas néanmoins que cette certitude vienne d'avoir vu aucune forme corporelle, de même que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans le très-saint Sacrement, quoique nous ne le voyions point ; car il n'y a en ceci que la seule divinité. Mais comment, me dira-t-on, pourrons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point ? A cela je ne sais que répondre. Ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins fort assurée que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude ait été entièrement unie à Dieu ; elle ne l'aura été sans doute que par quelqu'une de ses puissances, ou par quelqu'autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. Ne cherchons donc point des raisons pour savoir de quelle sorte ces choses se passent, puisque notre esprit, n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions inutilement, et qu'il nous suffit de considérer que la

grâce, parce que Dieu peut s'unir aussi aux âmes qui n'y sont pas, afin de les tirer du péché, et de les ramener à lui par une si grande faveur, ainsi que la Sainte le dit ailleurs.

puissance de celui qui opère ces merveilles est infinie.

Je me souviens, sur ce sujet, de ce que dit l'épouse dans le Cantique : *Le roi m'a menée dans ses celliers ;* car vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même, et qu'elle dit ailleurs *qu'elle allait cherchant de tous côtés son bien-aimé.* Or je considère le centre de notre âme comme un cellier dans lequel Dieu nous fait entrer quand il lui plaît et comme il lui plaît, par cette admirable union, afin de nous y enivrer saintement de ce vin si délicieux de sa grâce, sans que nous y puissions rien contribuer que par l'entière soumission de notre volonté à la sienne, nos autres puissances et tous nos sens demeurant à la porte comme endormis, lorsque Dieu entre dans ce centre de notre âme, les portes fermées, de même qu'il apparut à ses disciples, en leur disant : *La paix soit avec vous,* et qu'il sortit du sépulcre, sans ôter la pierre qui en fermait l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, que cette suprême majesté veut que l'âme, étant dans lui-même comme dans son centre, y goûte un bonheur encore plus grand que celui dont elle jouit en celle-ci. Mais si nous demeurons toujours, mes filles, dans notre bassesse et notre misère, et ne considérons point que nous ne sommes pas dignes de servir un si grand Seigneur, comment pouvons-nous espérer d'acquérir la connaissance de ces merveilles ? Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, en cette cinquième demeure.

DE L'ORAISON D'UNION, ET COMPARAISON DE L'ÂME AVEC UN VER À SOIE.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que j'ai parlé de tout ce que l'on voit dans cette cinquième demeure ; il m'en reste néanmoins encore beaucoup à rapporter, et vous pouvez vous souvenir que j'ai

dit qu'il y a du plus et du moins ; mais ce n'est pas en ce qui regarde l'union, car je n'y puis rien ajouter.

Quand les âmes à qui Dieu fait ces grâces se disposent à en recevoir de plus grandes, que n'opère-t-il point en elles ? J'en dirai quelque chose, comme aussi de la manière dont cela se passe, et je me servirai, pour me faire mieux entendre, d'une comparaison qui me paraît y être fort propre, parce qu'elle fera voir qu'encore que Notre-Seigneur fasse tout en cela, nous ne laissons pas de faire beaucoup, en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Voici donc quelle est la comparaison dont je prétends me servir. Comme vous savez par quelle admirable manière se fait la soie, et dont il n'y a que Dieu qui puisse être l'auteur, vous n'ignorez pas que cette graine qui ressemble à de petits grains de poivre, et qui paraissait morte, étant animée par la chaleur, produit des vers, dans le même temps que les mûriers poussent des feuilles propres à les nourrir, et qu'après que ces petits animaux sont devenus assez grands, ils tirent la soie de leur propre substance, la filent, en forment une coque, s'y enferment, et y trouvent la fin de leur vie ; et qu'ensuite, au lieu que ces vers étaient assez grands et difformes, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc fort agréable.

Que si nous ne voyions point cela, et qu'on nous le racontât, comme étant arrivé en des temps fort éloignés de nous, pourrions-nous le croire ? Et quelle raison serait capable de nous persuader qu'un petit animal sans raison, tel qu'est un ver ou une mouche à mie !, fût si industrieux et si diligent à travailler pour notre utilité, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver ? Il n'est pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage sur ce sujet ; ce peu suffit pour vous servir, durant quelque temps, de matière de méditation, et vous faire faire des réflexions sur les merveilles de la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées ? Nous pouvons sans doute tirer un grand avantage de nous occuper des pensées de son infinie grandeur, et de nous réjouir de l'honneur que nous avons d'être les épouses d'un si sage et si

puissant roi.

Mais je reviens à ma comparaison. Quand ce ver mystérieux, qui est notre âme qui était comme morte par le péché, et dans les occasions de continuer à le commettre, commence d'être animé par la chaleur du Saint-Esprit, en profitant de ce secours général que Dieu donne à tous, par le moyen des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église, tels que sont la fréquentation des Sacrements, la lecture de bons livres, et les prédications ; et que ce ver se nourrit aussi de saintes méditations, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, qui est ce qui fait mon sujet, alors il travaille à faire la soie, et à former cette coque qui est comme la maison où il doit finir sa vie. Or c'est de cette maison que j'entends parler, qui n'est autre que Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, Jésus-Christ est notre vie.*

Vous voyez donc, mes filles, ce que nous pouvons on ceci, avec l'assistance de Dieu, pour faire qu'il soit lui-même notre demeure comme il l'est dans cette oraison, qui est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie travaille à faire sa coque. Il vous semblera peut-être qu'en parlant de la sorte, je prétends que nous puissions ôter ou donner quelque chose à Dieu, puisque je dis qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à bâtir cette maison et nous y loger. Mais je suis très-éloignée de croire que nous soyons capables d'ôter ou de donner quelque chose à Dieu ; ce n'est que de nous-mêmes que j'entends que nous pouvons retrancher ou ajouter, comme font ces petits animaux, et que nous n'aurons pas plus tôt fait tout ce qui dépend de nous, qu'encore que ce travail ne soit presque rien, Notre-Seigneur l'unira à son infinie grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il le jugera digne d'en être lui-même la récompense ; et qu'ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles ! ne perdons pas un moment pour

travailler à un si important ouvrage, en renonçant à notre amour-propre, à notre volonté, et à toutes les choses de la terre ; en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, et en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, dont vous êtes si bien instruites, que je n'ai qu'à souhaiter que vos actions soient conformes à vos connaissances. Que ce ver meure, mes filles, après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Sa mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que fait ce ver, lorsqu'après être mort au monde dans cette oraison, il se convertit en un papillon, qui est le sujet auquel se rapporte tout ce que je viens de dire. Qui pourrait exprimer quel est l'état où se trouve une âme, après avoir été unie à cette grandeur incompréhensible de Dieu, et comme plongée dans lui-même, quoique ce temps n'ait duré qu'une demi-heure, ne croyant pas qu'il aille jamais à davantage ? Je puis vous dire avec vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même, parce qu'il n'y a pas moins de différence entre ce qu'elle était auparavant, et ce qu'elle est alors, qu'entre un ver laid et difforme, et un papillon blanc et très-agréable. Cette âme ne sait comment elle a pu se rendre digne de posséder un si grand bonheur, ni d'où il a pu lui venir. Elle se trouve dans un continuel désir de louer Dieu, et de souffrir pour son service de grands travaux et mille morts, s'il était possible ; elle brûle du désir de faire pénitence ; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; et elle souhaite avec tant d'ardeur que chacun connaisse et rende à Dieu ce qui lui est dû, qu'elle ne peut, sans en ressentir une extrême peine, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus particulièrement de ces choses dans la demeure suivante, qui a tant de conformité avec celle-ci, que c'est presque la même chose, excepté en ce qui regarde les effets, qui sont forts différents, parce que, comme je l'ai dit, lorsqu'une âme à qui Dieu a fait la grâce

d'arriver à cette cinquième demeure, s'efforce de passer plus outre, il opère de merveilleux effets en elle.

Quoique ce petit papillon n'ait jamais été en si grand repos : on ne saurait voir, sans en donner de grandes louanges à Dieu, quelle est alors son inquiétude. Il ne sait où aller ni où se reposer, parce qu'après avoir joui d'un si grand bonheur, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand Dieu l'a favorisé diverses fois de semblables grâces, et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si grands effets.

L'âme, qui est ce petit papillon, ne regarde plus alors que comme méprisable ce qu'elle faisait pour former peu à peu sa coque, lorsqu'elle n'était encore qu'un ver. Car, les ailes lui étant venues, et ainsi pouvant voler, pourrait-elle se contenter de marcher seulement pas à pas ? Ses désirs de plaire à Dieu sont si ardents, qu'elle ne trouve rien de difficile en ce qui regarde son service. Elle ne s'étonne plus des actions merveilleuses des saints, parce qu'elle sait par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force ; et elle se trouve tellement délivrée de l'attache des parents, des amis, et des autres choses d'ici-bas, qu'au lieu qu'auparavant toutes ces résolutions et tous ses efforts lui étaient inutiles pour s'en séparer d'affection, et qu'au contraire, elle s'y voyait de plus en plus engagée, elle voudrait maintenant n'y renoncer que pour plaire à Dieu, et non pas par obligation ; et enfin tout la lasse et la dégoûte, parce qu'elle a éprouvé que Dieu est capable de la mettre dans ce véritable repos qu'elle ne peut attendre des créatures.

Il pourra sembler que je m'étends trop sur ce sujet ; mais je pourrais en dire beaucoup davantage ; et ceux à qui Dieu fait de semblables faveurs trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce papillon, qui ne trouve rien sur la terre qui lui puisse plaire, ne sache en quel lieu s'arrêter ? Car, de retourner d'où il est sorti, cela n'est pas en son pouvoir, s'il ne plaît à Dieu de lui faire

encore la même grâce. Seigneur, que de nouvelles peines commence alors de souffrir cette âme, et qui croirait qu'elle en dût ressentir après avoir été favorisée d'une faveur si sublime ? Mais c'est une nécessité inévitable de porter toujours notre croix en ce monde, d'une manière ou d'une autre.

Que si quelqu'un me disait qu'après être arrivé dans cette cinquième demeure, on jouit toujours d'un plein repos et d'un parfait contentement je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré, mais seulement peut-être dans la demeure précédente, où il a goûté quelque plaisir auquel la faiblesse de son naturel aura contribué, ou par quelque fausse paix dont le démon l'a flatté, pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre ; quoique je ne veuille pas en parlant de la sorte, dire que l'âme ne trouve la paix, et même une grande paix, dans cette cinquième demeure, puisque les travaux qu'elle endure sont d'un tel prix et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et la joie.

Ce dégoût que l'on a des choses du monde cause un si grand désir d'en sortir, que l'on n'y trouve de soulagement qu'en pensant que Dieu veut que nous vivions dans cet exil ; et encore cela ne suffit-il pas, parce que, nonobstant tous ces avantages dont j'ai parlé, l'âme n'est pas encore entièrement soumise à la volonté de Dieu, comme on le verra dans la suite. Elle ne laisse pas néanmoins de s'y conformer, quoique avec peine, et sans pouvoir s'empêcher de répandre quantité de larmes, toutes les fois qu'elle fait oraison. Je crois que cette peine procède de voir que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devrait l'être, est tant offensé, et que tant de maures et d'hérétiques se perdent. Mais ce qui, à mon avis, afflige le plus cette âme, c'est le nombre de catholiques qui tombent dans le même malheur, parce qu'encore qu'elle sache que la miséricorde de Dieu est grande, et que, quelque méchant que l'on soit, on peut se convertir et se sauver, elle appréhende la condamnation de plusieurs.

O merveilleux effet de la puissance de Dieu ! Il n'y avait que peu d'années et peut-être que peu de jours, que cette âme ne pensait

qu'à elle-même ; et qui lui a donc donné ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque application que l'on y apporte ? Car il est vrai, mes filles, que quand nous emploierions non-seulement plusieurs jours, mais plusieurs années, à considérer quel malheur c'est d'offenser Dieu ; que ceux qui se damnent de la sorte sont ses enfants et nos frères ; le péril dans lequel nous sommes, et l'avantage que ce nous serait de sortir de cette misérable vie, cela ne suffirait pas pour nous donner de tels sentiments, étant certain qu'il y a une grande différence entre la peine que souffrent ces âmes, et celles que nous souffrons, puisqu'encore que nous puissions, avec l'assistance de Dieu, nous beaucoup occuper de ces pensées, nous n'en sommes pas pénétrés de douleur jusque dans le fond du cœur, ainsi que le sont ces âmes, sans qu'elles y contribuent rien par elles-mêmes, et quelquefois sans le vouloir. Qu'est-ce donc que cela ? et quelle en peut être la cause ? La voici, mes sœurs : Ne vous souvenez-vous pas de ce que je vous ai dit sur un autre sujet, que Notre-Seigneur a conduit l'épouse dans son cellier, plein d'un vin si délicieux, et l'a comme saintement enivrée de son amour ? Or, ceci est une même chose ; car cette âme s'étant entièrement abandonnée à son adorable conduite, l'amour qu'elle lui porte la rend si soumise à sa divine volonté, qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira ; mais c'est une grâce que je crois qu'il n'accorde qu'aux âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les scelle alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire sur laquelle on imprime un cachet qu'elles ne sauraient imprimer, ni s'amollir elles-mêmes, tout ce qu'elles peuvent étant de recevoir cette impression, sans y résister.

O bonté merveilleuse de mon Dieu, de vouloir ainsi tout prendre sur lui, et de se contenter que cette cire, qui est notre volonté, n'y apporte point de résistance ! Vous voyez donc, mes filles, de quelle sorte il agit en ceci, lorsque, pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui, il lui fait cette extrême grâce de la traiter comme il a traité son Fils en cette vie. Car qui devait plus que Jésus-Christ

désirer d'en sortir ?² et ne le témoigna-t-il pas dans la cène, quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir*, et le reste. Si je vous demande, Seigneur, comment vous ne vous représentiez point les extrêmes souffrances d'une mort si douloureuse, je sais que vous me répondrez que, quelque grandes qu'elles fussent, votre désir de sauver les hommes les surpassait de beaucoup, et que les travaux que vous avez supportés durant tout le cours d'une vie aussi laborieuse qu'a été la vôtre, vous les faisaient mépriser.

Considérant, sur ce sujet, que le tourment qu'une personne que je connais souffrait de voir offenser Dieu, lui était si insupportable qu'elle aurait donné sa vie avec joie pour s'en délivrer, je pensais en moi-même que si une âme dont l'amour pour Dieu se peut dire n'être presque rien en comparaison de celui de Jésus-Christ pour son Père, lui faisait sentir une si extrême peine, quelle devait être celle de ce Rédempteur du monde, puisque, toutes choses lui étant présentes, il voyait tout d'une vue la multitude infinie de péchés commis contre l'honneur de son Père ? Certes, je suis persuadée qu'une si vive douleur le touchait beaucoup davantage que celles qu'il a endurées dans sa Passion, parce que le plaisir de nous racheter par sa mort, et de témoigner, en la souffrant, son extrême amour pour son Père, les adoucissait ; de même que nous voyons qu'une âme vivement touchée de l'amour de Dieu ne sent presque point la rigueur des plus rudes pénitences, et voudrait en faire encore de plus grandes. Ainsi, quoique Jésus-Christ eût tant de joie d'accomplir si parfaitement la volonté de son Père, sa douleur de le voir offensé, et tant d'âmes se précipiter dans l'enfer, était si extrême, que je ne doute point que, s'il n'eût été plus qu'homme, une seule journée de la peine qu'elle lui faisait endurer eût été capable de lui faire perdre non-seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avait eues.

² Lorsque la Sainte dit que les âmes qui sont en cet état connaissent qu'elles sont à Dieu par le désir qu'elles ont de mourir, afin de jouir de sa présence, elle ne prétend pas dire que cette connaissance est infaillible, mais seulement qu'elle est moralement et probablement certaine.

CHAPITRE III.

De l'oraison d'union. Que l'amour du prochain est une marque de cette union.

DE L'Oraison D'UNION.

Revenons maintenant à cette âme que j'ai comparée aussi à une colombe, et voyons quelles sont les grâces que Dieu lui fait en cet état. Il faut toujours poser pour constant qu'elle doit travailler sans cesse à s'avancer dans son service et dans la connaissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir des grâces, et que les considérant comme ne lui pouvant manquer, elle s'égaré du chemin du ciel en n'observant pas les commandements de Dieu, il lui arrivera, comme à ce ver à soie dont j'ai parlé, qui ne laisse pas de mourir, encore qu'il en produise d'autres par le moyen de cette graine qu'il laisse de lui, et ce qui me fait parler de la sorte, c'est que ne pouvant croire que Dieu permette qu'une aussi grande grâce que celle qu'il a faite à cette âme soit inutile, je tiens pour certain que, si elle ne lui sert pour elle-même, elle profite à d'autres, non-seulement durant le temps qu'en pratiquant la vertu elle les échauffe par sa chaleur, mais encore depuis l'avoir perdue, parce qu'il lui reste toujours un désir de l'avancement des autres, et qu'elle prend plaisir à leur faire connaître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et qui le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que je dis est arrivé. Car s'étant malheureusement éloignée de Dieu, elle ne laissait pas de désirer que les autres profitassent des faveurs qu'il lui avait faites, et de les beaucoup servir en les instruisant dans l'oraison. Notre-Seigneur répandit depuis dans son âme une nouvelle lumière, mais qui ne produisait pas encore les effets dont j'ai parlé. Et combien y en a-t-il qu'il appelle à l'apostolat, comme Judas, et qu'il élève sur le trône, comme Saül, qui se perdent après par leur faute ? Cela nous doit apprendre, mes sœurs, que, pour ne pas tomber dans un tel malheur, et nous rendre dignes de recevoir encore d'autres grâces, le

seul moyen est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu, ce qui est une règle générale, non-seulement pour ceux à qui il fait de semblables grâces, mais pour tout le monde.

Je crains que ce que j'ai dit de cette cinquième demeure ne soit pas encore assez clair, et comme il est si avantageux d'y pouvoir entrer, il est bon de n'en pas ôter l'espérance à ceux à qui Dieu ne donne pas assez de lumières pour connaître ces choses surnaturelles, puisqu'ils peuvent avec son secours arriver à une véritable union, pourvu qu'ils s'efforcent de tout leur pouvoir de soumettre leur volonté à la sienne.

Oh ! combien y en a-t-il qui disent et qui croient fermement être dans ces dispositions ! Et moi, je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter, et ne doivent plus se mettre en peine de n'être point arrivés à cette autre union si délicieuse dont j'ai parlé, en considérant que ce qu'elle a de meilleur est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant. Que cette union est donc désirable, et qu'heureuse est l'âme qui arrive jusqu'à obtenir une si grande faveur ! Elle se trouvera dans un plein repos, même en cette vie, puisque, excepté l'appréhension de perdre son Dieu ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est des personnes utiles à l'Église, ni rien de tout ce qui peut arriver ici-bas, ne sera capable de l'affliger, parce qu'elle est assurée qu'il sait beaucoup mieux ce qu'il fait qu'elle ne sait ce qu'elle désire.

Vous devez remarquer, mes filles, qu'il y a de certaines peines qui sont des effets de la nature et de la charité qui nous font compatir aux maux de notre prochain, ainsi que nous voyons que Notre-Seigneur fut touché lorsqu'il ressuscita le Lazare, et que ces peines n'empêchent pas la volonté de demeurer unie à Dieu, ni ne troublent point l'âme par des inquiétudes qui lui fassent perdre le repos, mais passent promptement, à cause, comme je l'ai dit en parlant des goûts et des douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, qu'elles ne pénètrent pas, à mon avis, jusqu'à l'intérieur de l'âme, et font

seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines, qui se rencontrent dans les demeures précédentes, n'entrent point dans celle dont il me reste à parler, n'étant pas besoin, dans cette manière d'union, que les puissances soient suspendues, puisque Notre-Seigneur a d'autres voies que celles que j'ai rapportées, pour répandre ses richesses dans les âmes et les conduire dans ces demeures. Mais prenez garde, mes filles, qu'il faut qu'il en coûte la vie à ce ver à soie ; et sa mort vous coûtera cher, parce que, dans cette autre union, l'étonnement où était l'âme de se voir dans une vie qui lui était si nouvelle, diminuait sa peine devoir mourir ce ver ; au lieu que dans cette autre union, quoique l'âme pût conserver la vie au ver, il faut qu'elle lui donne la mort. J'avoue que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier ; mais la récompense en sera aussi beaucoup plus grande si nous demeurons victorieuses ; et nous le serons sans doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai toute ma vie désirée et demandée à Notre-Seigneur, et qui est la plus facile à connaître et la plus assurée. Mais que peu de nous y arrivent, quoique celles qui prennent garde à ne point offenser Dieu, et qui sont entrées à ce dessein en religion, s'imaginent qu'elles ont par là satisfait à tout ! Hélas ! combien y a-t-il de sortes de vers dont on ne s'aperçoit point, jusqu'à ce qu'ils aient rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-mêmes, par des jugements téméraires de notre prochain, bien qu'en des choses légères, et par des manquements de charité, en ne l'aimant pas comme nous-mêmes ? Car, encore que nous tâchions de nous acquitter de nos devoirs pour ne point tomber dans le péché, ce n'est pas être dans la disposition que nous devons avoir pour être entièrement unies à la volonté de Dieu.

Or, quelle est, à votre avis, mes filles, sa volonté ? C'est que nous devenions si parfaites, que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père, comme il le lui a demandé pour nous. Mais voyez, je vous prie, combien de choses nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que, lorsque j'écris ceci, je souffre une grande

peine de m'en voir si éloignée, et cela seulement par ma faute, n'étant point nécessaire que Dieu nous fasse pour ce sujet de nouvelles grâces, puisqu'il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous enseigner la manière dont nous devons nous conduire. Ne vous imaginez pas néanmoins que cela s'entende de telle sorte, que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à n'en avoir point de sentiment, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Ce serait passer trop avant ; et si l'on examine bien de quels mouvements sont poussés ceux qui semblent en user ainsi, on trouvera que la plupart ne font que par nécessité ce qu'ils paraissent faire par vertu : et il n'en faut point de meilleure preuve que tant d'actions semblables des philosophes païens, dont une sagesse humaine, qui n'est que folie devant Dieu, était la seule cause. Il ne nous demande que deux choses dans ces rencontres, l'une de l'aimer, et l'autre d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler, puisque, pourvu que nous les accomplissions fidèlement, nous ferons sa volonté et serons unies à lui. Mais il paraît assez, comme je l'ai dit, que nous sommes fort éloignées de nous en acquitter en la manière que nous le devrions pour contenter pleinement un si grand maître. Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition ; et nous y entrerons sans doute, si nous le voulons d'une volonté pleine et déterminée.

L'AMOUR DU PROCHAIN EST UNE MARQUE DE L'UNION AVEC DIEU.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses est, à mon avis, d'avoir un amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connaître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grandes marques pour en juger ; mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain ; et plus vous y avancerez, mes sœurs, plus vous vous devrez tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu, parce que celui qu'il nous porte est si grand, qu'il récompense, par l'augmentation de cet amour, celui qu'il

voit que nous avons pour notre prochain, et cela par diverses voies qui me paraissent si visibles, que je ne puis en douter. Nous ne saurions donc trop faire de réflexions sur la manière dont nous agissons, puisque c'est avec perfection que nous pouvons croire être en assurance, à cause que la nature humaine a été si corrompue par le péché, que nous n'arriverons jamais à cet amour parfait de notre prochain que par notre amour pour Dieu, qui en est comme la racine et la source.

Puis donc, mes filles, que ceci nous est d'une telle conséquence, prenons-y garde jusque dans les moindres choses, sans nous arrêter à ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme, à quoi si nos actions ne répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le diable se sert pour nous persuader que nous sommes vertueux. Il met tout en œuvre, et il a raison, puisque rien ne peut tant nuire, à cause que ces fausses vertus sont toujours accompagnées d'un orgueil secret, au lieu qu'il ne s'en rencontre jamais dans celle que Dieu nous fait la grâce de nous donner.

N'est ce pas une chose admirable de voir des personnes qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font, au sortir de là, tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute, soit qu'elles l'aient commise, ou qu'on les en accuse sans sujet. Dieu nous préserve d'une telle erreur ! Ceux qui y tombent doivent bien se garder de faire quelque fondement sur ces vaines résolutions, que les effets font connaître ne procéder pas de leur volonté, mais de la malice du démon, qui trompe aisément les femmes et les ignorants, manque de savoir la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, et tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. Hélas ! mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et

celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection ! Que si vous connaissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer !

Lorsque je vois d'autres personnes si attachées à leur oraison qu'elles n'oseraient se remuer, ni tant soit peu en détourner leurs pensées, de crainte de perdre quelque chose du plaisir qu'elles y prennent et de la dévotion qu'elles y ont, je n'ai pas de peine à juger que, puisqu'elles croient que tout consiste en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin, Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez une malade que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister, compatissez à ce qu'elle souffre ; que sa douleur soit aussi la vôtre, et si, pour la faire manger, il vous faut jeûner, jeûnez avec joie, non seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu, qui vous le commande. C'est-là la véritable union, puisque c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Si vous entendez donner de grandes louanges à quelques-uns, soyez-en plus aises que si on vous louait vous-mêmes. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles, et vous ne pourriez, au contraire, voir sans peine qu'on vous louât. Que s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de plaisir de leurs fautes que des vôtres propres, et à faire tout ce que vous pourrez pour les couvrir. Je me suis beaucoup étendue ailleurs sur ce sujet, parce que je sais que nous ne pouvons, sans nous perdre, dont Dieu veuille nous préserver, manquer à ce que je viens de dire. Mais, pourvu que vous le pratiquiez, vous devez toujours espérer d'obtenir de Dieu la grâce d'arriver à cette union dont j'ai parlé ; au lieu que, si vous n'avez point cet amour du prochain, quoique vous ayez de la dévotion et sentiez des douceurs qui vous feront paraître que vous serez arrivées jusqu'à avoir quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, ainsi que quelques-unes se l'imaginent aisément et se persuadent qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez donc à Dieu

du fond du cœur qu'il vous donne avec plénitude cet amour pour le prochain, et après, laissez-le faire. Sa bonté est si grande, qu'il vous accordera plus que vous ne sauriez désirer, pourvu que vous vous fassiez violence pour assujettir en toutes choses votre volonté à la sienne, que vous oubliiez vos intérêts pour ne penser qu'à lui plaire, malgré la répugnance de la nature, et que vous n'appréhendiez aucun travail lorsque vous rencontrerez des occasions de soulager votre prochain. Que si cela vous semble pénible, considérez, mes sœurs, ce que l'amour que notre divin époux nous porte, lui a fait souffrir lorsque, pour nous délivrer de la mort et d'une mort éternelle, il en a souffert sur la croix une si terrible.

CHAPITRE IV.

La Sainte compare l'oraison d'union à un mariage spirituel de l'âme avec Dieu, dit que c'est dans cette cinquième demeure que se fait comme la première entrevue de l'époux et de l'épouse, et qu'il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre pour rendre inutiles les efforts que fait le démon afin de tacher à porter l'âme à retourner en arrière. Préparation à l'intelligence de la sixième demeure.

DE L'Oraison d'union.

Il me semble, mes filles, que je vous ai laissées dans le désir de savoir ce que devient cette colombe, et où elle s'arrête pour se reposer, lorsque j'ai dit que ce n'est pas en des contentements terrestres, ni en des goûts spirituels qu'elle trouve son repos. Son vol la porte sans doute beaucoup plus haut ; et je ne puis vous satisfaire sur ce sujet que dans la dernière demeure dont il me reste à parler. Dieu veuille rappeler ma mémoire et m'assister pour l'écrire ; car cinq mois se sont passés depuis que j'en suis demeurée là, et comme ce mal de tête dont je suis toujours travaillée ne me permet pas de relire ce que j'écris, je pourrai tomber en plusieurs redites, mais cela importe de peu, puisque ce n'est qu'à mes sœurs que je parle.

COMPARAISON DE L'Oraison d'union À UN MARIAGE SPIRITUEL.

J'éclaircirai, au moins le mieux, que je pourrai, ce que cette union me paraît être ; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison, et reviendrai ensuite à ce petit papillon, qui, encore qu'il vole toujours sans s'arrêter, à cause qu'il ne trouve point de véritable repos dans lui-même, ne laisse pas de faire du bien à soi et aux autres. Je vous ai déjà dit diverses fois que Dieu contracte un mariage spirituel entre lui et les âmes ; et nous ne saurions trop le remercier de vouloir, par un tel excès de sa bonté, se tant humilier pour l'amour de nous. J'avoue que cette comparaison est grossière, mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire que le sacrement de mariage, parce qu'encore qu'il y ait cette grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire, que l'un est tout spirituel, au lieu que l'autre est corporel, ils ont cela de commun que l'amour en est le lien. Les opérations de celui dont j'ai à traiter maintenant sont si pures, si subtiles, si vives, si pénétrantes et pleines de tant de consolation et de douceur, que nulles paroles ne sont capables de les exprimer ; mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Il me semble que l'union n'accomplit pas entièrement ce mariage spirituel, et qu'ainsi que, lorsque dans le monde on veut faire un mariage, on s'informe de l'humeur des personnes et de leurs inclinations, et l'on fait qu'elles se voient, pour être encore plus assurées si elles seront satisfaites l'une de l'autre ; de même, présupposant que ce mariage spirituel étant déjà en ces termes, l'âme connaît l'extrême bonheur que ce lui sera, et est très-résolue de soumettre entièrement sa volonté à celle de son divin époux, et que d'un autre côté, cette suprême majesté la voyant dans cette disposition, veut bien, pour lui faire connaître jusqu'à quel point va l'excès de l'honneur qu'il est résolu de lui faire, en venir avec elle à une entrevue ; je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, parce qu'elle dure si peu, que tout ce que l'âme peut faire est de connaître d'une manière ineffable quel est ce divin époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse, et les sens et les puissances ne pourraient en mille années acquérir la connaissance de

ce qu'elle comprend dans ces moments. Mais bien que cette vue dure si peu, les perfections infinies de cet incomparable époux font une telle impression dans cette âme, qu'elles la rendent plus digne qu'elle n'était de lui être unie par un si saint mariage, parce qu'elles augmentent encore de telle sorte son amour et son respect pour lui, qu'il n'y a rien qu'elle ne veuille faire pour lui plaire, afin de posséder un tel bonheur. Que si, au lieu de se donner tout entière à cet immortel époux, elle était si malheureuse que de s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, il l'abandonnerait aussitôt, et elle se trouverait privée de ces faveurs inestimables.

EFFORTS DU DÉMON POUR FAIRE RETOURNER LES ÂMES EN ARRIÈRE.

Âmes chrétiennes à qui Notre-Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure par lui-même de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber, parce qu'en cet état l'âme n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Car ici cet époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une seule fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage ; au lieu que lorsqu'il est achevé, et qu'il voit que cette heureuse épouse n'a plus d'autre volonté que celle de son saint époux, il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité, parce qu'il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées, qui étant arrivées à cet état, c'est-à-dire, à cette entrevue avec leur époux, sont tombées dans les pièges des démons ; tout l'enfer, comme je l'ai dit, se joignant ensemble dans ces rencontres, à cause que ces malheureux esprits savent qu'il ne s'agit pas seulement de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer, après tant d'expériences qu'ils en ont faites, et nous, en douter, et en rendre trop de grâces à Dieu, lorsque nous considérons la quantité d'âmes qu'une seule lui

acquiert quelquefois, la multitude de celles que les martyrs ont converties ; combien sainte Ursule en a conduit dans le ciel ; et le grand nombre de celles que saint Dominique, saint François et d'autres fondateurs d'ordres ont, par de semblables grâces, arrachées des mains de ces princes des ténèbres ? Or, qui leur a donné ce pouvoir, sinon les efforts qu'elles ont fait pour ne pas perdre par leur faute les avantages qui se rencontrent dans ce divin mariage ? Dieu n'est pas, mes filles, moins disposé qu'il était alors à nous accorder ces grâces ; et j'oserai dire qu'il l'est encore davantage, en quelque manière, parce qu'il y va de son service de nous mettre en état de désirer de les recevoir, tant il y a aujourd'hui peu de personnes, en comparaison de ce qu'il y en avait alors, qui n'aient pour fin que son honneur et sa gloire. Nous nous aimons trop ; nous n'avons que trop de soin de notre conservation ; et quelle erreur peut être plus grande ! Éclairez-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres !

Il vous viendra peut-être, mes sœurs, dans l'esprit deux difficultés, la première, comment il se peut faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée, lorsqu'elle est si détachée du monde, qu'elle fréquente les Sacrements, et se peut dire être en la compagnie des anges, puisque, par la miséricorde de Dieu, elle n'a autre désir que de le servir, qui est un avantage que n'ont pas ceux qui, étant encore engagés dans le siècle, se trouvent exposés aux occasions de l'offenser. Je demeure d'accord que ces grâces dont on est redevable à la bonté, de Dieu sont si grandes, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que vous ayez ces pensées ; mais je ne vois pas néanmoins que, quelque heureux que soit l'état où l'on est dans cette cinquième demeure, on y soit dans une entière assurance, lorsque je considère la chute de cet apôtre infidèle qui avait l'honneur d'accompagner toujours Jésus-Christ et d'entendre ses divines paroles.

Je dis donc, pour répondre à la première difficulté, qu'il est certain que si l'âme demeurait toujours attachée à la volonté de Dieu,

elle ne courrait jamais fortune de se perdre. Mais le diable, sous prétexte de bien, l'engage par ses artifices dans des manquements qui paraissent si légers, et qui peu à peu obscurcissent son entendement, refroidissent sa volonté, et font que son amour-propre se réchauffe et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté, puisqu'il n'y a point de clôture si étroite où ce mortel ennemi des hommes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille ; et je crois aussi que Notre-Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres, parce que, si elle doit tourner en arrière, il vaut mieux que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait nui à plusieurs. Le meilleur remède, à mon avis, outre celui de se représenter toujours dans l'oraison que, si Dieu ne nous soutient de sa main toute-puissante, nous tombons aussitôt dans le précipice, et que nous ne saurions, sans folie, nous confier en nos propres forces, c'est de remarquer avec un extrême soin si nous avançons ou reculons, pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Car si nous sommes dans cette disposition, et demandons pour cela lumière à Dieu, nous connaissons bientôt si nous faisons bien ou mal. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre-Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Ce divin Sauveur s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne, en diverses manières, tant de sentiments intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne saurait ne point voir le péril où elle se met.

Pour conclusion, si nous ne tâchons toujours de nous avancer, nous avons grand sujet de craindre, parce que c'est une marque que le démon nous tend quelque piège, puisque l'amour agissant sans cesse, il serait autrement impossible que le nôtre pour Dieu étant arrivé à un tel point, n'augmentât encore, et qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de

se communiquer par de si grandes faveurs, demeurât sans action et comme endormie.

PRÉPARATION À L'INTELLIGENCE DE LA SIXIÈME DEMEURE.

Pour vous faire connaître, mes sœurs, de quelle sorte Notre-Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service afin de nous disposer à recevoir des grâces si merveilleuses, ne mérite pas d'être considéré ; et peut-être a-t-il permis que l'on m'ait commandé d'écrire ceci pour vous apprendre quelles sont les récompenses que nous avons sujet d'espérer, et que lorsque, par une bonté inconcevable, il daigne se communiquer à des vers de terre tels que nous sommes, tous les vains plaisirs du monde doivent s'effacer de notre esprit pour n'avoir les yeux ouverts qu'à considérer sa grandeur, et, avec un cœur embrasé de son amour, marcher à grands pas dans son service. Je le prie de me faire la grâce de dire, sur un sujet si difficile et si relevé, quelque chose qui vous soit utile. Je ne le saurais, s'il ne conduit ma plume, et il sait qu'à moins de cela, j'aimerais beaucoup mieux me taire. Mon seul désir, selon ce que j'en puis juger, est que son nom soit béni, et que nous nous efforcions de nous acquitter de nos devoirs envers son éternelle majesté. Que s'il nous récompense de la sorte dès cette vie, quel doit être le bonheur qu'il nous prépare dans le ciel ! et quant aux périls, aux déplaisirs et aux travaux qui se rencontrent ici-bas, si ce n'était la crainte de l'offenser et de nous voir ensuite éloignées de lui, nous devrions nous tenir heureuses d'y être exposées et de les souffrir jusqu'à la fin du monde, pour l'amour de Notre-Seigneur, de notre Dieu et de notre époux. Implorons son assistance, mes filles, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de tant d'imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

SIXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PEINES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE, ET COMMENT DIEU LES FAIT CESSER.

Des peines dont Dieu permet que soient accompagnées les faveurs qu'il fait aux âmes dans cette sixième demeure, et par quelle manière admirable il les fait cesser.

Je vais donc maintenant, avec l'assistance du Saint-Esprit, parler de cette sixième demeure où l'âme, blessée de l'amour de son saint époux, recherche, autant que son état le lui peut permettre, la solitude, et fuit tout ce qui est capable de l'en divertir, parce que la joie qu'elle a eue de le voir lui a fait une si forte impression, qu'elle brûle du désir de jouir encore du bonheur de sa présence. Bien que j'aie dit que dans cette sorte d'oraison l'on ne voie rien, ni même avec l'imagination, à quoi l'on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue, je ne laisse pas d'user de ce terme, en suite de la comparaison dont je me suis servie pour me faire entendre en quelque sorte. Encore que l'âme soit déjà fort résolue de n'avoir jamais d'autre époux, et qu'elle le désire avec ardeur, il veut qu'elle le souhaite davantage, et que ce bonheur, auquel nul autre n'est comparable, lui coûte plusieurs travaux. Mais, quoiqu'en comparaison d'un si grand bien ces peines et ces travaux ne soient point considérables, il faut néanmoins, mes filles, pour nous donner la force de les soutenir, que nous ayons sujet de juger par quelques marques que nous le possédons déjà.

Seigneur, mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on point avant que d'entrer dans cette sixième demeure ? Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageait auparavant que de s'y engager, la nature humaine est si faible, qu'il y aurait sujet de craindre qu'elle pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût tirer. Ce n'est que dans la septième demeure

qu'elle est si courageuse, que rien ne la saurait étonner, et qu'elle est préparée à tout pour l'amour de son Seigneur et de son Dieu, parce qu'étant presque continuellement si proche de lui, elle en tire une force qui la rend capable, par son assistance, de s'élever au-dessus d'elle-même.

Je crois qu'il ne sera pas mal à propos de vous parler de quelques-unes de ces peines que je sais certainement que l'on endure. Quoiqu'il y ait peut-être quelques âmes que Dieu ne conduit pas par ce chemin, je doute fort qu'il y en ait aucune de celles qui jouissent par intervalles de ces consolations célestes, qui n'éprouvent, d'une manière ou d'une autre, les travaux qui se rencontrent sur la terre. Je n'avais pas dessein de traiter ce sujet ; mais j'ai pensé depuis que celles qui se trouvant en cet état s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je ne garderai point d'ordre en ceci ; j'en parlerai seulement selon ce qui se présentera à ma mémoire, et commencerai par les plus petites de ces peines, qui sont les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, et même de celles avec qui l'on n'a point de communication et qu'on ne s'imaginerait pas qui pussent jamais penser à nous. Elles disent que l'on veut passer pour des saintes, que l'on ne se porte à ces excès que pour tromper le monde et paraître meilleures que les autres, quoique plus vertueuses qu'elles, encore qu'elles ne fassent pas tant de grimaces, et que la véritable perfection consiste à vivre selon son état. Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est que celles qu'elles croient leurs meilleures amies, ne se contentant pas de se retirer d'elles, passent jusqu'à les blâmer ouvertement et à dire qu'il est visible qu'elles sont trompées par le démon, ainsi que telles et telles l'ont été ; qu'elles sont aux autres une pierre d'achoppement, et qu'elles trompent leurs confesseurs. Ces personnes vont même encore plus avant, car elles font de semblables discours aux confesseurs, et n'oublient rien de tout ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de ces âmes. Je connais une de ces personnes d'oraison qui se vit réduite à appréhender de n'en

trouver aucun qui la voulût confesser, tant on avait dit de choses contre elle, qu'il serait inutile de rapporter ; et ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que celles qui font des jugements si désavantageux de ces âmes, ne cessent point de rendre toutes leurs actions suspectes. Que si vous me dites, mes filles, qu'il y en a aussi d'autres qui les louent, je vous répondrai que le nombre en est bien petit en comparaison de celles qui les blâment et qui les condamnent.

Voici une autre peine beaucoup plus sensible à l'âme que celle de ces murmures. C'est que s'étant vue auparavant si misérable et si engagée dans le péché, qu'elle connaît clairement que la seule bonté de Dieu l'en a retirée, ce lui est un tourment insupportable, principalement dans les commencements, de voir que l'on condamne en elle ce qui est un effet de sa toute-puissance ; mais son déplaisir s'adoucit ensuite par diverses raisons. La première, parce que l'expérience lui apprend que ces personnes se portant avec la même facilité à dire le bien que le mal et le mal que le bien, on doit mépriser leurs discours ; la seconde, parce que Notre-Seigneur lui faisant connaître que tout ce qu'elle a de bon vient de lui, elle ne le considère que comme si elle le voyait dans une autre personne sans qu'elle y eût aucune part, et ainsi en donne à Dieu toute la gloire ; la troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu leur donner bonne opinion d'elles, afin qu'elles en profitent aussi ; et la quatrième, parce que n'ayant devant les yeux que la gloire de son maître sans se soucier de la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension que les louanges qu'on lui donne ne soient capables de la perdre par la complaisance qu'elle y prendrait, comme il arrive à d'autres. Ainsi elle se soucie très-peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, adoucissent la peine que donnent ces louanges, mais non pas de telle sorte qu'il n'en reste toujours quelque-une, si ce n'est quand on n'y fait

point de réflexion, et l'on en a incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde, que d'être blâmée par ces discours désavantageux. Quand l'âme est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce que l'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la fâcher et de l'affaiblir, la réjouissent et la fortifient par l'avantage qu'elle en reçoit. Elle s'imagine même que ceux qui la traitent si injustement n'offensent point Dieu, étant persuadée qu'il le permet pour lui donner moyen d'en profiter. Et à cause qu'elle connaît visiblement qu'ils la font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est en cet état, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies ; ce qui me paraît, quand les douleurs sont aiguës, le plus grand tourment extérieur que l'on puisse éprouver sur la terre, à cause qu'elles réduisent l'âme à ne savoir que devenir ; et j'aimerais beaucoup mieux endurer un prompt martyr que ces excessives douleurs. Mais quand elles arrivent jusqu'à un tel excès, elles ne durent pas longtemps, parce que Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons supporter, commence par nous donner de la patience. Il ne fait pas d'ordinaire sentir si particulièrement son assistance dans d'autres douleurs, bien que grandes, et dans des maladies et infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui depuis quarante ans qu'il a plu à sa divine majesté de lui faire les grâces dont j'ai parlé, n'a pas passé un seul jour sans avoir de la douleur, et souffrir par son peu de santé en d'autres manières, outre plusieurs grands travaux. Mais elle comptait cela pour peu lorsqu'elle considérait que ses péchés lui avaient fait mériter l'enfer. Dieu conduira par d'autres voies les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celle de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que je ne saurais pas, comme je le sais, qu'il y en a beaucoup d'autres. Que si je pouvais représenter dans toute leur étendue la grandeur des travaux intérieurs, ceux-ci paraîtraient

bien légers.

Je commencerai par le tourment que c'est d'avoir pour confesseur un homme qui, bien que sage et prudent, n'a point d'expérience de semblables choses. Comme elles sont extraordinaires, il doutera de tout et appréhendera tout, principalement s'il remarque, quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent, à cause que, s'imaginant que celles à qui Dieu fait de semblables grâces doivent être des anges, sans considérer que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel, il les attribue à tentation ou à mélancolie, et je ne m'en étonne pas, ni ne saurais condamner ces confesseurs, parce que le monde étant plein de semblables illusions du démon, et des effets de cette humeur qui remplit l'esprit de tant de vaines images, ils ont raison de s'en défier et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces pauvres âmes qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes, vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles ; et voyant qu'il les condamne, elles souffrent une peine qui ne se peut comprendre, à moins que de l'avoir éprouvée, principalement si elles ont été fort imparfaites ; car alors, encore que Dieu leur fasse la grâce d'être assurées que ces faveurs viennent de lui, elles s'imaginent que pour punition de leurs péchés il permet que le démon les trompe. Comme la manière dont Dieu leur donne cette assurance est toute spirituelle, au lieu que le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, leurs peines recommencent aussitôt qu'elles se voient tomber dans ces fautes et ces imperfections qui sont inévitables en cette vie. Si donc, lors même que les confesseurs les rassurent et adoucissent un peu ces peines, elles ne laissent pas de revenir, quel insupportable tourment ne leur est-ce point quand ils augmentent leurs craintes, principalement si elles tombent dans des sécheresses qui leur font tellement perdre le souvenir des choses de Dieu, qu'il semble qu'elles n'en aient jamais entendu parler. Mais cette peine, quoique si grande ; n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles informent si mal leurs confesseurs de leur état, qu'elles les trompent ; ce qui fait une telle impression sur

leur esprit, que, quoi qu'elles leur déclarent jusqu'à leurs premiers mouvements, tout cela est inutile, parce que leur entendement est si obscurci et si incapable de connaître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire ce que leur imagination, qui est alors la maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Car Dieu lui permet alors de les éprouver, en lui représentant qu'elles sont réprouvées ; et toutes ces choses jointes ensemble leur causent un tourment intérieur si insupportable, que je ne saurais le comparer qu'à celui que souffrent les damnés, parce que ces âmes, dans un si grand trouble, se trouvent sans aucune consolation, et qu'au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je sais un confesseur qui, traitant avec une personne qui éprouvait ce tourment, et le trouvant périlleux, lui ordonnait de l'avertir quand elle serait en cet état ; mais il vit que cela était inutile, parce qu'elle était alors si incapable de tout, que si elle voulait lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenait aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête, il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui, à l'heure qu'on y pense le moins, la calme en un instant, de telle sorte, par une de ses paroles, qu'il ne reste pas dans l'âme le moindre nuage. Ce divin soleil dissipe ses ténèbres par sa lumière, la remplit de consolation et de joie, et ainsi, après un combat où tout l'avantage était du côté de son ennemi, et dans lequel elle était près de succomber, elle se trouve victorieuse par l'assistance de ce grand roi, qui a combattu et vaincu pour elle. Elle entre alors dans la connaissance de son néant, et voit clairement que c'est de lui seul qu'elle peut attendre du secours.

Elle n'a pas besoin, pour comprendre cette vérité, de faire des réflexions ; elle la connaît par l'expérience qu'elle en a faite ; car, encore qu'au milieu de ce tourment elle ne laissât pas d'être en grâce, puisqu'elle n'aurait voulu pour rien du monde offenser Dieu, elle se trouvait dans un tel obscurcissement, qu'il ne lui restait pas le moindre souvenir d'avoir jamais eu de l'amour pour lui, ni qu'il en eût

eu pour elle ; les grâces qu'il lui avait faites et les services qu'elle lui avait rendus, si elle lui en avait rendu quelques-uns, ne lui paraissaient que des songes, et ses péchés étaient la seule chose qu'elle voyait si clairement qu'elle ne pouvait en douter.

O Jésus ! mon divin Sauveur, quelle misère est comparable à celle d'une âme qui se trouve abandonnée de la sorte, et quel secours peut-elle tirer des consolations qui se rencontrent sur la terre ! Ne vous imaginez donc pas, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, que quand vous auriez tous les avantages que l'on peut avoir dans le monde, ils fussent capables de vous soulager. Ce serait comme si on les offrait aux damnés, parce qu'ils ne feraient qu'augmenter leur peine au lieu de la diminuer, à cause que les choses de la terre n'ont point de rapport avec ces sortes de tourments.

Ce grand Dieu veut par là nous faire connaître quelle est sa suprême majesté et notre extrême misère ; et cette connaissance nous est très-utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme qui se trouvera durant plusieurs jours dans cette peine ? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas ; car, comment tirerait-elle de la consolation de ses prières, puisqu'elle n'y comprend rien, quand même elles ne seraient que vocales ? Quant aux mentales, ce n'est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit, et ce lui est un autre tourment, parce qu'elle ne peut ni parler, ni souffrir que l'on lui parle. Ainsi, quelque effort qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin, pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir, et l'on ne saurait exprimer ce qu'elle souffre, parce que ce sont des peines et des tourments spirituels auxquels on ne peut donner le nom qui leur soit propre. Je ne sais point de meilleur remède que de s'occuper à des œuvres extérieures de charité, et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Des peines intérieures que l'âme souffre dans cette sixième demeure ; mais que procédant dans son amour pour Dieu, elles lui sont si agréables, qu'elle ne voudrait pas les voir cesser.

DES PEINES INTÉRIEURES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont pas si fréquentes, ni, à beaucoup près, si pénibles qu'avant que l'on fût arrivé à cette sixième demeure, à cause que ces tentations ne pouvaient aller, à mon avis, jusqu'à rendre les puissances incapables d'agir, et à troubler l'âme de telle sorte, qu'il ne lui reste pas assez de raison pour connaître qu'ils ne sauraient faire plus de mal que Dieu leur permet d'en faire, et que, lorsque cette connaissance nous reste, tous leurs efforts sont méprisables, en comparaison de ce que je viens de dire.

En traitant, dans cette demeure, des différentes manières d'oraison et de grâces de Dieu, je parlerai de quelques autres peines intérieures qu'il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, être encore plus grandes que celles que l'on a vues dans le chapitre précédent, mais qui ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs, et qu'elle en est très-indigne.

Ces peines arrivent lorsque l'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; car, de les rapporter toutes, il me serait impossible, ni de les bien faire entendre, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, que je n'ai pu expliquer que si imparfaitement. Dieu veuille, s'il lui plaît, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance l

Il semble que nous ayons oublié notre colombe ; mais nous ne l'avons pas néanmoins quittée de loin, puisque ces peines dont je parle servent à lui faire prendre un plus grand vol. Je vais donc commencer à parler de la manière dont son saint époux traite avec

elle, et qu'il lui fait auparavant tant désirer, par des sentiments si imperceptibles, que l'âme, qui est cette heureuse colombe, ne s'en aperçoit point, et que je ne crois pas pouvoir faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés, parce que, procédant du plus intérieur de l'âme, je ne sais point de comparaison qui soit capable de les faire concevoir. Nous ne pouvons rien y contribuer, et ces sentiments sont fort différents de ce que j'ai nommé des goûts.

Il arrive souvent que, sans que l'on y pense, ni que l'on ait l'esprit attentif à Dieu, il se sert de ce moyen pour réveiller l'âme comme par un éclair ou par un coup de tonnerre. Elle n'entend néanmoins aucun bruit, mais sait seulement avec certitude que Dieu l'appelle, et quelquefois si fortement, surtout dans les commencements, qu'il la fait trembler et se plaindre, quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent bien qu'elle est blessée, sans savoir par qui ni comment ; et cette blessure lui est si agréable, qu'elle ne voudrait jamais en guérir. Comme elle connaît que son divin époux est présent, quoiqu'il ne paraisse pas, elle se plaint à lui avec des paroles toutes d'amour, même extérieures ; et quelque grande que soit sa peine, cette peine est si délicieuse, que, quand elle pourrait s'en délivrer, elle ne le voudrait pas, parce que le plaisir qu'elle en ressent surpasse de beaucoup celui qui se rencontre dans cet état de l'oraison de quiétude que l'on nomme absorbement, quoique cet absorbement, qui est comme une ivresse spirituelle, ne soit accompagné d'aucune peine.

Encore, mes sœurs, que je fasse tous mes efforts pour tâcher à vous faire entendre quel est l'effet de cet amour, je ne sais comment je le pourrai, puisqu'il semble qu'il y ait de la contrariété entre dire que l'âme connaît clairement que son époux est avec elle, parce qu'il l'appelle par des signes si certains et une manière de sifflement si pénétrante, qu'elle n'en saurait douter ; et dire que néanmoins il ne se sert, pour lui parler de dedans la septième demeure, qui est son palais et le séjour éternel de sa gloire, que d'une espèce de voix, qui n'est point articulée, et à laquelle toutes les puissances de l'âme ne comprennent rien.

« O Dieu tout-puissant ! que vos secrets sont incompréhensibles ! et quelle différence n'y a-t-il point entre les choses purement spirituelles et tout ce qui est ici-bas, puisque l'on ne saurait faire comprendre quelle est celle dont je viens de parler ? Quoiqu'elle soit si petite, en comparaison de tant d'autres que vous opérez dans les âmes, elle produit un si grand effet, qu'elle détache l'âme de tout désir, parce qu'elle ne sait plus que souhaiter lorsqu'elle se croit assurée que son Dieu est avec elle. »

Vous me direz peut-être, mes sœurs, si elle est dans cette créance, que peut-elle donc désirer ? Quelle peine peut-elle avoir ? et que peut-elle souhaiter davantage ? je ne sais que vous répondre, sinon que je suis très-assurée que l'âme souffre une peine qui pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble qu'on les lui arrache lorsque son divin époux veut en tirer le dard dont il l'a blessée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

En écrivant ceci, il me vient dans l'esprit que c'est peut-être comme une étincelle qui sort de cet ardent brasier d'amour, qui est Dieu même, laquelle, rejaillissant sur l'âme, peut bien lui faire sentir quelle est l'ardeur du feu, mais n'est pas capable de la consumer entièrement, et la laisse ainsi dans une peine qui lui est très-agréable. C'est, à mon avis, la meilleure comparaison qu'on puisse en donner, parce que cette douleur est si délicieuse, qu'elle ne doit point passer pour une douleur, et elle n'est pas toujours semblable ; car, tantôt elle dure longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer à l'âme, sans qu'elle puisse y rien contribuer, à cause que cette opération est toute divine. Mais, encore qu'elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou diminuant, ne demeurant jamais en même état ; ce qui fait qu'elle n'embrasse point entièrement l'âme, à cause que, lorsqu'elle commence à s'enflammer, cette étincelle qui s'éteint, la laisse dans le désir de souffrir de nouveau la douleur que cette opération lui fait sentir, parce que, étant une douleur toute d'amour, elle lui paraît très-douce et très-désirable.

Il n'y a point ici sujet de demander si cela procède, ou de notre

naturel, ou de mélancolie, ou d'une tromperie du démon, ou de notre imagination, puisque cette même opération fait assez connaître qu'elle vient de ce séjour de gloire que Dieu habite, où il n'y a rien que d'immuable, et que les effets qu'elle produit sont fort différents de ceux qui se rencontrent dans les autres manières d'oraison, où la suspension des puissances peut, par le plaisir qu'elles ressentent, nous causer quelque doute ; car ici elles sont libres et les sens aussi, sans qu'encore qu'ils considèrent ce qui se passe, ils puissent détourner l'âme de son application à son divin époux, ni augmenter ou diminuer l'heureuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui Notre-Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas peine à comprendre ce que je dis, et il doit beaucoup le remercier de ce qu'il n'a plus sujet d'appréhender qu'il y ait eu cela de l'illusion. La seule chose qu'il y a sujet de craindre, est de n'en pas témoigner assez de reconnaissance. Car, pourvu qu'il fasse tous ses efforts pour s'avancer de plus en plus dans la vertu, il sera capable d'aller bien loin, et recevra de nouvelles grâces. J'ai connu une personne qui, ayant passé quelques années en cet état, en était si satisfaite, que, quand il lui aurait fallu, durant un très-longtemps, souffrir de fort grands travaux pour le service de Dieu, elle s'en serait tenue très-bien récompensée. Qu'il soit béni aux siècles des siècles 1

Que si vous me demandez, mes filles, pourquoi l'on se tient plus assuré en cet état que dans les autres, je répons qu'il y en a, à mon avis, diverses raisons : la première, que les peines dont le diable est l'auteur, ne sont jamais agréables comme celles dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paraît spirituelle ; mais de joindre à de si grandes peines la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur ; et ainsi, les peines que cet esprit malheureux nous cause, ne me paraissent jamais être douces et paisibles. mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette sorte de tempête qui n'inquiète point l'âme, vient de l'une de ces régions, jusqu'où la puissance de cet esprit malheureux ne s'étend point. Et la troisième raison est que l'âme en tire d'ordinaire de grands avantages, tels que sont ceux de

vouloir, plus que jamais, souffrir pour l'amour de Dieu, de renoncer à tous les contentements de la terre et des conversations humaines, et autres choses semblables.

On connaît aussi très-clairement que ce n'est point une imagination, parce que, de quelques artifices dont le diable se serve pour nous faire croire que nous sommes en cet état lorsque nous n'y sommes pas, cela lui est impossible, non plus que de nous persuader que nous n'y sommes pas lorsque nous y sommes ; et si nous en avons quelque doute, ce serait une marque que ces mouvements ne viendraient pas de Dieu, puisque, quand ils en viennent véritablement, ils ne se font pas moins sentir qu'une voix forte et puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces mouvements procèdent de mélancolie, il n'y a nulle apparence, parce que cette humeur forme toutes ces chimères dans l'imagination ; au lieu que ces heureux sentiments dont je parle, procèdent du plus intérieur de l'âme. Il se peut faire que je me trompe ; mais il faudrait m'alléguer des raisons plus fortes, pour me faire changer d'opinion ; et je connais une personne qui, encore qu'elle appréhendât extrêmement d'être trompée par les illusions du démon, n'a jamais pu concevoir la moindre crainte dans cette sorte d'oraison.

Notre-Seigneur emploie aussi d'ordinaire d'autres moyens pour réveiller l'âme, et il arrive quelquefois que, priant vocalement sans penser à rien d'intérieur, on sent tout d'un coup comme l'odeur d'un parfum très-agréable qui se communique à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur, mais je me sers de cette comparaison, pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connaître à l'âme que son époux est présent ; et la joie qu'elle en reçoit est si grande, qu'elle excite en elle un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service : et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce procède de la même cause dont j'ai parlé ; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent

désir de continuer à jouir de la présence, de Dieu, et il me paraît aussi, pour les raisons que j'en ai rapportées, qu'il n'y a nul sujet de craindre, mais seulement de tâcher de recevoir cette faveur avec de grandes actions de grâces

CHAPITRE III.

De quelle sorte on se doit conduire à l'égard des esprits faibles ou mélancoliques, qui s'imaginent d'avoir vu et entendu dans l'oraison ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu. Marques auxquelles on connaît si les paroles que l'on a ou que l'on croit avoir entendues, sont de Dieu ou du démon.

DIVERSES MANIÈRES DONT DIEU PARLE AUX ÂMES.

Dieu réveille encore l'âme d'une autre manière, et quoiqu'il paraisse que ce soit par une faveur plus grande que les précédentes, il peut s'y rencontrer plus de péril ; ce qui m'oblige de m'arrêter quelque temps sur ce sujet. Ce sont diverses manières par lesquelles il parle à l'âme dont les unes paraissent extérieures, les autres très-intérieures ; les unes, venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres être tellement extérieures, qu'on les entend de ses oreilles, comme l'on entend une voix articulée. Il peut souvent arriver que ce n'est qu'une imagination, principalement à l'égard des personnes qui ont l'esprit faible, ou qui sont fort mélancoliques. Cela étant, il ne faut point s'arrêter à ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu, ni se mettre en peine de leur faire comprendre que c'est une illusion ; mais simplement les écouter et les traiter comme des malades ; et la prieure et le confesseur à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles se contenteront de leur dire qu'elles ne fassent point état de semblables choses ; que ce n'est pas en quoi consiste le service que nous sommes obligé de rendre à Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs en cette manière, à quoi, pour ne pas les affliger, il faut ajouter qu'elles ne seront peut-être pas de ce nombre ; que si on leur disait que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un effet de mélancolie, elles n'auraient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles

jureraient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison, et employer toutes sortes d'efforts pour les empêcher de s'attacher à ces sortes de dispositions, parce qu'encore qu'elles ne leur préjudiciassent point, le diable pourrait se servir de ces âmes malades pour nuire aux autres ; et aussi parce qu'il y a toujours en semblables choses sujet de craindre, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu. Ainsi, dans les commencements, le meilleur est toujours de ne s'y point attacher, car si c'est Dieu qui agit, ce sera le moyen de recevoir encore de plus grandes grâces ; mais il ne faut pas que ce soit en inquiétant ces personnes, puisqu'elles ne peuvent faire que ce qu'elles font.

Pour revenir à ces diverses manières dont l'âme entend ou croit entendre qu'on lui parle, je dis qu'elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de notre imagination, et s'il plaît à Notre-Seigneur de m'assister, je donnerai des marques qui en feront voir la différence, et connaître quand il y aura du péril, y ayant entre les personnes d'oraison plusieurs âmes à qui cela pourrait être utile. Vous ne devez pas croire, mes sœurs, qu'il y ait du mal à ne point ajouter foi à de semblables choses, ni aussi d'y en ajouter.

Quand ces paroles que vous croirez avoir entendues ne regarderont que votre consolation, on que ce que vous devez faire pour vous corriger de vos défauts, vous pourrez les rapporter tant que vous voudrez, encore que ce ne fût qu'une pure imagination, puisqu'elles ne sauraient nuire. Mais quand même elles viendraient de Dieu, ne vous persuadez pas d'en être meilleures, vous souvenant que Notre-Seigneur a bien voulu parler tant de fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Que s'il y en a quelques-unes qui soient contraires à l'Écriture sainte, n'en faites non plus de cas que si vous les aviez entendues sortir de la bouche du démon, parce qu'encore qu'elles procèdent de la faiblesse de votre imagination, vous devez les considérer comme une tentation dont il se sert pour ébranler votre foi, et ainsi les rejeter, ce qui les fera bientôt évanouir.

Soit que ces paroles viennent ou de notre intérieur, ou de la partie supérieure de notre âme, ou de notre extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu ; et les marques auxquelles l'on peut connaître qu'elles sont de lui sont celles-ci : la première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles un pouvoir et une autorité à qui rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement de son entendement dont j'ai parlé ailleurs ; et ce peu de paroles : *Ne vous affligez point*, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines, dont il ne lui paraissait pas possible que ce qu'il y a de plus savants hommes dans le monde fussent capables de la délivrer. Qu'une autre personne soit dans le tremblement et dans la crainte, parce que son confesseur ou quelque autre lui aura dit que ce qui se passe en elle vient du démon, et qu'elle entend seulement ces mots : *C'est moi, n'appréhendez rien* ; sa crainte s'évanouit aussitôt, et elle demeure si consolée, que rien ne serait capable de lui faire croire le contraire. Qu'une autre soit dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très-importante, et qu'elle entende ces paroles : *Demeurez en repos, elle réussira bien* ; elle y ajoute une telle foi, qu'elle ne saurait douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque est que l'âme, en suite de ces paroles, se trouve dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. « O mon Seigneur et mon maître ! si une seule des paroles que vous faites entendre, soit par vous-même ou par quelque ange, aux âmes qui sont si heureuses, que d'être arrivées à cette sixième demeure, a tant de pouvoir et de force, de quel bonheur ne comblerez-vous point celles qui se trouveront entièrement unies à vous, et vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour ! »

Et la troisième marque est que ces paroles demeurent très-longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais, comme font celles que nous apprenons de la

bouche des hommes les plus vertueux et les plus savants ; et que si ces paroles, qui viennent de Dieu, regardent l'avenir, nous y ajoutons une telle foi, qu'encore que des années se passent sans que nous en voyons l'effet, nous nous tenons assurées que Dieu trouvera, des moyens de les faire réussir, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir les obstacles qui s'y rencontrent, parce que, bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, le longtems qu'il y a qu'elles lui ont été dites, donne lieu à des doutes qui lui font penser si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que fasse le démon pour lui donner de la peine et la décourager, et quoi que son imagination lui représente, elle demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paraît difficile que les choses réussissent. Ainsi, tout ce que cet esprit malheureux peut faire, est d'affaiblir un peu la foi ; ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au-delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais, malgré tous ces combats, quoi qu'en disent les confesseurs à qui on les communique, et quelques mauvais succès qui donnent sujet de croire que ces paroles n'auront point leur effet, il reste toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre ; et enfin, on voit l'accomplissement de ces paroles ; ce qui remplit l'âme d'une telle joie, qu'elle ne voudrait jamais faire autre chose que rendre de grandes actions de grâces à son éternelle majesté ; à quoi elle est beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses, que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme a une telle passion que ces paroles qu'elle a entendues se trouvent véritables, que je crois qu'elle ne serait pas si touchée d'être surprise en menterie, que si elles ne s'effectuaient pas, comme si elle pouvait en cela faire autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui se souvenait plusieurs fois, sur ce sujet, du prophète Jonas, lorsqu'il

appréhendait que Ninive ne fût pas détruite ; mais, comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son amour et son respect pour lui lui fassent désirer, qu'étant la suprême vérité, on ne puisse douter de l'effet de ses paroles. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de la joie qu'elle a de les voir accomplies, après mille difficultés ; et que, quelques peines et quelques travaux que les suites puissent causer, elle aime mieux les souffrir que d'avoir manqué à croire, d'une certitude infaillible, que Dieu ne manquerait point à sa promesse.

Mais peut-être que toutes ne tomberont pas dans cet affaiblissement dont j'ai parlé, s'il est vrai que c'en soit un ; car, pour moi, je n'ose le condamner. Que s'il procède de l'imagination, il ne sera accompagné d'aucune de ces marques de certitude, de paix et de goûts intérieurs, si ce n'est, comme je l'ai vu arriver, à des personnes d'une complexion et d'une imagination faibles, qui, étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel, se trouvaient dans un si grand recueillement, et si hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient rien en l'extérieur, parce que tous leurs sens étaient tellement endormis (et peut-être dormaient-elles en effet), qu'en cet état il leur paraissait, comme dans un songe, qu'on leur parlait ; et, quoiqu'elles se persuadent de voir ainsi des choses qu'elles croient procéder de l'esprit de Dieu, tout cela, n'étant que songé ou qu'imaginé, ne produit point d'autres effets que ferait un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces âmes, demandant des choses avec ardeur à Notre-Seigneur, elles se persuadent qu'il leur dit qu'il les leur accordera ; mais je ne saurais croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles que l'on entend ne viennent du démon ou de notre imagination ; mais, si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Il ne faut pas néanmoins faire ce qu'elles ordonnent, soit à notre égard ou celui d'autrui, principalement en des choses importantes, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et homme de bien, quoique l'on entende diverses fois

les mêmes paroles, et que l'on soit très-persuadé qu'elles viennent de Dieu, parce qu'il veut que nous en usions, ainsi, et qu'en faisant ce qu'il nous a commandé, lorsque nous regardons notre confesseur comme tenant sa place, nous ne saurions douter que nous n'accomplissions sa volonté. Une si sage manière d'agir nous encourage et nous aide à surmonter les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent, et Dieu fera que le confesseur croira que ce que nous lui rapporterons vient de lui, sinon, nous ne sommes pas obligées à davantage ; et je trouve tant de péril à suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne commettre jamais une telle faute.

Il y a une autre manière dont Dieu parle à l'âme, que je ne puis douter qui ne soit de lui, et qui est accompagnée d'une vision intellectuelle, dont je traiterai ensuite. Ces paroles s'entendent si intérieurement dans le fond de l'âme, que cela étant joint aux effets qu'elles produisent, l'on a une entière assurance qu'elles ne peuvent procéder du démon ni de l'imagination, comme les raisons que je vais en rapporter le feront voir, si l'on y fait réflexion.

La première raison est, qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination et ces divines paroles : car, encore qu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire et si vive, qu'elles demeurent tellement imprimées dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe ; au lieu que celles qui ne viennent que de notre imagination, sont presque comme si on parlait en songeant. La seconde raison est, que ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet dont elles parlent, et quelquefois même quand nous sommes en conversation, et qu'elles répondent à des pensées qui ne font que passer en un moment dans notre esprit, sans y faire réflexion, ou à des pensées que nous n'avons plus, et à des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé : ce qui montre que notre imagination n'a pu se les figurer pour nous flatter dans nos désirs. La troisième raison est, que l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui

viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination. La quatrième raison est, qu'une seule de ces paroles divines comprend, en peu de mots, ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs. Et la cinquième raison est, qu'il arrive souvent, par une manière que je ne saurais expliquer, que ces divines paroles comprennent encore plusieurs autres sens, outre celui qu'elles expriment, et cela, sans le marquer par aucun son : ce qui est une manière de parler, dont je traiterai ailleurs, si intérieure et si subtile, que l'on ne saurait trop l'admirer ni trop remercier Dieu d'une si grande grâce. Comme je connais une personne que la différence qui se trouve entre ces paroles, dont Dieu est l'auteur, qu'elle avait souvent entendues, et celles qui ne viennent que de notre imagination, avait mise en de grands doutes, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Celle qu'avait cette personne lui faisant appréhender, dans les commencements, que cette grâce dont Dieu la favorisait, ne fût une illusion du démon, qui sait si bien se transformer en ange de lumière, elle prit grand soin d'examiner ce qui se passait en elle. Pour moi, je crois que, quelques efforts que l'on fasse pour contrefaire les paroles qui viennent de Dieu, on ne saurait les rendre si claires ni si certaines, que l'on ne puisse douter de les avoir entendues. Les effets font aussi connaître la merveilleuse différence qui se rencontre entre ces diverses paroles ; car, au lieu que celles qui viennent de Dieu remplissent l'âme de lumière et la laissent dans une grande paix, celles qui ne sont que des illusions du démon causent de l'inquiétude et du trouble ; mais cette inquiétude et ce trouble ne peuvent nuire à l'âme, pourvu qu'elle demeure, comme je l'ai dit, dans l'humilité, et ne fasse rien par elle-même ensuite de ce qu'elle aura entendu. Que si ce sont des faveurs de Dieu, elle s'examinera attentivement pour voir si elle en est devenue meilleure ; et elle doit croire qu'elles n'en viennent pas, si elles ne la remplissent point de confusion, en considérant combien elle est indigne de recevoir de telles grâces, car, il est certain que plus elles sont grandes, et plus on doit concevoir de mépris de soi-même, avoir un plus vif sentiment de ses péchés, oublier ce qu'on peut avoir

fait de bien, s'occuper entièrement à rechercher la gloire de Dieu, appréhender plus que jamais de contrevenir à ses volontés, ne point regarder son propre intérêt, et être fortement persuadé que, au lieu de mériter tant de grâces, on ne mérite que l'enfer.

Lorsque les faveurs que l'âme reçoit dans l'oraison produisent de tels effets, elle ne doit point s'étonner, mais, au contraire, se confier en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon, quoiqu'il soit bon qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Il paraîtra peut-être à ceux que Notre-Seigneur ne conduira pas par ce chemin, que les âmes qu'il y conduit pourraient, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles et, si elles sont intérieures, en détourner leur pensée de telle sorte, qu'elles ne les entendraient point. A quoi je réponds, qu'autant que cela est possible, lorsque ce n'est que notre imagination qui forme ces paroles, à cause qu'il dépend de nous de n'en tenir compte, autant il est impossible de le faire, lorsque c'est Dieu qui nous parle, parce qu'il arrête de telle sorte nos pensées pour n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il nous dit, qu'il serait aussi difficile de ne le pas entendre, qu'il le serait à une personne qui aurait l'ouïe très-subtile de n'entendre pas ce qu'on lui dirait à haute voix. Dans l'occasion dont je parle, ce sont les oreilles de l'âme qui entendent, et l'on ne saurait les boucher comme l'on bouche celles du corps, ni penser à autre chose qu'à ce que Dieu nous dit, parce que, de même qu'il fit arrêter le soleil à la prière de Josué, il arrête tellement toutes les puissances de notre âme, qu'elle n'a point de peine à connaître que celui qui lui parle alors est le monarque qui règne dans ce superbe palais, et il lui imprime un si grand respect pour sa suprême majesté, et la met dans une humilité si profonde, qu'elle ne peut avoir d'autre volonté que la sienne. Je prie ce Dieu tout-puissant de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire, et souhaite qu'il m'ait accordé celle d'avoir réussi, en quelque sorte, dans le désir que j'ai eu de donner des avis utiles aux âmes qu'il honorera d'une aussi grande faveur qu'est celle de leur parler, en la manière que je l'ai dit.

CHAPITRE IV.

Des ravissements où Dieu met l'âme pour lui donner la hardiesse de s'approcher de lui et d'aspirer à l'honneur d'être son épouse, dont elle serait retenue par la terreur qu'elle concevrait de l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Quel repos ce petit papillon, auquel j'ai comparé l'âme, pourrait-il avoir au milieu de tant de peines et d'autres encore ? Mais elles servent à l'âme pour lui faire désirer de plus en plus de posséder son divin époux, qui, connaissant sa faiblesse, se sert de ces moyens et de plusieurs autres, pour faire qu'elle ose s'approcher de lui et aspirer à l'honneur d'être son épouse, sans être retenue par cette sainte terreur que donne l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Vous vous moquerez peut-être, mes filles, de ce que je dis, et le considérerez comme une folie, à cause qu'il vous semblera qu'il n'y a point de femme dans le monde, de quelque basse condition qu'elle soit, qui ne se tînt heureuse d'avoir pour époux un aussi grand monarque, et cela est vrai à l'égard des princes de la terre, mais non pas à l'égard de ce roi du ciel, parce qu'il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse, qu'il faut, pour surmonter cette terreur, avoir encore plus de courage que vous ne le sauriez croire, et il nous serait impossible de l'avoir, si lui-même ne nous le donnait. Ainsi, pour en venir à la conclusion de ce céleste mariage, il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent de tous ses sens, parce qu'elle ne pourrait, en y demeurant unie, se voir si proche de cette suprême majesté, sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. J'entends, lorsque ces ravissements sont véritables, et non pas ces prétendus ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la faiblesse de notre sexe, qui fait qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

DES RAVISSEMENTS OU EXTASES.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles,

j'ai cru devoir rapporter ici diverses sortes de ravissements, quoique je doute si je m'en pourrai bien démêler, encore que j'en aie déjà écrit ailleurs, ne croyant pas qu'il soit mauvais de le répéter, quand ce ne serait que pour ne rien oublier de ce qui se rencontre dans les diverses demeures qui font le sujet de ce traité.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'on soit en oraison, lorsqu'une personne est touchée de quelques paroles qu'elle se souvient que Dieu lui a dites autrefois. Il semble qu'ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, il fait croître dans le fond de son cœur cette étincelle dont nous avons parlé, qui l'embrase et la consume toute comme un phénix, et qu'elle sort de ce feu de son amour si renouvelée, que l'on peut croire pieusement qu'il lui a pardonné toutes ses offenses. Ce qui ne se doit entendre que des âmes qui, après avoir satisfait à tout ce que l'Église ordonne pour se purifier de leurs taches, se trouvent disposées à recevoir une telle grâce.

Lorsque l'âme est en cet état, Dieu l'unit à lui d'une manière si inexplicable, qu'elle-même ne saurait la faire entendre, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur. Car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement, est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors, pour comprendre les choses de Dieu. Sur quoi l'on pourra me demander comment il se peut faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose. Je réponds que c'est un secret que nulle créature, peut-être, n'entend, et que Dieu s'est réservé, ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième, qu'on peut joindre ensemble, puisque, n'y ayant rien qui les sépare, on entre de l'une dans l'autre ; et je ne les ai divisées qu'à cause qu'il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés.

Quand l'âme est dans cette suspension, Dieu lui fait la faveur de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions représentatives qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire, qu'elle ne saurait jamais les oublier. Mais lorsque ces visions sont intellectuelles, elle ne peut les faire entendre, parce qu'il y en a de si sublimes, qu'elles ne doivent point entrer dans le commerce des créatures qui vivent encore sur la terre, quoique l'on pourrait en rapporter une grande partie après que l'on est revenu de ce ravissement. Comme il se peut faire, mes sœurs, que quelques-unes de vous ignorent ce que c'est que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, j'en parlerai en son lieu, puisque celui qui a le pouvoir de me commander me l'a ordonné ; et encore que cela paraisse inutile, il pourra beaucoup servir à quelques âmes.

Si vous me demandez quel avantage on peut tirer de ces faveurs de Dieu, si extraordinaires et si élevées, puisque l'on ne saurait les redire, je répons, mes filles, que cet avantage est si grand, que l'on ne saurait assez l'estimer, parce que, bien que ces paroles ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Que si vous me demandez aussi comment nous pouvons nous en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que nos puissances n'en ont point l'intelligence, j'avouerai que je n'y comprends rien ; je sais seulement qu'elles laissent dans l'âme une si claire connaissance de la grandeur de Dieu, et qui y demeure si vivement et si fortement imprimée, que, quand on ne dirait jamais rien de son essence infinie et de l'obligation que nous avons de le reconnaître pour notre Dieu, nous commencerions dès ce moment de l'adorer en cette qualité, comme fit Jacob dans la vision qu'il eut de cette échelle mystérieuse qui lui découvrit encore d'autres secrets, quoiqu'il n'en pût rien dire, sinon qu'il avait vu une échelle par laquelle des anges descendaient et remontaient. Mais s'il ne se fût point passé d'autres choses dans son intérieur, comment aurait-il pu connaître un si grand mystère ? Je ne sais si je m'explique assez, parce qu'encore que j'aie entendu ces paroles, je ne voudrais pas assurer que je m'en souvienne bien. Moïse

ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson : il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter, quoiqu'il lui eût déclaré des secrets dont il est certain qu'il ne doutait point, puisque s'il n'eût vu et cru certainement que c'était Dieu qui lui parlait, il n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et tant de travaux. Ainsi, il fallait nécessairement qu'il eût vu des choses merveilleuses au milieu des épines de ce buisson, qui lui donnèrent le courage d'entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez donc, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons pour nous les faire comprendre. Il nous suffit de croire, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels que nous sommes, ne doivent pas prétendre de connaître ses infinies et inconcevables grandeurs, mais nous contenter de lui rendre des actions de grâces de ce qu'il lui plaît nous donner la connaissance de quelques-unes.

Je voudrais pouvoir trouver une comparaison qui fût capable de donner quelque intelligence de cela ; mais je ne crois pas qu'il y en ait qui le puisse bien exprimer. Je me servirai de celle-ci, faute d'autre. Imaginez-vous que vous entrez dans le cabinet d'un puissant roi, rempli d'un très-grand nombre de choses rares et précieuses, et de quantité de glaces, de miroirs disposés de telle sorte, qu'ils les font voir tout d'une vue, ainsi que cela m'arriva une fois chez la duchesse d'Albe, où, dans l'un de mes voyages, l'obéissance m'obligea de demeurer deux jours, parce qu'elle en pressa tant mon supérieur, qu'il ne put le lui refuser. Je fus surprise en entrant dans ce cabinet ; et pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand nombre de curiosités, je trouvai que ce pouvait être à louer Dieu de la beauté et de la variété qui se rencontrent dans tant de créatures, qui sont des ouvrages de ses mains ; et je suis maintenant bien aise d'avoir vu cela, à cause qu'il me peut servir dans le sujet dont il s'agit. Quoique j'eusse demeuré quelque temps dans ce cabinet, cette grande multitude de différents objets fit que je ne me souviens non plus d'aucun en particulier, que si je ne les avais point vus, et qu'il m'en reste seulement en général quelque idée. Ainsi, lorsque dans ces deux

dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle, qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, elle tombe en ravissement, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plait quelquefois de la réveiller de cette extase pour lui faire voir, comme en un clin d'œil, les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient bien, après être revenue entièrement à elle, qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, à cause qu'elle n'est pas capable, par sa nature, de rien comprendre au-delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. Je demeure donc d'accord que l'âme a vu quelque chose par une vision représentative ; mais c'est de la vision intellectuelle que je veux maintenant parler, et non pas de celle-là ; car mon ignorance et mon peu d'esprit, font que je ne puis rien ajouter ce que je viens d'en dire ; et je vois clairement que si j'ai bien rencontré en quelque chose, Dieu seul me l'a mis dans l'esprit et dans la bouche, sans que j'y aie aucune part.

Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets, ce ne sont point des ravissements véritables, mais des effets de la faible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens, ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or, cela ne se peut nommer un véritable ravissement ; car je tiens pour certain que lorsque c'en est un, Dieu attire toute l'âme à lui : et que, la traitant comme son épouse, il lui fait voir quelque petite partie de ce royaume éternel qu'il a acquis au prix de son sang, et qui, étant indivisible, se trouve tout entier dans chacune de ses parties. Or, comme il ne veut point qu'alors rien détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un si grand excès de bonté ! et que malheureux sont ceux qui, pour ne vouloir pas en profiter, rendent inutile l'affection qu'un si

bon maître leur témoigne.

Hélas ! mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde, et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui daigne ainsi se communiquer à nous, encore que nous ne soyons que des vers de terre ! Que s'il nous est permis d'espérer, même dès cette vie, de jouir d'un aussi grand bonheur que celui dont j'ai parlé, que faisons-nous ? à quoi nous arrêtons-nous ? et qui nous empêche d'aller sans cesse de rue en rue et de place en place chercher notre divin époux, comme nous voyons dans les cantiques que faisait la sainte épouse ? Oh ! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien ! Et quand nous pourrions posséder à jamais toutes les richesses et tous les plaisirs imaginables, que serait-ce d'approchant du bonheur dont je viens de parler ? Et qu'est-ce même que ce bonheur, en comparaison de posséder le Créateur, et le maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre ?

O aveuglement de l'esprit humain ! jusqu'à quand nous obscurcirez-vous les yeux ! Car, encore que cet aveuglement ne paraisse pas être tel qu'il nous empêche de voir le ciel, j'aperçois dans nos yeux comme de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous beaucoup nuire. C'est pourquoi, mes sœurs, je vous en conjure au nom de Dieu, efforçons-nous, par la connaissance de notre misère, de tant profiter de nos fautes, qu'au lieu de diminuer notre vue, elles la fortifient, de même que Notre-Seigneur, pour la rendre à un aveugle, se servit de la boue. C'est un véritable moyen de tirer le bien du mal, lorsque, nous reconnaissant si imparfaites, nous redoublerons nos prières, et tâcherons, plus que jamais, de nous rendre agréables à Dieu.

J'ai fait une grande digression ; mais vous devez, mes sœurs, me pardonner, si, lorsque je parle des grandeurs de Dieu, je ne puis m'empêcher de me plaindre des avantages que nous perdons par notre faute, puisque, encore qu'il soit vrai qu'il départ ses faveurs à qui bon lui semble, si nous répondions par notre amour pour lui à

celui qu'il a pour nous, il ne nous les refuserait pas, puisqu'il ne désire rien tant, que de donner, et que ses libéralités ne peuvent diminuer ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Pour revenir à mon sujet, je dis que ce divin époux commande que l'on ferme les portes de ces dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte, parce que lorsqu'il veut mettre l'âme dans le ravissement, elle ne saurait plus respirer, et, encore que quelquefois les autres sentiments ne paraissent pas tout-à-fait éteints, on ne saurait du tout parler ; mais ils le sont souvent à l'instant même, et les mains deviennent si froides, et tout le reste du corps aussi, qu'il semble que l'on soit mort. Cela dure peu de la sorte, à cause que lorsque cette grande suspension cesse, le corps paraît se ranimer, pour mourir de nouveau en cette manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant ; mais cette grande extase passe vite.

Il arrive néanmoins qu'après qu'elle est cessée, la volonté et l'entendement ne laissent pas d'être si occupés durant le reste du jour, et quelquefois durant plusieurs jours, que l'âme semble incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu, tant elle y est attentive, et tant elle est endormie pour tout ce qui regarde les créatures. Mais, lorsqu'elle est entièrement revenue à elle, quelle confusion ne lui est-ce point de se voir si indigne des faveurs qu'elle a reçues ? et quel désir n'a-t-elle pas de s'employer pour le service de Dieu, en toutes les manières qu'il lui plaira ? Car, si les autres oraisons dont j'ai parlé font les effets que j'ai dits, quel doit être celui de celle-ci ? Cette âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu, et que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, afin de lui aider à le louer. Elle aime les grandes pénitences, et croit ne rien faire pour Dieu en les faisant, parce que la force de son amour les lui rend douces, et qu'elle voit clairement que les tourments des martyrs leur semblaient légers, à cause de l'assistance qu'ils recevaient de celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi ces âmes se plaignent à lui lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir ; elles considèrent aussi comme une seconde grâce de recevoir ces faveurs en secret, à cause que lorsqu'elles leur arrivent en présence de

quelques personnes, la confusion qu'elles en ont est si grande, qu'elle interrompt en quelque sorte leur ravissement, et trouble le bonheur dont elles jouissent, parce que la connaissance qu'elles ont de la corruption du monde leur donne sujet de craindre que ceux qui les ont vues en cet état, au lieu d'en avoir l'opinion qu'ils devraient, et d'en prendre sujet de louer Dieu, n'en fassent des jugements téméraires et désavantageux.

Il me paraît que cette peine, que ces âmes ne sauraient s'empêcher d'avoir, procède en quelque sorte d'un défaut d'humilité, puisque, si nous désirons d'être méprisées, que nous importe que l'on nous blâme ? C'est ce que Dieu fit entendre à une personne qui se trouvait dans cette peine : *Ne vous affligez point*, lui dit-il, *car ceux qui vous ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à votre désavantage ; et ainsi, soit d'une manière ou d'une autre, vous y gagnerez.* J'ai su depuis, que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne ; et je les rapporte ici, afin que s'il arrive la même chose à quelqu'une de vous, elle en fasse son profit. Il semble que Notre-Seigneur veuille faire connaître que ces unies, étant toutes à lui, nul autre n'a droit d'y rien prétendre, mais que leur vie, leur honneur, et tout ce qu'elles possèdent, doit être entièrement consacré à son service ; et que, pourvu qu'elles ne soient pas si malheureuses que de s'éloigner de lui par une ingratitude criminelle, il les protégera, en qualité de leur époux, contre toutes les puissances du monde et toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence, car de la donner tout entière, c'est une chose impossible ; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne crois pas le temps que j'y ai mis mal employé, puisqu'il importe de savoir combien les effets des véritables ravissements sont différents de ceux qui sont faux ; je dis faux, et non pas feints, parce que je présuppose que ceux qui les ont, n'ont point dessein de tromper, mais sont trompés ; et, comme ils deviennent un sujet de risée, lorsque l'on voit que les effets ne répondent pas à une aussi grande faveur que celle qu'ils prétendent avoir reçue, il ne faut pas

s'étonner qu'au contraire l'on ajoute foi aux ravissements que les effets témoignent venir véritablement de Dieu. Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

D'une espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit.

Il y a une autre sorte de ravissement, auquel je donne le nom de vol de l'esprit ; et quoique tous deux ne soient qu'une même chose, l'âme y remarque une grande différence, en ce qu'elle se sent quelquefois emportée par un mouvement si prompt, et qui lui donne, au commencement, tant de crainte, que c'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Dieu fait ces faveurs ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance et de résignation, pour s'abandonner entièrement à sa sainte volonté. Car, croyez-vous, mes filles, qu'une personne qui est dans une entière liberté d'esprit, puisse ne se point troubler de sentir ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir d'où ni comment lui viennent ces transports, parce que lorsqu'ils commencent d'une manière si soudaine, on n'a encore aucune certitude qu'ils procèdent de Dieu ? Que si vous me demandez si l'on peut résister à un mouvement si impétueux, je réponds que non, et que si l'on s'y efforçait, ce serait encore pis, comme je l'ai appris d'une personne qui m'a dit qu'il semble que Dieu veuille alors faire connaître à l'âme qu'après s'être donnée tant de fois à lui, avec une volonté pleine et entière de s'abandonner à sa conduite, elle ne peut plus, en nulle manière, disposer d'elle-même, et moins en cette occasion qu'en toute autre, parce que, ainsi que la paille ne résiste point à l'ambre qui l'attire, elle s'était résolue de céder volontairement à cette nécessité inévitable ; et il est certain qu'un géant n'enlève pas une paille avec plus de facilité que Dieu, cet incomparable géant, qui marche plus vite que le soleil, enlève l'esprit de ceux à qui il fait une telle grâce.

Si je m'en souviens bien, j'ai dit, dans la quatrième demeure,

que l'âme, dans l'oraison dont j'y parlais, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau, d'une manière si douce et si tranquille, que l'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici, ce même Dieu qui donne un frein aux eaux. et défend à la mer de passer les bornes qu'il lui a marquées, ouvre les sources de l'eau de sa grâce, et inonde l'âme d'une telle sorte, qu'elle est comme un vaisseau, si agité par la violence des vagues, que tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher qu'elles ne le poussent où bon leur semble. Ainsi les sens, les puissances, et tout ce qui peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

Que si, en écrivant seulement ceci, je suis épouvantée de voir quelle est la puissance de ce grand roi, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée ? En vérité, mes sœurs. je ne saurais croire que, s'il lui plaisait de se faire aussi particulièrement connaître aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles ne cessassent de l'offenser, sinon par amour, au moins par crainte. Quelle obligation n'ont donc point les âmes à qui il fait la faveur de les conduire par une voix si sublime, de faire tous leurs efforts pour lui plaire ! Je conjure, en son nom, celles d'entre vous qu'il a tant favorisées, que de leur accorder de semblables grâces, de n'oublier jamais qu'elles sont si grandes, que vous ne faites en cela que recevoir, et que celui qui a plus reçu, doit davantage. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que l'on a besoin en ceci d'un grand courage, puisqu'une faveur si extraordinaire étonne l'âme, de telle sorte que, si Notre-Seigneur ne la rassurait, non seulement elle demeurerait toujours dans la peine et dans la crainte, mais perdrait entièrement courage en voyant, d'un côté, les extrêmes obligations qu'elle a à Dieu, et en considérant, de l'autre, que si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui, et accompagné de tant d'imperfections, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne s'en point souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de lui demander avec larmes que, n'ayant pas moyen de le payer de ce qu'elle lui doit, il lui plaise d'user envers elle de sa bonté pour les pécheurs. Il lui parlera peut-être, comme il fit à une personne qui,

étant devant un crucifix, fort affligée de voir qu'elle n'avait jamais rien fait pour son service, il la consola en lui disant qu'il voulait qu'elle considérât comme siennes toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion, et qu'elle les offrît à son Père ; ce qui lui donna tant de joie, et elle se trouva si riche, qu'elle m'a assuré que ces paroles lui sont toujours demeurées dans l'esprit, et lui redonnent du courage toutes les fois que la pensée de son indignité et de sa misère la tourmente. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet, parla connaissance que m'en a donnée la communication que j'ai eue avec diverses personnes d'oraison et fort saintes. Mais, afin que vous ne croyiez pas que ce soit de moi-même que je parle, je n'en dirai pas davantage. Cela suffit pour vous faire voir combien Dieu a agréable que nous travaillions à nous connaître nous-mêmes, et nous souvenir toujours que notre pauvreté est si grande, que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Il faut donc, mes sœurs, si je ne me trompe, qu'une âme qui est en l'état que j'ai dit, et particulièrement dans ce dernier, ait beaucoup de courage, si son humilité est véritable, et je prie Dieu de tout mon cœur de nous le donner.

Pour revenir à ce ravissement de l'esprit si impétueux, il est tel, qu'il semble que véritablement il le sépare de son corps. Cette personne néanmoins n'en est pas morte ; mais elle ne sait, durant quelques moments, si son âme anime encore ou n'anime plus son corps. Il lui paraît qu'elle est dans une région entièrement différente de celle où nous sommes ; elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas, et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses si merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la moindre partie ; et cela n'est pas une vision intellectuelle, mais représentative, dans laquelle on voit plus clairement avec les yeux de l'âme que l'on voit avec ceux du corps. On comprend aussi alors certaines choses, sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre, et si l'on voit quelques saints, on les reconnaît comme si on les avait connus dans le monde.

D'autres fois, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme, en la manière que je viens de le rapporter, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et particulièrement une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Seigneur, et d'autres choses encore, que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable, à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui sont plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer ; mais cela me semble bien difficile, et je ne voudrais non plus assurer que l'âme, en cet état, soit encore unie au corps, que dire qu'elle en soit alors séparée. J'ai souvent pensé si ce n'est point que, de même que le soleil, sans sortir du ciel, lance ses rayons sur la terre, l'âme et l'esprit qui, ainsi que le soleil et ses rayons, ne sont qu'une même chose, peuvent, en demeurant toujours dans le corps, être poussés comme un rayon au-delà d'eux-mêmes, par la force de la chaleur de ce soleil de justice, qui est notre Dieu.

Je ne sais peut-être ce que je dis, mais je sais bien que le mouvement qui se fait alors dans le fond de l'âme, et auquel je ne saurais donner un autre nom qu'un vol de l'esprit, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet ; et qu'encore qu'il ne fasse point de bruit, il se fait sentir de telle sorte, que ce ne peut être une imagination. L'âme, selon ce que je le puis comprendre, est alors élevée au-dessus d'elle-même, et comme hors d'elle-même, et après être entrée dans son assiette ordinaire, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la fange. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de cet heureux pays, où tous ses désirs aspirent, comme il arriva aux Israélites quand ils envoyèrent reconnaître la terre qu'il leur avait promise, pour disposer cette âme à supporter avec joie les travaux d'un si pénible voyage, par l'espérance de jouir enfin d'un doux et perpétuel repos. Car, encore qu'il ne semble pas que l'on puisse tirer beaucoup d'avantage d'un plaisir qui passe si vite, il en produit de si grands, qu'il faut, pour le comprendre,

l'avoir éprouvé. On voit donc clairement qu'il est impossible que cela procède de notre imagination ni d'une illusion du diable, puisqu'il ne saurait rien venir de lui qui opère dans notre âme une si grande tranquillité, et des effets aussi avantageux que le sont, entre autres, dans un souverain degré, les trois choses que je vais dire.

La première, la connaissance de la grandeur de Dieu, qui, à mesure qu'elle croît en nous, augmente notre respect et notre admiration pour son infini pouvoir et son inconcevable sagesse ; la seconde, la connaissance de nous-mêmes, qui nous humilie de telle sorte, que nous avons peine à comprendre que, n'étant que bassesse et que misère, nous ayons été assez hardies pour oser offenser cette suprême majesté, et nous fait baisser les yeux comme n'étant pas dignes de la regarder ; et la troisième, de nous inspirer un si grand mépris de toutes les choses de la terre, que nous ne voulions en user que pour le service d'un si grand maître.

Ce sont là les pierreries de si grand prix que l'époux commence de donner à son épouse, et le ressentiment d'une si extrême faveur demeure tellement gravé dans son esprit, que je ne crois pas possible qu'elle ne lui soit toujours présente, jusqu'à ce qu'elle en connaisse encore plus clairement la valeur dans une éternité de gloire, si ce n'est qu'elle fut si malheureuse que de s'en rendre indigne par quelque grande faute. Mais ce même époux, de qui elle a reçu de telles faveurs, étant tout-puissant et tout miséricordieux, elle a sujet d'espérer de sa bonté qu'il l'empêchera de tomber dans ce malheur.

Pour revenir encore au courage que j'ai dit qu'il est besoin d'avoir dans ces occasions, pensez-vous, mes sœurs, qu'il soit facile de l'avoir, lorsqu'il semble que l'âme, se voyant privée de tous ses sens, se croit être séparée de son corps, et que, ne pouvant comprendre de quelle sorte cela lui arrive, elle a tant de besoin que son Seigneur et son Dieu ajoute aux faveurs qu'il lui a déjà faites, celle de la soutenir et de l'assister dans l'appréhension où elle se trouve ? Vous me direz peut-être que sa crainte est bien récompensée, et j'en demeure d'accord. Que celui qui nous peut faire tant de grâces

soit loué à jamais et nous rende dignes de le servir. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Effets que les ravissements que la Sainte femme vol de l'esprit produisent dans l'âme. Des larmes.

Ces faveurs de Dieu produisent dans l'âme un tel désir de le posséder entièrement, que, considérant la vie comme un tourment, quoique mêlée de douceur, elle souhaite la mort avec ardeur, et demande à Dieu avec larmes de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit la lasse et l'ennuie, et elle ne reçoit de soulagement que lorsqu'elle est seule avec son Seigneur : mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie, et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin, cette âme, que j'ai comparée à un petit papillon, ne trouve point de lieu où elle puisse s'arrêter, et son amour la rend si disposée à s'enflammer encore davantage, qu'elle n'en rencontre point d'occasion qu'elle n'y vole. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les ravissements sont fort fréquents dans cette sixième demeure, sans que l'on puisse y résister, lors même qu'ils arrivent en public ; et il s'élève aussitôt tant de murmures contre cette pauvre âme, qu'elle ne saurait s'empêcher d'en être émue, à cause du grand nombre de personnes qui la persécutent, et particulièrement les confesseurs : car, encore que d'un côté elle croie devoir être dans une grande assurance, principalement lorsqu'elle est seule avec Dieu, elle s'afflige de penser qu'elle a sujet de craindre que ce ne soit une illusion du démon, qui la trompe pour la porter à offenser son saint époux. Car, quant aux murmures qui ne regardent qu'elle, elle n'en tient compte, si ce n'est qu'ils viennent de son confesseur qui la blâme comme s'il y avait de sa faute. En cet état elle demande des prières à tout le monde ; et sur ce qu'on lui dit, que le chemin qu'elle tient est fort périlleux, elle conjure Notre-Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins, lorsqu'elle voit qu'elle avance beaucoup par celui-là, et que, selon ce qu'elle lit, qu'elle entend et qu'elle connaît, elle est persuadée qu'il la mène au ciel par l'observation des commandements, elle ne saurait,

quelques efforts qu'elle fasse, ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher ; et cette impuissance où elle se trouve lui donne de la peine, parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et qu'elle croit que le seul remède pour n'être point trompée est de lui obéir, et de ne point offenser Notre-Seigneur : elle sait bien que, pour quoi que ce soit au monde, elle ne voudrait commettre un péché véniel de propos délibéré, et s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si grand désir de lui plaire, et une si grande appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir la compagnie des créatures, et à envier le bonheur de ces saints anachorètes qui passaient leur vie dans les déserts ; mais, d'un autre côté, elles voudraient être au milieu des personnes du siècle pour pouvoir contribuer à faire donner de plus grandes louanges à Dieu, quand elles ne pourraient procurer ce bonheur qu'à une seule âme. Que si ce sont des femmes, elles s'affligent de ce que leur sexe ne leur laisse pas cette liberté, et envient aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

« Hélas ! pauvre petit papillon, vous vous trouvez attaché par tant de chaînes, que vous ne sauriez voler comme vous le voudriez. Ayez compassion de lui, mon Dieu, faites que l'âme, qui est ce papillon, puisse accomplir en quelque sorte ce qu'elle ne désire que pour votre honneur et pour votre gloire. Ne vous souvenez point de son indignité et du peu qu'elle est par elle-même. Seigneur, vous êtes tout-puissant ; commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain de se sécher pour laisser passer votre peuple ; rendez-la invincible par votre force, et capable de souffrir de grands travaux ; elle y est résolue, et souhaite de les endurer. Déployez la puissance de votre bras pour l'empêcher de consumer sa vie en des choses indignes de vous. Faites éclater votre grandeur dans un sexe si fragile, afin que tout le monde voyant que, n'étant rien par elle-même, elle n'agit que par vous, et que l'on vous en donne toute la louange. Elle se tiendra toujours trop heureuse, quoi qu'il lui en coûte, et voudrait, si cela se

pouvait, donner mille vies pour faire qu'une seule âme vous louât encore davantage, et elle connaît clairement que, non-seulement elle n'est pas digne de mourir pour vous, mais de faire la moindre chose pour votre service. »

Je ne sais, mes sœurs, à quel propos j'ai dit ceci ; je sais seulement que ce sont les effets que ces suspensions et ces extases produisent ; car ce ne sont pas des désirs qui passent, ils subsistent toujours, et l'on connaît, dans toutes les occasions qui s'en offrent, qu'il n'y a point de déguisement ni de feinte. Mais pourquoi dire que ces désirs sont continuels, puisque l'on se sent quelquefois, dans les moindres choses, avoir si peu de courage, que l'on se croit incapable de rien faire ?

Je suis persuadée que ce que Dieu abandonne alors l'âme à elle-même, est pour son plus grand bien,, afin de lui faire connaître que, si elle avait eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait, et qu'elle se voie si clairement, qu'elle s'anéantit et admire plus que jamais sa grandeur et sa miséricorde, qu'il lui a plu d'exercer envers elle, quoiqu'elle ne soit qu'une vile et misérable créature. Mais le plus ordinaire est que cela se passe comme je l'ai dit.

Vous devez, mes sœurs, prendre garde que dans cet ardent désir de voir Notre-Seigneur, dont on se trouve quelquefois presse, il ne faut pas s'y laisser aller, mais, s'il se peut, en divertir sa pensée. Je dis s'il se peut, parce que vous verrez dans la suite qu'il y a des désirs auxquels on ne saurait résister, ainsi qu'on le peut dans ceux-ci, à cause que la raison qui est encore libre peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu, et se divertir de ce désir dont elle est pressée, en considérant que, n'étant propre qu'à des personnes fort avancées dans l'amour de Dieu et favorisées de ses grâces, le démon pourrait nous l'inspirer pour nous porter à croire que nous sommes de ce nombre, et ainsi il est toujours bon de marcher avec crainte.

Je ne saurais croire que cet esprit malheureux puisse donner à l'âme le repos et cette paix dont la peine que cause ce désir de voir

Dieu est accompagnée. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion, tel qu'est celui que l'on a pour les choses du siècle. Mais, ceux qui n'ont point d'expérience, ni de l'un ni de l'autre, ne sauraient faire ce discernement ; et, comme ils se persuadent que ce désir de voir Dieu leur est très-avantageux, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou, au moins, fort ordinaire.

DES LARMES.

Il faut aussi remarquer que la faiblesse de la complexion cause le plus souvent ces peines, principalement si ce sont des personnes d'un naturel si tendre, que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Il pourra aussi arriver que, durant quelque temps, ces larmes viendront en si grande abondance, qu'à chaque pensée que ces personnes auront de Dieu, et à chaque parole qu'elles en entendront dire, elles ne pourront les retenir, bien qu'elles ne procèdent pas tant de leur amour pour lui que de leur disposition naturelle. Ainsi, elles ne cessent point de pleurer, et ce qu'elles ont entendu dire à la louange de ces larmes, faisant qu'elles ne voudraient faire autre chose que d'en répandre, elles y contribuent de tout leur pouvoir ; à quoi le démon les excite encore pour les réduire en tel état, qu'elles soient incapables de s'occuper l'oraison et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'y a rien où je ne trouve du péril, et que je crois qu'il peut y avoir de la tromperie dans une chose aussi bonne que sont les larmes, en quoi je puis moi-même me tromper. Je réponds que cela se peut faire. Mais croyez que je ne parle pas de la sorte, sans l'avoir expérimenté en quelques personnes dont je ne suis pas du nombre, n'étant nullement tendre de mon naturel, et ayant au contraire le cœur si dur, que j'en souffre quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins que, lorsque Dieu l'embrase de son amour, il ne distille comme un alambic ; et vous n'aurez pas peine à

connaître quand vos larmes viendront de cette source, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Quand il y aurait même de la tromperie, pourvu que l'on demeure dans l'humilité, cette tromperie ne serait préjudiciable qu'au corps et non pas à l'âme, quoiqu'il soit toujours bon de l'appréhender. Ne nous imaginons pas néanmoins que tout est fait lorsque l'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre et s'avancer dans les vertus. Que si après cela Dieu nous favorise du don des larmes, sans que nous y contribuions, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillerons à les attirer, et plus elles arroseront la terre aride de notre cœur, à cause que c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu qu'il arrive souvent, qu'après nous être bien tourmentées à creuser la terre pour y trouver quelque source, nous n'y rencontrons point du tout d'eau. Ainsi, mes sœurs, j'estime que le meilleur est de nous mettre en la présence de Dieu, de nous représenter sa miséricorde et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne après cela ce qui lui plaira, soit de l'eau ou de la sécheresse ; il sait mieux que nous ce qui nous est propre. Par ce moyen, nous nous mettrons l'esprit en repos, et il sera plus difficile au démon de nous tenter.

Parmi ces choses pénibles et agréables tout ensemble, Dieu donne quelquefois à l'âme certaines joies et une oraison si extraordinaire, qu'elle en est surprise et n'y comprend rien. Je vous en parle afin que, si sa majesté vous fait cette grâce, vous ne vous imaginiez pas qu'elle doive toujours durer. C'est, à mon avis, une grande union de toutes les puissances, qui ne leur ôte pas, non plus qu'aux sens, la liberté de connaître qu'elles jouissent d'un très-grand bonheur, sans comprendre néanmoins ni quel il est, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît incroyable, quoique certainement il se passe de la sorte ; et cette joie que l'âme ressent est si excessive, que, ne se contentant pas d'en jouir, elle voudrait la pouvoir dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en louer et en remercier

Notre-Seigneur, qui est tout ce qu'elle désire. Que ne ferait-elle donc point si elle l'osait déclarer, pour faire que personne n'ignorât jusqu'à quel point va son bonheur ? Elle croit s'être retrouvée elle-même, et voudrait, comme le père de l'enfant prodigue, que chacun prît part à son contentement. Car elle ne saurait douter qu'elle ne soit alors en assurance³ ; en quoi je trouve qu'elle a raison, parce qu'une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui ne tend qu'à exciter tout le monde à louer Dieu, ne saurait provenir du démon. Ainsi, tout ce que l'âme peut faire, même avec beaucoup de peine, dans un tel excès de joie, est de ne la pas faire éclater, mais de demeurer dans le silence.

C'est l'état où devait être saint François, lorsque, jetant de grands cris, et des voleurs qui le rencontrèrent lui en ayant demandé la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand roi ; et c'est aussi ce que d'autres grands saints faisaient comme lui quand ils quittaient le monde pour s'en aller dans les déserts, afin de ne s'occuper d'autre chose que de publier les louanges de leur Créateur. J'ai connu l'un de ces fidèles serviteurs de Dieu, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont la vie a été si sainte, que je crois ne pouvoir faillir en le mettant de ce nombre. Il criait comme eux à haute voix, et de telle sorte, que ceux qui l'entendaient le prenaient pour un insensé. Ô ! mes sœurs, que souhaitable est cette folie ! et que nous serions heureuses s'il plaisait à Dieu de nous la donner à toutes ! Nous ne saurions trop le remercier de l'obligation que nous lui avons, de ce qu'en nous séparant du monde, il nous a mises en un lieu où, s'il nous favorisait d'une si grande grâce, ces cris, que l'excès de notre joie nous ferait pousser, nous seraient avantageux, bien loin d'exciter contre nous des murmures, comme ils le feraient si nous étions dans le monde, où c'est une chose si extraordinaire d'en entendre de semblables, qu'il n'y aurait pas sujet de s'étonner qu'on les prit pour des marques de folie.

Oh ! que déplorable est la vie de ceux qui, en ce malheureux

³ Cette assurance dont la Sainte parle est qu'elle ne saurait douter que ce bonheur dont elle jouit n'est point une illusion du démon, mais une faveur de Dieu, comme la suite le fait voir.

temps, se trouvent engagés dans le siècle, et qu'heureuses sont les âmes à qui il plaît à Dieu de faire la grâce de les en dégager ! Je ne saurais, mes sœurs, quand nous sommes toutes ensemble, voir, sans une consolation particulière, que vous êtes si vivement touchées des obligations que vous avez à Dieu, que vous lui rendez à l'envi des remerciements de la faveur qu'il vous a faite de vous mettre dans cette sainte maison consacrée à son service, parce que je vois clairement que ces actions de grâce partent du fond de votre cœur. Ainsi, je désirerais que cela vous arrivât souvent, et celle qui commence a l'avantage d'exciter les autres à faire la même chose. À quoi votre langue et votre voix peuvent-elles être mieux employées qu'à publier les louanges de ce Dieu tout-puissant à qui nous avons tant de sujet d'en donner sans cesse ? Je lui demande souvent qu'il lui plaise de vous favoriser de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée. Je dis de vous en favoriser, parce que nous ne la pouvons avoir de nous-mêmes ; c'est une chose toute surnaturelle, et elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, et qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme un mélancolique qui n'a pas entièrement perdu le sens, et qui s'est mis si fortement quelque fantaisie dans l'esprit, qu'il est impossible de l'en détromper. J'avoue que ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une chose si sublime et si difficile à comprendre, mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Je sais seulement que l'âme, par un effet qui procède de l'excès de sa joie, oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne saurait ni penser ni parler d'autre chose que des louanges de Dieu. Secondons cette âme, mes filles, dans une si sainte occupation. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour nous croire plus sages qu'elles. Et à quoi pourrions-nous nous employer qui satisfait davantage ? Cette occupation est si sainte, que ce doit être celle de toutes les créatures dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu a fait de grandes grâces. Qu'il n'y a point d'oraison si élevée qui doive empêcher que l'on ne s'occupe de la méditation de l'humanité de Jésus-Christ.

DES PEINES QUE SOUFFRENT LES ÂMES À QUI DIEU A FAIT DE GRANDES GRÂCES.

Celles de vous, mes sœurs, que Dieu n'a pas favorisées de la grâce dont je viens de parler, pourront s'imaginer que d'autres qui l'ont reçue n'ont plus sujet de rien craindre ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur, puisqu'au contraire, plus elles sont obligées à Dieu, et plus elles sont vivement touchées de la douleur de leur fautes : et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine, que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour, où rien n'est capable d'en donner. Il est vrai qu'elle est plus grande, ou moindre, en des temps que non pas en d'autres, et se fait sentir en différentes manières. Car l'âme, au lieu de penser au châtiment que méritaient ses péchés, se représente quelle a été son ingratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable, et qui mérite tant d'être servi ; et elle en est d'autant plus touchée, que les grâces qu'il lui fait la rendent plus capable de connaître son adorable grandeur. Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à une majesté si redoutable ; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser ; elle ne saurait se consoler d'avoir préféré à lui des choses si méprisables. Ainsi, la vue de ses péchés lui étant beaucoup plus présente que celle des faveurs dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore, elle est comme entraînée par le torrent des larmes qu'ils lui font répandre, et ces mêmes péchés sont comme de la fange qui s'attache de telle sorte à sa mémoire, qu'elle s'en souvient toujours ; ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui désirait de mourir, non-seulement afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle souffrait de reconnaître si mal les extrêmes

obligations qu'elle lui avait, tant elle était persuadée que nulle ingratitude n'égalait la sienne, et ne croyait pas que Dieu eût usé d'une si grande patience envers aucune autre, à qui il eût fait les mêmes grâces dont il l'avait favorisée.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes qui sont en cet état n'en ont point. Elles sont seulement vivement touchées, mais rarement de l'appréhension que Dieu ne les abandonne pour les laisser à elles-mêmes, et qu'étant ainsi si malheureuses que de l'offenser, elles tomberont dans le déplorable état où elles étaient auparavant. Pour ce qui regarde les peines qu'elles pourraient souffrir ou la gloire dont elles pourraient jouir, c'est à quoi elles ne pensent point ; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, ce n'est pas pour être délivrées du tourment que l'on y endure, mais c'est pour n'être pas éloignées de la présence de Dieu.

Quelque favorisé que l'on soit de lui, je crois qu'il est périlleux d'oublier l'état misérable où l'on s'est vu, parce que ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, peut être utile à plusieurs. Cela me paraît peut-être ainsi, à cause que j'ai été si mauvaise et si imparfaite, que mes péchés me sont sans cesse présents ; ce qui n'arrive pas à celles qui ont mené une vie irrépréhensible, quoiqu'il y ait toujours sujet d'appréhender de tomber, jusqu'à ce que nous soyons délivrées de la prison de ce corps.

Ce n'est pas un soulagement dans cette peine, de penser que Dieu nous a pardonné tant de péchés. Elle s'accroît, au contraire, par la considération de son extrême bonté, qui lui fait répandre des grâces sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je crois que c'était le grand tourment de saint Pierre et de Madeleine, parce qu'ayant reçu des faveurs si extraordinaires de Notre-Seigneur, ayant une si claire connaissance de son infinie grandeur, et brûlant d'un si violent amour pour lui, quelle ne devait point être leur douleur de l'avoir offensé ?

DE LA MÉDITATION DE L'HUMANITÉ SACRÉE DE JÉSUS-CHRIST.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsque l'on est

favorisé de ces grâces si sublimes, on ne s'arrête pas à méditer les mystères de la très-sacrée humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'on ne pense qu'à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre lieu ; quoique l'on ne soit pas demeuré d'accord de ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire, qu'après qu'une âme est fort avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité, sans plus penser à rien de corporel, on ne me persuadera jamais qu'il faille marcher par ce chemin. Il se peut faire que je m'abuse, et que ce n'est que faute de nous bien entendre que nous ne sommes pas d'accord ; mais j'ai éprouvé que le diable me voulait tromper par cette voie, et l'expérience que j'en ai, me fait répéter ce que j'ai dit tant de fois, que l'on doit en cela se tenir extrêmement sur ses gardes. J'ose même ajouter que, qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai à me mieux faire entendre ici que je n'ai fait ailleurs, parce que si quelqu'un en a écrit, il ne se sera pas peut-être assez bien expliqué, et qu'il est fort dangereux de ne traiter qu'en général des choses si difficiles à entendre.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et aux actions des saints, quoique cela nous puisse être si utile, et nous tant animer à servir Dieu. J'avoue ne pouvoir comprendre à quoi ils pensent de vouloir ainsi que nous détournions nos yeux de tous les objets corporels, comme si nous étions des anges toujours embrasés d'amour, et non pas des créatures engagées dans un corps mortel, qui nous oblige à nous représenter les actions héroïques faites par ces grands saints pour le service de Dieu lorsqu'ils étaient encore sur la terre, comme nous y sommes maintenant ; au lieu qu'en tenant cette autre conduite, ce serait nous priver volontairement du souverain remède de nos maux, qui est la très-sacrée humanité de Notre-Seigneur, en quoi toute notre espérance consiste. En vérité, je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes, et elles peuvent beaucoup se nuire, et aux autres ; au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans les dernières

demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus-Christ, qui seul les y peut conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin. Ce sera beaucoup si elles demeurent en sûreté dans les premières demeures ; car n'a-t-il pas dit de sa propre bouche : *Qu'il est le chemin et la lumière ; que l'on ne peut que par lui aller à son Père ; que qui le voit, voit son Père ?* Et si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je répons que je n'y ai jamais compris d'autre sens ; que celui-là me paraît être le véritable, et que je me suis très-bien trouvée de l'avoir suivi.

J'ai connu plusieurs personnes qui, après que Dieu les a élevées à une contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer ; mais cela ne se peut, et il arrive qu'en agissant de la sorte, elles ne sauraient plus méditer sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ, comme elles faisaient auparavant. Je ne sais qui en est la cause ; je sais seulement qu'il est assez ordinaire que leur entendement demeure, par ce moyen, incapable de méditer ; ce qui vient, à mon avis, de ce que le but que l'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, elle s'accoutume à ne le plus chercher que par l'opération de la volonté, qui étant la plus généreuse de toutes les puissances, voudrait, dans le grand amour qu'elle a pour Dieu, se passer de l'entendement ; mais elle ne le peut, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures, parce qu'elle a souvent besoin de lui pour s'enflammer.

Comme cela, mes sœurs, est fort important, je l'expliquerai davantage. L'âme voudrait ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose ; mais quelque désir qu'elle en ait, cela n'est pas en sa puissance, parce que, encore que la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle avait accoutumé de brûler est amorti, et qu'ainsi il a besoin d'être excité pour lui redonner de la chaleur. Lorsque l'âme est en cet état, elle doit attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre saint père Elie. Non, certes, il ne faut pas attendre des miracles ; Notre-Seigneur, ainsi que je le dirai dans la

suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme ; mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire tout ce qui peut dépendre de nous ; et je suis persuadée que, quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-mêmes. Il est vrai que ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure n'ont besoin que très-rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ d'une manière admirable, dans laquelle la divinité et l'humanité ne sont jamais séparées ; et quand le feu dont j'ai parlé n'est pas allumé dans la volonté, et que l'on ne sent point la présence de Dieu, il veut que nous le cherchions, comme l'épouse le cherche dans les Cantiques et saint Augustin dans ses Confessions, en interrogeant les créatures sans demeurer comme des stupides et perdre le temps à attendre qu'il nous accorde encore la même grâce qu'il nous a déjà accordée peut-être dans les commencements. Il se pourra faire qu'il se passera une année, et même plusieurs, sans qu'il nous fasse cette faveur ; lui seul en sait la raison, et il ne nous appartient pas de la savoir ; il nous doit suffire de n'ignorer pas que ses commandements et ses conseils nous montrent le chemin que nous devons tenir pour lui plaire. Marchons-y, mes filles, avec courage, en pensant à sa vie, à sa mort, et aux extrêmes obligations que nous lui avons ; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces méditations ne sont pas capables d'arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir qu'elles auront peut-être quelque raison.

Vous avez déjà vu qu'il y a de la différence entre le discours que fait l'entendement et ce que la mémoire lui représente ; et si vous me dites qu'en parlant ainsi, je ne m'entends pas moi-même, je réponds qu'il se peut faire que je ne l'entends pas assez pour le bien expliquer, mais que c'est comme je l'entends. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement en cette sorte : nous commençons par nous représenter la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son

fil unique ; nous considérons ensuite les mystères de sa glorieuse vie, en commençant par sa prière dans le jardin, et le suivons des yeux de l'esprit jusqu'à la croix, ou bien nous prenons un point de la Passion comme la capture de Notre-Seigneur, et considérons dans ce mystère toutes les circonstances qui se présentent à notre esprit et qui peuvent toucher notre cœur ; de même de la trahison de Judas, de la fuite des Apôtres et de tout le reste ; et cette sorte d'oraison est très-excellente et très-utile. C'est celle à laquelle je demeure d'accord que ces âmes, à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles, et qu'il a élevées à une parfaite contemplation, ont sujet de dire qu'elles ne sauraient s'arrêter ; comme, en effet, elles ne le peuvent pas toujours et je n'en sais pas la raison. Mais elles auraient tort de soutenir qu'elles ne puissent souvent considérer ces mystères, principalement lorsque l'église catholique en fait l'office, n'étant pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de la grâce que Dieu leur aura faite de leur donner des marques si extraordinaires de son amour, parce que ces faveurs sont comme des étincelles si vives, qu'elles augmentent encore l'ardeur de celui qu'elles lui portent ; si ce n'est que, comprenant ces mystères d'une manière beaucoup plus parfaite, elles n'aient point besoin de faire ces réflexions, à cause qu'ils sont tellement gravés dans leur mémoire et si présents à leur esprit, que la simple considération de cette épouvantable sueur de sang de Notre-Seigneur suffit pour les occuper, non-seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors, par un seul regard, combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs ; et la volonté qui commence aussitôt, quoique sans une tendresse sensible, à désirer de souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert pour nous, fait que l'entendement et la mémoire s'occupent de ces sentiments et d'autres semblables. Voilà, à mon avis, ce qui est cause que ces personnes ne méditent point sur les mystères de la Passion, et leur fait croire qu'elles ne le peuvent. Mais c'est une mauvaise raison pour ne le pas faire, puisqu'il n'y a point d'oraison si élevée qui les en doive empêcher, et je crois qu'elles feraient une grande faute de ne pas

s'occuper souvent à un si saint exercice. Que si Notre-Seigneur, mettant alors l'âme dans la suspension et dans l'extase, l'arrache comme par force d'une application si sainte, je crois très-certainement, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'elle en tirera beaucoup plus d'avantage que de tous les efforts qu'elle ferait pour continuer de discourir avec l'entendement, et je tiens même que lorsqu'elle est arrivée à un état si élevé, elle ne le pourrait quand elle le voudrait ; mais il se peut faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc d'assurer que l'on ne doit point condamner celles qui ne marchent pas par celle-là, ni les juger incapables de jouir des grands avantages qui se rencontrent dans la méditation des mystères de la Passion de Jésus-Christ, et nul, pour spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il y a des âmes qui, étant arrivées comme par degré à l'oraison de quiétude, et, commençant à y goûter les consolations que l'on y reçoit, s'imaginent qu'il est très-avantageux d'en jouir toujours ; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne se point mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et dans les travaux qui s'y rencontrent, nous avons besoin, pour les souffrir d'une manière parfaite, de considérer en quelle sorte Jésus-Christ, qui est notre modèle, a enduré ceux dont il s'est vu accablé pour l'amour de nous, et comment les Apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Ce divin Sauveur est une trop bonne compagnie pour nous en séparer, non plus que de celle de sa très-sainte Mère ; il prend plaisir de voir que nous renoncions quelquefois à nos consolations et à nos contentements, pour compatir à ses peines et à ses souffrances, à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison, qu'il n'y ait du temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste point de loisir pour envisager ces mystères de notre salut, sa dévotion me serait fort suspecte. C'est pourquoi je vous prie, mes sœurs, de vous détromper de cette erreur, de travailler de tout votre pouvoir à vous guérir d'une si chimérique persuasion, et si vous y avez de la peine, d'en parler à la supérieure, afin qu'elle vous emploie

à quelque office du monastère, qui vous occupe de telle sorte, qu'il vous tire de ce péril, dans lequel vous pourriez demeurer longtemps sans en recevoir un très-grand dommage.

Je crois avoir assez fait connaître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne se pas éloigner tellement de tous les objets corporels, que l'on s'imagine n'en devoir pas même excepter la très-sainte humanité de Notre-Seigneur. Et je ne saurais souffrir qu'on allègue sur cela ce qu'il dit à ses disciples, *qu'il était besoin qu'il les quittât*. J'oserais assurer qu'il ne dit point cela à sa sainte Mère, parce qu'il savait combien elle était ferme dans sa foi, qu'elle était très-assurée qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et qu'encore qu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle l'aimait était si parfaite, que sa divine présence ne lui pouvait être qu'avantageuse ; mais ces Apôtres n'étaient pas alors si affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Je vous assure donc, mes filles, que ce chemin me paraît fort dangereux, et qu'il pourrait arriver que le démon nous ferait perdre, par ce moyen, la dévotion que nous avons pour le très-saint Sacrement. L'erreur dans laquelle j'étais n'approchait point de celle-là, car elle n'allait qu'à ne prendre pas tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de m'entretenir dans ce transport et cette suspension, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étaient si agréables. Mais, je connus clairement que cela m'était désavantageux, à cause que, ne pouvant toujours les recevoir, mon esprit allait errant deçà et delà, et mon âme ressemblait à un oiseau qui voltige de tous côtés, sans savoir où s'arrêter ; ainsi je perdais beaucoup de temps, ne m'avançais point dans les vertus, et ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais pas la cause, et je pense que je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne d'une très-grande piété, avec qui je traitai de mon oraison, ne me l'avait fait clairement connaître. Je vis depuis combien grande était mon erreur ; et je ne saurais penser, sans être très-sensiblement touchée, qu'il y ait eu un temps dans lequel j'ignorais qu'il n'y avait

qu'à perdre, et rien à gagner par cette voie. Mais quand on pourrait en tirer de l'avantage, je n'en désirerais jamais aucun, s'il ne me vient par le moyen de ce divin Sauveur, qui est la source de tous les biens. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Des visions intellectuelles, et des effets et des avantages qu'elles produisent. Que l'on doit en communiquer avec des personnes savantes et spirituelles, et se mettre ensuite l'esprit en repos touchant les peines que l'on pourrait avoir sur ce sujet. Qu'il ne faut pas juger de la vertu des personnes par ces grâces extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu, mais par leurs actions.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable, et que plus une âme s'avance dans la piété et dans l'oraison, plus elle est dans la compagnie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je dois vous apprendre de quelle sorte il n'est pas en notre pouvoir de n'être toujours bien avec lui quand il lui plaît, et de ne le pas connaître clairement par la manière dont il se communique à nous, et par les témoignages qu'il nous donne de son amour dans des visions et des apparitions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que, s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées ; et que, s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce serait à d'autres qu'à nous qu'il accorderait ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce que son infinie grandeur daigne tant s'abaisser que de se communiquer ainsi à ses créatures.

DES VISIONS INTELLECTUELLES ET DE LEURS EFFETS.

Lorsque l'âme, dans une si humble disposition, ne pense point à recevoir cette grâce qu'elle croit si peu mériter, Jésus-Christ Notre-Seigneur, se trouve auprès d'elle, sans qu'elle le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. C'est ce que l'on appelle une vision intellectuelle, et je ne sais pourquoi on la nomme ainsi. Je connais

une personne que Dieu a favorisée de cette grâce, et d'autres encore dont je parlerai dans la suite, à qui cela donnait, au commencement, beaucoup de peine, parce quelle ne pouvait comprendre ce que c'était, à cause qu'elle ne voyait rien ; et elle ne laissait pas toutefois d'être assurée que c'était Notre-Seigneur qui se montrait à elle en cette manière. Toutefois, nonobstant cela, et quoique cette vision produisît en elle de grands effets, qui la confirmaient encore dans cette créance, elle ne laissait pas de craindre à cause qu'elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles, ni penser qu'il y en eût : mais alors elle comprit clairement que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait souvent en cette sorte ; au lieu qu'avant qu'il lui eût fait cette faveur, quoiqu'elle entendit distinctement les paroles, elle ne savait qui était celui qui lui parlait.

Je sais aussi que ces visions intellectuelles ayant mis cette personne dans une grande crainte, parce qu'elles sont fort différentes des visions imaginaires ou représentatives, qui passent fort promptement, au lieu que celles-ci durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an ; elle en parla à son confesseur, et lui dit qu'encore qu'elle ne vît rien, elle était très-assurée que ces visions venaient de Notre-Seigneur. Il lui demanda quel était son visage, et elle lui répondit qu'elle n'avait garde de le lui dépeindre, puisqu'elle ne l'avait point vu, ni n'en savait pas davantage que ce qu'elle lui en rapportait, mais quelle était très-assurée que c'était lui qui lui parlait, et qu'il n'y avait point en cela d'imagination. Cette personne étant en cet état, quelque appréhension qu'on lui voulût donner, elle demeurait toujours ferme à ne pouvoir douter que ce ne fût Notre-Seigneur qui était auprès d'elle, principalement lorsqu'il lui disait : *N'ayez point de peur, c'est moi.* Ces paroles ne lui donnaient pas seulement de la force et du courage, elles lui donnaient aussi une très-grande joie de se voir en si bonne compagnie, et qu'il l'aidait à marcher, par le souvenir presque continuel qu'elle avait de son Dieu, et par son extrême désir de ne rien faire qui lui pût déplaire. Car il lui semblait qu'il la regardait toujours, et que, lorsqu'elle lui voulait parler, soit dans l'oraison ou hors de l'oraison, elle le trouvait si proche d'elle,

qu'il ne pouvait pas ne la point entendre, quoiqu'il ne lui parlât pas toutes les fois qu'elle l'aurait désiré, et seulement selon les besoins qu'elle en avait, et lorsqu'elle y pensait le moins. Elle sentait qu'il était à son côté droit ; mais non pas par un sentiment tel qu'est celui qui nous fait connaître qu'une personne est proche de nous ; ce sentiment étant d'une manière si subtile, qu'on ne saurait l'exprimer, et néanmoins beaucoup plus certain que l'autre. Car on peut se tromper dans la créance qu'une personne est à côté de nous ; au lieu qu'ici on ne le peut, parce que l'on en reçoit des avantages, et que l'on en ressent des effets intérieurs, qu'il serait impossible d'avoir si cela venait de mélancolie ou d'une illusion du démon ; outre que l'âme se trouve dans une grande paix, dans un désir continuel de plaire à Dieu, dans un entier mépris de tout ce qui ne l'approche pas de lui, et qu'il lui fait ensuite clairement connaître que le démon n'y a point de part. Mais cependant je sais que cette personne ne laissait pas d'être quelquefois dans la crainte, et d'autrefois dans une très-grande confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où il lui arrivait un si grand bonheur. J'en puis parler avec certitude, et vous m'en pouvez croire, puisque cette personne et moi étions tellement unies, ou pour mieux dire une même chose, que je connaissais comme elle-même le fond de son âme.

Cette faveur de Dieu met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité : au lieu que si c'était un ouvrage du démon, il produirait des effets contraires. Ainsi, comme elle ne peut douter que ce ne soit une grâce qui lui vient de Dieu, et que nuls efforts humains ne pourraient lui procurer, elle ne saurait se persuader d'y avoir part. Or, quoiqu'il me semble qu'entre les autres faveurs de Dieu dont j'ai parlé, il y en a quelqu'une qui surpasse celle-ci, elle a cet avantage qu'elle donne à l'âme une connaissance très-particulière de Dieu ; que le bonheur d'être continuellement en sa compagnie ajoute une extrême tendresse à son amour pour lui ; que le désir de s'employer entièrement à son service surpasse celui dont ses autres faveurs sont accompagnées, et que ce qu'elle le sent si proche d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle se trouve dans une plus grande pureté de

conscience. Car, encore que nous sachions que Dieu est présent à toutes nos actions, nous sommes naturellement si peu appliqués à ce qui regarde notre salut, que nous n'y faisons point de réflexion ; au lieu qu'ici on ne saurait n'y pas penser parce que Dieu, qui est alors si proche de nous, réveille l'âme pour lui faire considérer cette importante vérité, et lui donne ainsi presque continuellement un amour actuel pour lui.

Enfin les avantages que l'âme voit qu'elle tire de cette faveur de Dieu qu'elle ne saurait jamais mériter, sont si grands et si estimables, qu'elle ne les changerait pas contre tous les trésors de la terre ; et lorsque Dieu se retire, elle se trouve dans une extrême solitude, sans que, quelques efforts qu'elle fasse, elle puisse recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. L'âme se trouve quelquefois aussi en celle de quelques saints et en profite beaucoup. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus-Christ ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints, je réponds qu'on ne saurait dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très-certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne nous paraît pas si étrange ; mais de voir un saint qui ne parle point, et qu'il semble que Notre-Seigneur n'ait rendu présent à l'âme que pour lui tenir compagnie et pour l'assister, cela paraît plus merveilleux.

Il y a d'autres choses spirituelles qui ne peuvent non plus s'exprimer par des paroles, et qui servent à faire connaître combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi ceux qui les reçoivent ne sauraient trop les admirer, lui rendre grâce de les avoir préférés à tant d'autres, ni trop s'efforcer à se servir des moyens qu'il leur donne de lui rendre de plus grands services.

C'est ce qui fait que l'âme, au lieu de s'élever de vanité, croit qu'étant si obligée à Dieu, nulle autre ne s'acquitte plus mal de ce qu'elle lui doit, et elle ne fait point de faute qui ne lui perce le cœur

de douleur ; en quoi elle a très-grande raison. Celles de vous, mes filles, à qui Dieu fera la grâce de les conduire par ce chemin, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une imagination ni une illusion du démon ; parce que, comme je l'ai dit, si c'était une imagination, elle ne durerait pas si longtemps, et que si c'était une illusion, elle ne laisserait pas dans une si grande paix cet ennemi de notre salut, ne voulant ni ne pouvant nous procurer de tels avantages, mais ne pensant, au contraire, qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-mêmes, et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. Joint que cette grande adhérence de l'âme à Dieu et cette application à y penser sont si opposées à l'esprit du démon, que, quand il tenterait de faire ces vains efforts, ce ne serait pas si souvent, et Dieu est si bon, qu'au lieu de souffrir qu'il nuise à une âme qui n'a d'autre désir que de lui plaire, et qui serait prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire, il la détromperait aussitôt.

Je suis persuadée que, lorsque l'âme se conduit de la sorte que j'ai dit, ce qui est un effet des grâces de Dieu, s'il permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pourquoi, mes sœurs, si quelqu'une de vous marche par ce chemin, qu'elle ne s'étonne pas si cela lui arrive, quoiqu'il soit toujours bon de craindre et de veiller sur sa conduite, puisque si vous vous imaginez qu'étant favorisées de Dieu, vous n'avez rien à appréhender, ce serait un signe que ces grâces que vous penseriez venir de lui seraient des illusions du démon, et qu'elles ne produiraient point en vous les effets dont j'ai parlé.

Il sera bon, dans les commencements, que vous en communiquiez sous le secret de confession avec quelque homme savant qui soit capable d'éclaircir vos doutes, et avec une personne spirituelle et fort expérimentée en semblable chose, si vous la pouvez rencontrer. Mais si vous ne pouvez trouver que l'un ou l'autre, il faut préférer le savant à celui qui n'est que spirituel. Si ces personnes vous disent que ce que vous croyez avoir entendu n'est qu'une

imagination, mettez-vous l'esprit en repos, puisque l'imagination ne saurait faire grand mal à l'âme, et que vous recommandant à Dieu, il est trop bon pour permettre que vous soyez trompées. Que s'ils croient que c'est une tentation, ce que je ne pense pas qu'un homme savant puisse vous dire lorsqu'il verra les effets dont j'ai parlé ; quoique ce vous soit un plus grand sujet de peine, je vous assure que Notre-Seigneur, en la compagnie duquel vous serez, vous rassurera, vous consolera, et vous donnera la lumière dont vous aurez besoin pour éclaircir vos doutes, et dissiper vos appréhensions et vos craintes. Mais s'il arrive que la personne d'oraison à qui vous en communiquerez aussi ne marche pas par cette voie, comme elle en sera surprise, elle ne manquera pas de la condamner. C'est pourquoi je crois que le meilleur est de s'adresser à quelque homme fort savant, et tout ensemble, s'il se peut, intelligent dans les choses spirituelles. Encore que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prière qu'il n'y a rien à appréhender, elle ne doit pas laisser, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après cela il faut s'en mettre l'esprit en repos sans en plus parler à qui que ce soit, parce qu'il arrive quelquefois que, bien qu'il n'y ait point sujet de craindre, le démon donne de si grandes appréhensions, que l'on voudrait, pour se soulager de ses peines, les communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit appréhensif et peu expérimenté en semblables choses, lui-même y portera cette personne. Ainsi ce qui devait être tenu secret étant divulgué, la persécution et le déplaisir qu'elle en recevra lui seront très-sensibles ; et dans le temps où nous vivons, il pourra arriver que cela nuira beaucoup à tout l'ordre.

C'est ce qui oblige d'agir avec beaucoup de prudence ; et je ne saurais trop exhorter les prieures de ne pas s'imaginer qu'une sœur, pour être favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres, Dieu conduisant chaque âme selon le besoin qu'elle en a. Il est vrai que ces grâces peuvent porter les personnes à une grande perfection si elles y répondent par leurs actions ; mais, comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus faibles par cette voie, c'est principalement la

vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de cœur. Cela ne suffit pas néanmoins pour en porter un jugement assuré ; nous ne saurions le bien connaître que quand le juste juge viendra dans sa majesté et dans sa gloire récompenser ou punir chacun selon ses œuvres, et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents des nôtres et impénétrables. Qu'il soit loué aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Des visions imaginaires ou représentatives.

Je viens maintenant aux visions que l'on nomme imaginaires ou représentatives. Le diable peut sans douter plus s'y mêler que dans les intellectuelles, dont je viens de parler, et lorsqu'elles procèdent de Dieu, elles me paraissent plus profitables, à cause qu'elles sont plus conformes à notre nature. Mais il en faut excepter celles que l'on a dans la septième et dernière demeure, auxquelles nulles autres ne sont comparables. Voyons donc ensuite de ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, de quelle sorte Notre-Seigneur se trouve ici. C'est comme si nous avions dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirable, et que nous fussions très-assurées qu'il y serait, parce que nous en aurions ressenti les effets dans les maladies dont elle nous aurait guéries, sans que néanmoins nous l'ayons jamais vue ni la puissions voir, s'il ne plait à celui à qui elle appartient de nous la prêter, et qui en a la clé, de nous la montrer.

Ainsi, comme si lorsque nous l'espérions le moins, il nous faisait la faveur d'ouvrir la boîte pour nous faire voir durant un instant cette pierre merveilleuse, afin de graver encore plus fortement dans notre esprit l'estime que nous en devrions faire par le souvenir de l'éclat dont son incomparable beauté nous aurait frappé les yeux ; de même, lorsque Notre-Seigneur veut favoriser une âme d'une grâce tout extraordinaire, il lui fait voir clairement sa très-sainte humanité, en se montrant à elle ou tel qu'il était quand il conversait dans le

monde, ou tel' qu'il est depuis sa résurrection. Et quoique cela passe si vite que l'on peut le comparer à un éclair, cette glorieuse image demeure si vivement imprimée dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface, jusqu'à l'heureux jour qu'elle verra ce divin Sauveur et le possédera dans l'éternité de sa gloire. Or, quoique j'use du nom *d'image*, ce n'est pas comme un tableau que l'on présenterait à nos yeux, c'est une chose véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets.

Mais vous devez savoir, mes sœurs, que pendant le peu de temps que cela dure, on ne saurait regarder Notre-Seigneur que comme l'on regarde le soleil, sans que néanmoins sa splendeur donne, ainsi que celle du soleil, de la peine aux yeux de l'âme qui la voit intérieurement. De savoir si elle la voit extérieurement, c'est ce que j'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé n'en avait point d'expérience. Cette splendeur est comme une lumière infuse et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Le vêtement de ce Rédempteur du monde est comme d'une toile très-fine, et lorsqu'il fait cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours dans le ravissement, sa bassesse ne pouvant soutenir l'éclat d'un tel objet tant elle est épouvantée de ses ineffables perfections... Je dis *épouvantée*, à cause que sa beauté est si merveilleuse, et le plaisir de le voir si inconcevable, qu'il n'y a point de si grand esprit qui pût en mille années se l'imaginer. Il n'est point besoin de demander ni que l'on nous dise quelle est cette suprême majesté dont la présence nous étonne, puisqu'elle fait assez connaître qu'elle règne dans le ciel et sur la terre par elle-même, au lieu que les rois d'ici-bas ne se font révéler que par cette pompe extérieure qui les environne.

« O Seigneur mon Dieu ! que les chrétiens vous connaissent peu ! Et si lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à votre épouse, elle ne peut vous regarder sans être touchée de crainte, que sera-ce quand il dira au dernier jour, avec une voix tonnante : *Allez, maudits de mon Père*, et le reste ? » Une âme ne doit-elle pas, mes filles, s'estimer heureuse lorsque Dieu lui fait la

grâce d'imprimer ces paroles dans sa mémoire, puisque saint Jérôme les avait toujours présentes, et qu'elles peuvent vous faire considérer comme très-légères toutes les austérités de la religion ; mais quand elles dureraient plusieurs années, toutes ces années ne devraient passer dans votre esprit que pour un moment au regard de l'éternité. Je puis dire avec vérité que, toute méchante que je suis, j'ai toujours regardé comme peu redoutables les peines mêmes de l'enfer, en comparaison du tourment que souffriront les damnés de voir que les yeux de Notre-Seigneur, maintenant si doux et si favorables, seront pour jamais allumés de fureur contre eux. Et si mon cœur n'a jamais été à l'épreuve d'une frayeur si terrible, quoique je ne l'aie point vu dans cet état d'indignation et de colère, quel sera celui de ces âmes réprouvées qui seront si malheureuses que de l'y voir ? Quand une âme se trouve agitée de semblables terreurs, la compassion qu'a Notre-Seigneur de notre faiblesse fait qu'il la met dans une suspension de toutes ses puissances, afin qu'étant comme hors d'elle-même, elle puisse s'unir à lui, et rendre sa bassesse heureusement abîmée dans sa grandeur, par une communication toute divine.

Que si l'âme est capable de considérer longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort de l'imagination ; et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où son adorable majesté se montre véritablement à elle.

Il y a des personnes, et j'en connais plusieurs, qui ont l'esprit si faible et l'imagination si vive, qu'elles croient avoir vu clairement ce qu'elles n'ont fait que penser ; mais si elles avaient eu de véritables visions, elles n'auraient pas peine à connaître que celles-ci ne sont que chimériques, puisqu'au lieu d'en tirer de l'avantage, elles font moins d'effet en elles que n'en ferait une peinture de quelque mystère de notre religion ; et il ne faut point de meilleure preuve du mépris que l'on doit faire de ces prétendues visions, que de voir qu'elles s'effacent aussitôt de l'esprit et disparaissent comme un songe. Dans les visions véritables, c'est tout le contraire ; car lorsque l'âme ne

pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, ce divin objet se présente à elle, remue tous ses sens et ses puissances, et, après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. Ainsi, de même que quand saint Paul fut porté par terre par ce furieux coup de tempête, il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme, qui est comme un monde intérieur ; mais, un moment après, elle se trouve dans le calme, et si instruite des plus grandes vérités, qu'elle n'a plus besoin de maître pour les lui faire comprendre, parce que celui qui est la véritable et éternelle sagesse, a dissipé par sa lumière les ténèbres de son esprit, et qu'elle demeure si assurée que c'est une grâce qui vient de lui, que quoi qu'on lui puisse dire au contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée. Que si son confesseur lui dit que c'est une illusion du démon que Dieu a permis qu'elle ait eue pour punition de ses péchés, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée, mais sera, comme j'ai dit ailleurs qu'il arrive dans les tentations qui regardent la foi, dans laquelle l'âme s'affermir d'autant plus, qu'elle a été plus combattue, parce qu'elle sait qu'il n'est pas au pouvoir de cet esprit infernal de lui procurer les avantages qu'elle tire de ces heureuses visions. Joint que son pouvoir ne s'étend pas jusque dans l'intérieur de l'âme ; il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la vérité, ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Pour le regard des confesseurs, comme ils ne peuvent voir ce qui se passe dans le fond de l'âme, et que peut-être Dieu ne permettra pas que la personne à qui cela arrive puisse le leur bien représenter, ils ont sans doute sujet de craindre et doivent marcher avec grande retenue, jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets qu'elles produisent. Ainsi, ils ne sauraient trop observer si cette personne s'avance de plus en plus dans l'humilité et se fortifie dans les autres vertus ; car, si ce n'est qu'un ouvrage du démon et qu'ils y fassent attention, ils reconnaîtront bientôt, par diverses marques, que toutes ses belles imaginations ne sont que de pures chimères.

Mais si le confesseur a de l'expérience de semblables choses, il

n'aura pas peine à juger si ce qu'on lui rapportera viendra de Dieu, ou de cet esprit infernal, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits ; et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant, quand même il n'aurait point d'expérience de ces faveurs surnaturelles, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe de tout, mes sœurs, que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité, je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés, car qui en doute ? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela je ne voudrais pas assurer que vous fussiez dans le bon chemin, ni que ce fût Dieu qui vous conduisit, parce que je sais qu'il prend plaisir à voir qu'on agisse comme avec lui-même, avec ceux qui tiennent sa place, en leur découvrant jusqu'à nos moindres pensées, et, à plus forte raison, nos actions. Pourvu que vous en usiez de la sorte, ne vous inquiétez et ne vous troublez de rien, puisque, encore que ces visions ne vinssent pas de Dieu, il tirerait le bien du mal, et ferait que le démon y perdrait, au lieu d'y gagner, parce que, dans la créance que vous aurez que ce sont des faveurs de Notre-Seigneur, et ayant toujours devant les yeux cette figure qui vous le représentait, vous vous efforcez de plus en plus de le contenter. C'est ce qui faisait dire à un fort savant homme que le démon étant un si grand peintre, il ne serait pas fâché qu'il lui présentât une image de Notre-Seigneur qui parût vivante, à cause qu'elle augmenterait sa dévotion, et lui donnerait moyen de le combattre avec ses propres armes. Car, encore qu'un peintre soit un méchant homme, il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de celui de qui seul dépend tout notre bonheur. Ainsi, je ne saurais approuver ce que quelques-uns conseillent de se moquer des visions, parce que, comme ajoutait cette personne, il n'y a point d'image de notre roi que nous ne soyons obligés de révéler. En quoi je trouve qu'il avait très-grande raison, puisque, si nous sommes incapables de regarder avec mépris le portrait d'un de nos amis, quelle vénération ne devons-nous point avoir pour un crucifix, et pour toutes les autres peintures, quelles qu'elles soient, qui nous représentent cette suprême majesté, que nous adorons ?

Encore que j'aie dit ailleurs la même chose, je le répète volontiers ici, parce que j'ai connu une personne à qui l'on avait persuadé de traiter ces visions avec un extrême mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède : il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je tiens, au contraire, que si cela arrive, on doit lui représenter ces oraisons, et s'il insiste, ne lui point obéir en cette rencontre.

Nous ne tirons ce grand avantage de la faveur que Dieu nous fait de se montrer ainsi à nous, que lorsque nous pensons à sa vie et à sa passion ; le souvenir de l'avoir vu si plein de douceur et éclatant d'une beauté toute céleste, nous donne une très-grande consolation ; de même que ce nous en est une plus grande d'avoir vu que de n'avoir jamais vu une personne à qui nous sommes fort obligées. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable de ces visions. Mais, comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent, et que j'en parlerai encore dans la suite, j'ajouterai seulement ici que, lorsque vous apprenez que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, vous devez bien prendre garde à ne point désirer ni à ne le point prier de vous conduire par la même voie, parce que, bien que cela vous paraisse fort avantageux et qu'on le doive beaucoup estimer, il ne vous serait pas utile pour plusieurs raisons. La première, à cause que ne pouvant, par un défaut d'humilité, souhaiter que l'on nous accorde ce que nous ne méritons pas, c'est une grande marque que nous n'avons pas cette vertu, que d'oser le désirer. Car, ainsi que la pensée d'être roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un paysan, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible, de même les personnes véritablement humbles ne prétendront jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une personne qui a cette connaissance peut-elle ne pas croire que c'est lui faire une fort grande grâce de ne la pas condamner aux peines éternelles de l'enfer ? La seconde raison est que quand on ose faire de

tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite ouverture suffit au démon pour nous tendre mille pièges. La troisième raison est que, lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure de voir et d'entendre ce que l'on ne voit et n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on s'est fortement mis dans l'esprit durant le jour. La quatrième raison est que c'est une grande témérité de choisir nous-mêmes le chemin par lequel nous devons marcher sans savoir s'il est le meilleur, et ne nous en pas remettre au jugement de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous celui qui nous est le plus avantageux. La cinquième raison est que c'est s'imaginer que les travaux de ceux que Dieu favorise de ces grâces ne sont pas grands, au lieu qu'ils sont très-grands et de diverses manières, et de ne pas considérer si l'on serait capable de les supporter. La sixième raison est de ne pas examiner si l'on ne trouverait point sa perte dans ce que l'on croit être son avantage, comme il arriva à Saül lorsqu'il désira d'être roi. Et enfin, la septième raison est qu'il y a d'autres grâces que celles-là, et que le plus sûr est de ne point désirer que ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu. Remettons-nous, mes sœurs, entre ses mains : nous savons quel est son amour pour nous, et ne saurions faillir en prenant une ferme résolution de nous abandonner entièrement à sa conduite. A quoi il faut ajouter que pour recevoir ces grâces en plus grand nombre, on n'en mérite pas plus de gloire, à cause qu'elles obligent à servir Dieu plus parfaitement.

Quant à ce qui est de mériter davantage, cela ne dépend pas de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes, qui en ont reçu. Vous ne devez pas aussi vous imaginer qu'elles soient continuelles, mais plutôt, qu'une seule de ces faveurs coûte plusieurs travaux, que l'âme se voit obligée de souffrir pour la reconnaître, quand même elle n'en recevrait jamais de semblable. Il est vrai que cela peut être d'un grand secours pour s'avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par son travail mérite beaucoup davantage.

Je connais deux personnes de divers sexes que Notre-Seigneur

favorisait de ses grâces, qui avaient une si grande passion de le servir et de souffrir sans en être récompensées par de semblables faveurs, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait, et ne les auraient pas reçues si cela eût dépendu de leur choix. En quoi je n'entends pas parler de ces visions dont l'on tire de si grands avantages, et qui sont si désirables, mais de ces consolations que Dieu donne dans la contemplation, qui ne laissent pas, à mon avis, d'être aussi des désirs surnaturels, et qui ne se rencontrent que dans des âmes qui ont tant d'amour pour Dieu, qu'elles souhaitent qu'il connaisse qu'elles le servent si peu par la considération de leur intérêt, qu'elles ne pensent point, pour s'y exciter davantage, à la gloire qui leur est préparée en l'autre monde. Et comme l'amour, lorsqu'il est grand, est dans une activité perpétuelle, il n'y a rien que ces personnes ne fissent, et point de moyens qu'elles n'employassent pour se consumer entièrement, si elles le pouvaient, dans le feu dont il les brûle, et elles souffriraient avec joie d'être pour jamais anéanties, si la destruction de leur être pouvait contribuer à la gloire de leur immortel époux, parce que lui seul remplit tous leurs désirs et fait toute leur félicité. Qu'il soit loué à jamais de ce que, s'abaissant jusqu'à se communiquer à nous, il lui plaît de faire connaître sa grandeur à de misérables créatures ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Des visions intellectuelles. Qu'elles font connaître que nous n'offensons pas seulement Dieu en sa présence, mais que nous l'offensons dans lui-même, et qu'elles donnent à l'âme une claire lumière de la vérité.

DES VISIONS INTELLECTUELLES.

Dieu se communique à l'âme en diverses manières, par des visions et apparitions, tantôt quand elle est affligée, tantôt pour la préparer à souffrir de grands travaux, et tantôt pour la remplir de consolation et de joie, en lui témoignant qu'il prend plaisir d'être avec elle. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelqu'une de ces choses ;

mon intention est seulement de vous faire connaître, autant que je le pourrai, les différences qui se rencontrent dans ces visions, afin que vous en puissiez juger par les effets qu'elles produiront, que vous ne preniez pas vos imaginations pour des visions, et que si Dieu vous fait la grâce de vous en donner, vous ne croyiez pas qu'il soit impossible d'en avoir, ni ne soyez pas troublées et affligées par la crainte que ce soient des illusions, comme le démon s'efforcera de vous le persuader, par l'intérêt qu'il y a, et le plaisir qu'il prend à inquiéter les âmes, pour les empêcher de s'occuper entièrement à aimer et à louer Dieu. Cette suprême majesté se communique aussi aux âmes en d'autres manières plus élevées et moins périlleuses, parce qu'à mon avis, le démon ne saurait les imiter, et qu'elles sont si cachées, qu'elles peuvent passer pour inexplicables ; au lieu que l'on peut, en quelque sorte, donner la connaissance de celles que l'on nomme représentatives ou imaginaires, à cause des images qui nous y sont représentées.

Il arrive quelquefois, lorsque l'on est en oraison avec une entière liberté de ses sens, que Notre-Seigneur nous fait entrer tout soudain en une suspension dans laquelle il découvre à l'âme de grands secrets qu'elle croit voir en lui-même, quoique ce ne soit pas une vision de sa très-sainte humanité. Mais, encore que j'use de ce terme de *voir*, l'âme ne voit rien, et cette vision n'est pas de celles que j'ai nommées représentatives ou imaginaires ; c'est une vision intellectuelle qui fait connaître à l'âme de quelle sorte toutes choses se voient en Dieu, et comment elles sont en lui. Or, cette vision est très-utile, parce qu'encore qu'elle passe en un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très-grande confusion à l'âme par la manière si claire dont elle lui fait voir quelle est la grandeur du péché, puisqu'étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais comme dans lui-même, que nous le commettons. Voici une comparaison qui pourra mieux le faire comprendre : supposons que Dieu soit un grand et superbe palais, qui comprend et renferme tout le monde ; cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais ?

il est certain que non, et qu'ainsi c'est comme dans Dieu même que nous les commettons tous. Quel sujet cette pensée ne nous donne-t-elle point point de trembler ! et quelle attention ne devons-nous point y faire, afin qu'étant incapables par nous-mêmes de comprendre de si grandes vérités, cet exemple nous fasse connaître que nous ne saurions, sans folie et sans une étrange audace, offenser cette adorable et éternelle majesté !

Considérons, mes sœurs, combien nous sommes redevables à la patience et à la miséricorde de Dieu, de ne nous point abîmer dans le moment que nous l'offensons rendons-lui-en de très-grandes actions de grâces ; et rougissons désormais de honte d'être sensibles à ce que l'on fait ou ce que l'on dit contre nous. Car, qu'y a-t-il de plus horrible que de voir que notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? O misère et faiblesse humaines ! que vous êtes déplorables ! Quand sera-ce donc, mes filles, que nous imiterons, au moins en quelque chose, ce Dieu tout-puissant ? Ne nous persuadons point, je vous prie, qu'il y ait du mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie ; aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer quoique nous l'ayons tant offensé ; car n'a-t-il pas raison de vouloir que nous pardonnions comme il nous pardonne ?

Je dis donc, mes filles, que, encore que cette vision passe promptement, c'est une très-grande faveur que Notre-Seigneur fait à une âme, si elle se met en devoir d'en profiter en se la représentant souvent. Il arrive aussi, d'une manière qui ne se peut exprimer, que Dieu montrant à l'âme dans lui-même quelque vérité, cette vérité obscurcit de telle sorte toutes celles qui se remarquent dans les créatures, que l'âme connaît clairement qu'il est la vérité même, et incapable de mentir. On comprend alors d'une manière si admirable ce verset du Psaume : *Tout homme est menteur*, que l'on voit que c'est une vérité infallible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandait à Notre-Seigneur ce que c'était que la vérité, et montre

combien peu nous connaissons cette suprême vérité. Je désirais de l'expliquer plus clairement, mais il n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par là, mes sœurs, que, pour nous conformer, en quelque sorte, à notre Dieu et à notre époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité en sa présence et en celle du monde, non seulement dans nos paroles (car Dieu nous garde d'être si malheureuses que de mentir ; et je lui rends grâces de ce que je ne vois personne dans nos monastères qui le voulût faire pour quoi que ce fût), mais dans toutes nos actions, sans désirer que l'on nous croie meilleures que nous ne sommes, donnant ainsi à Dieu ce qui lui est dû, et nous rendant justice à nous-mêmes, dans une vie continuelle de la vérité qui nous inspirera du mépris du monde, qui n'est que fausseté et que mensonge.

Pensant un jour, en moi-même, pour quelle raison Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité, et nous recommande tant de l'aimer, il me vint en l'esprit que, comme il est la suprême vérité, et que l'humanité n'est autre chose que de marcher selon la vérité, c'est une grande vertu, non-seulement de n'avoir pas bonne opinion de nous-mêmes, mais de connaître notre néant et notre misère, puisque l'on évite par ce moyen de tomber dans le mensonge, et que l'on se rend agréable à Dieu en marchant selon la vérité. Je le prie, mes sœurs, de nous en faire la grâce, et qu'ainsi nous ne perdions jamais la connaissance de nous-mêmes.

Notre-Seigneur favorise l'âme des grâces dont j'ai parlé lorsque, la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de son adorable grandeur, et de ce qu'elle doit faire pour lui plaire. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je n'en ai tant dit qu'à cause qu'il m'a paru être fort utile que vous le sachiez. On voit par là qu'il n'y a rien à appréhender dans de telles visions ; mais seulement à en remercier et à en louer Dieu, puisque c'est de lui qu'elles procèdent, et que, comme le démon et notre imagination n'y ont point de part, elles laissent l'âme dans une grande satisfaction et

un grand repos.

CHAPITRE XI.

Que ces grâces de Dieu si extraordinaires dont la Sainte a parlé auparavant mettent en tel état les personnes qui en sont favorisées, et leur font souffrir de telles peines, par l'ardeur qu'elles ont d'être délivrées de la prison du corps, afin de jouir éternellement de la présence de Dieu, qu'elles paraissent être près de mourir, et en courent même le hasard.

QUE CEUX QUI REÇOIVENT DE SI GRANDES GRÂCES COURENT FORTUNE D'EN MOURIR.

Croyez-vous, mes filles, que toutes ces grâces, dont Notre-Seigneur favorise l'âme qu'il regarde comme son épouse, satisfassent de telle sorte cette colombe et ce papillon, que je n'ai pas oubliés, qu'il ne leur laisse plus rien à désirer, et qu'ils ne pensent plus qu'à s'arrêter au lieu où ils doivent mourir ? Non, certes ; car, encore qu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouit de ces faveurs, elle est toujours gémissante, et sa peine augmente, parce que, plus elle connaît la grandeur de Dieu, et voit combien il mérite d'être aimé, plus son amour pour lui s'enflamme, et plus elle sent croître sa peine de se voir encore séparée de lui, ce qui lui cause enfin, après plusieurs années, cette excessive douleur que l'on verra dans la suite. Je dis plusieurs années, parce que ce long temps a produit cet effet en la personne dont j'ai parlé. Mais, comme la puissance de Dieu n'a point de bornes, et qu'il prend plaisir à nous combler de ses faveurs, il peut, sans s'arrêter au temps, élever, quand il lui plaît, une âme à cette grâce si sublime.

Quoique cette peine fasse quelquefois répandre tant de larmes, pousser tant de soupirs, entrer dans de si vifs sentiments, et passer jusqu'à de grands transports, tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée, qui, n'étant pas encore bien allumé, se peut souffrir en quelque sorte, et ainsi est très-peu considérable, en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Car l'âme s'y trouve tellement

embrasée d'amour, que la moindre pensée qui lui vient du retardement de la mort, qui peut seule la délivrer de la prison de ce corps. pour aller jouir de son divin époux, est comme une flèche perçante, comme un trait enflammé, comme un coup de foudre, sans être rien de tout cela, parce que c'est beaucoup plus que tout ce que l'on saurait s'imaginer. Cette pensée pénètre l'âme jusque dans son centre, et réduit en poudre en un moment tout ce qu'elle y rencontre de terrestre et qui tient encore de l'infirmité de la nature. Ainsi, l'âme ne se souvient plus de rien de tout ce qui est mortel et périssable, et sa mémoire, son entendement et sa volonté sont tellement liés à l'égard de toutes les choses du monde, qu'ils n'ont la liberté d'agir que pour augmenter sa peine, en augmentant encore son admiration et son amour pour cet objet éternel, dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Je serais bien fâchée, mes sœurs, que vous crussiez que j'exagère en parlant de la sorte ; je suis très-assurée, au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que nulles paroles ne sauraient le bien représenter : c'est un ravissement de tous les sens et de toutes les puissances, qui les rend incapables de toute autre chose que de ce qui leur fait sentir cette peine. Car, quant à cela, l'entendement est très-ouvert et très-éclairé pour comprendre le sujet de la douleur que ce doit être à l'âme d'être séparée de Dieu par cette vie mortelle qui l'attache toujours à la terre ; et il augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de sa grandeur et de ses perfections infinies. Ainsi, quoique la personne que je sais s'être vue en cet état fût accoutumée à souffrir de très-grands maux, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, parce que cette douleur qu'elle ressentait n'était pas dans le corps, mais dans le plus intérieur de son âme. Elle apprit alors combien les douleurs que l'âme souffre sont plus difficiles à supporter que celles du corps, et connut que les peines du purgatoire étant de cette nature, elles surpassent de beaucoup celles que l'on peut endurer en cette vie, quoique le corps n'y ait point de part. J'ai vu une personne réduite en ces termes, et je croyais très-certainement qu'elle allait mourir. Il n'y aurait pas eu

sujet de s'en étonner, puisque l'on en court fortune ; car, encore que cela dure peu, toutes les parties du corps demeurent comme détachées les unes des autres ; et le pouls est tel qu'il serait si on allait rendre l'esprit, parce que la chaleur naturelle manque, et que celle de l'amour embrase l'âme de telle sorte, que, pour peu que cela augmentât, elle jouirait de l'accomplissement de ses souhaits, en abandonnant cette chair mortelle, pour s'aller unir éternellement à son Dieu. Elle ne sent néanmoins aucune douleur dans le corps, bien qu'il soit en l'état que je viens de dire, et que, durant deux ou trois jours, il en souffre de fort grandes, et soit encore si brisé, que l'on n'a pas seulement la force de tenir une plume pour écrire ; ce qui procède, à mon avis, de ce que ces sentiments intérieurs de l'âme sont si vifs, et surpassent tellement ceux du corps, que, quand on le mettrait en pièces, elle n'en serait point touchée.

Vous me direz peut-être qu'il y a en cela de l'imperfection, puisque cette âme, étant si soumise à la volonté de Dieu, elle devrait donc s'y conformer. Je réponds qu'elle l'aurait pu faire auparavant, mais non pas alors, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, ni capable de penser qu'à ce qui cause sa peine ; car, étant absente de celui qu'elle aime, et dans lequel seul consiste tout son bonheur, comment pourrait-elle désirer de vivre ? Elle se trouve dans une si grande solitude, que toutes les compagnies du monde ne pourraient la diminuer, ni même tous les saints qui sont dans le ciel, n'y ayant que le Saint des saints dont la présence puisse remplir ses désirs ; tout lui fait de la peine, tout la tourmente ; elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut poser le pied sur la terre ni s'élever vers le ciel ; elle brûle de soif, et cette soif est d'une telle nature, qu'il n'y a point d'eau ici-bas qui soit capable de l'éteindre, ni dont l'âme se voulût servir, quand même il y en aurait. La seule eau qu'elle souhaite est celle dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine ; mais il ne la lui donne point encore.

« Mon Dieu, mon Sauveur, à quelle extrémité réduisez-vous ceux qui vous aiment véritablement ? Mais qu'est-ce en comparaison de la manière dont vous les en récompensez ? Peut-on trop acheter ce

qui est sans prix ? et qu'y a-t-il qui approche du bonheur que c'est à une âme d'être purifiée pour pouvoir entrer dans la septième demeure, de même que l'on est purifié dans le purgatoire pour pouvoir entrer dans le ciel ? »

Or, quoique cette peine soit si grande, qu'encore que la personne, dont je parle en eût tant souffert de corporelles et de spirituelles, elle croyait qu'elle ne leur pouvait non plus être comparée qu'une goutte, d'eau à toute la mer ; elle en connaissait tellement le prix, qu'elle se trouvait très-indigne d'en être favorisée, sans néanmoins que cette connaissance la soulageât en aucune sorte, ni l'empêchât de la souffrir. très-volontiers, si Dieu le voulait ainsi, quand même elle durerait autant que sa vie ; encore que l'on puisse dire avec vérité que ce n'est pas seulement comme mourir une fois, mais comme mourir à tous moments.

Considérons donc, mes sœurs, quels sont les tourments des damnés, puisqu'ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce plaisir dont je viens de parler, ni par le bonheur dont l'âme voit que la peine qu'elle souffre est récompensée ; mais qu'au contraire ils vont toujours en augmentant : j'entends quant aux peines accidentelles ; et les tourments qu'endurent les âmes, étant incomparablement plus grands que ceux du corps, quel désespoir doit être celui des ces malheureux réprouvés, de voir que les leurs dureront éternellement ? Car, que pouvons-nous souffrir en cette vie qui ne doive nous paraître un atome, lorsque nous considérons que c'est pour nous empêcher de tomber dans un malheur si épouvantable ? Je vous redis encore, mes sœurs, qu'il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps : il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes obligées de nous avoir appelées à une profession dans laquelle nous pouvons espérer de sa miséricorde qu'il nous pardonnera nos péchés.

La peine, dont j'ai dit que l'âme souffre en l'état dont j'ai parlé,

ne dure pas, ce me semble, plus de trois ou quatre heures dans cette extrême violence, et, si elle continuait davantage, je ne crois pas qu'il fût possible de la supporter sans un miracle. Cette personne, ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et, après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine savait-elle que c'était le temps de la résurrection de Notre-Seigneur, et une seule parole qui lui apprit qu'elle ne mourrait pas encore sitôt, produisit en elle cet effet. Il n'est pas moins impossible de résister à l'impétuosité d'un tel mouvement, que de ne point brûler dans un grand feu, et cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Il est vrai qu'ils ne connaissent pas les peines intérieures de cette personne ; mais ils ne sauraient ne point juger par les extérieures qu'ils lui voient souffrir, que sa vie est en péril. Quant à elle, elle ne peut tirer aucun secours de leur assistance, parce qu'ils ne lui paraissent que comme des ombres, non plus que tout le reste des créatures. Mais pour vous faire connaître de quelle sorte, lorsque l'on se trouve en cet état, la faiblesse de notre nature s'y mêle, il faut vous dire qu'il arrive quelquefois que, dans une telle extrémité, on meurt de douleur de ne pas mourir. Il semble que l'âme est presque sur le point de se séparer du corps, et en même temps elle est touchée d'une véritable crainte, qui fait qu'elle voudrait trouver du soulagement dans sa peine afin de ne pouvoir mourir ; il paraît bien que cette crainte ne procède que de la faiblesse de la nature, puisque, d'un autre côté, elle ne diminue rien du désir que cette personne a de mourir, dont elle est délivrée lorsqu'il plaît à Dieu de faire cesser sa peine : ce qui arrive d'ordinaire par quelque grand ravissement ou par quelque vision, dont ce véritable consolateur la console et, en même temps, la fortifie et la dispose à souffrir, tant qu'il lui plaira, la prolongation de sa vie.

Autant que cette peine est grande, autant sont grands les effets qu'elle produit. L'âme n'appréhende plus les travaux, parce qu'il n'y en a point qui ne lui paraissent très-faciles à supporter, en

comparaison de ceux qu'elle a éprouvés ; et son amour pour Dieu s'augmente de telle sorte, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent les souffrir encore ; mais il ne dépend non plus d'elle de rentrer dans cette heureuse peine, que de ne la pas avoir lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de la lui donner. Son mépris pour le monde augmente aussi, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fût capable de la soulager dans le tourment où elle s'est vue. Elle se détache plus que jamais des créatures, par l'expérience qu'elle a faite qu'elle ne peut attendre de consolation que de son Créateur ; et elle appréhende, encore plus qu'auparavant, de l'offenser, à cause qu'elle le considère comme le seul distributeur des récompenses et des châtimens.

Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses me paraissent mettre la vie en hasard : l'une, la peine dont je viens de parler, et l'autre, l'excès de la joie que l'on ressent dans les ravissements dont j'ai dit aussi qu'elle est suivie. Car, cette joie est si excessive, que, dans le transport où elle met l'âme, il ne s'en faut presque de rien qu'elle n'abandonne le corps ; il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque cette séparation lui serait avantageuse. Vous pouvez par là juger, mes sœurs, si je n'ai pas eu raison de dire que l'on a besoin de beaucoup de courage quand on se rencontre dans un tel état ; et si vous priez Notre-Seigneur de vous y mettre, ne pourrait-il pas vous demander, comme aux enfans de Zébédée, si vous vous sentez assez fortes pour boire son calice ? Je ne doute point que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire ; et vous auriez raison de parler ainsi, dans votre confiance en son secours, puisqu'il est notre protecteur, qu'il fortifie notre faiblesse, qu'il nous défend dans les persécutions, qu'il répond pour nous aux murmures qui blessent notre réputation, comme il fit pour la Madeleine ; et que, même avant notre mort, il nous récompense de tout ce que nous avons fait pour lui, ainsi que vous le verrez dans la suite. Qu'il soit béni à jamais, et loué de toutes les créatures !

SEPTIEME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Que lorsque Dieu fait entrer une âme dans cette septième demeure, comme dans un ciel où il veut contracter avec elle un mariage tout divin, il l'unit à lui d'une manière encore beaucoup plus admirable que dans l'oraison d'union. Que la sainte Trinité se fait connaître clairement à elle. De quelle sorte il arrive que l'âme, quoique indivisible, est comme divisée ; une partie d'elle-même jouissant d'un parfait repos, ainsi que la Madeleine ; et l'autre étant, comme Marthe, occupée des soins de cette vie.

Il vous semblera sans doute, mes sœurs, qu'après avoir tant parlé de ces voies spirituelles, il ne m'en reste plus rien à dire ; mais ce serait se tromper, parce que la grandeur de Dieu n'ayant point de bornes, les actions qui parlent de la toute-puissance n'en ont point aussi ; et qui pourrait entreprendre de raconter ses infinies miséricordes ? Ainsi, tout ce que j'en ai dit, et ce que j'en dirai encore, n'est rien en comparaison de ce qu'il y aurait à en dire ; et cette suprême majesté nous fait assez de grâces de départir de si grandes faveurs à quelques personnes, afin qu'apprenant par elles qu'il daigne tant s'abaisser que de se communiquer de la sorte à ses créatures, nous l'en remercions, et connaissions l'estime que nous devons faire d'une âme dans laquelle il témoigne de se tant plaire. Car, encore que chacune de nous ait une âme, nous n'avons pas pour elle une aussi grande estime que le mérite une créature qui porte l'image et la ressemblance de Dieu, et ne comprenons pas tous les grands secrets qu'il y renferme.

Plaise à ce souverain maître de l'univers de conduire ma plume, et de me mettre dans l'esprit quelques-unes de tant de choses qu'il y aurait à dire, et qu'il découvre à ceux à qui il fait la faveur d'entrer dans cette dernière demeure ! Je l'en ai beaucoup prié, et il sait que je n'ai en cela autre intention, sinon que, ses miséricordes ne demeurant pas cachées, son saint nom soit davantage loué ; et j'espère, mes

filles, qu'il m'accordera cette grâce, et non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous appreniez combien il vous importe que Notre-Seigneur contracte avec vos âmes ce sacré mariage, qui vous peut combler de tant de bonheur, comme vous le verrez dans la suite ; et qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Dieu tout-puissant, une créature aussi misérable que je suis peut-elle entreprendre, sans trembler, de traiter d'un sujet si élevé au-dessus de ce que je ne puis mériter d'entendre ! J'en ai tant de confusion, que j'agitai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux ne dire que peu de chose de cette dernière demeure, afin que l'on ne s'imagine pas que je ne sache, par ma propre expérience, ce qui s'y passe, ce qui me ferait rougir de honte ; et, d'un autre côté, il m'a semblé que c'était une tentation de témoigner en cela de la faiblesse, puisque, quelque jugement que l'on puisse porter de ce que je dirai, et quand tout le monde ensemble me blâmerait, je ne dois pas m'en soucier, pourvu que Dieu en soit loué et connu un peu davantage ; joint que je serai peut-être morte lorsque cet écrit paraîtra. Qu'il soit béni à jamais, lui qui est toujours vivant, et qui le sera éternellement !

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure avant que d'achever ce mariage spirituel ; car le ciel n'est pas son seul séjour, il en a aussi un dans l'âme, que l'on peut nommer un autre ciel ; et, comme vous ne voyez point l'âme, il vous importe beaucoup, mes sœurs, de ne pas vous imaginer que c'est une chose sombre et obscure, et qui n'a point d'autre lumière que celle qui nous paraît. Cela serait vrai à l'égard des âmes qui ne sont point en grâce, non que le soleil de justice ait manqué, en les créant, de les illuminer, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir la lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure.

Nous devons avoir, mes sœurs, un soin très-particulier de prier Dieu pour ceux qui sont en péché mortel, puisque nous ne saurions

faire une plus grande charité. Car, si nous voyions un chrétien mourir de faim, non manque de vivres pour le nourrir, en ayant en quantité auprès de lui, mais parce qu'il n'y pourrait toucher à cause qu'il aurait les mains liées derrière le dos, et attachées avec une forte chaîne à un poteau, et que cette mort, qu'il serait près de recevoir, ne serait pas seulement temporelle, mais éternelle ; quelle cruauté égalerait celle de se contenter de le regarder sans lui donner de quoi soutenir sa vie ? Et que savez-vous si de même vos prières ne seront point cause du salut d'une âme qui se trouve réduite en un état incomparablement plus déplorable que ne serait celui de ce malheureux qui courait fortune d'être consumé par la faim ? Je vous conjure donc, au nom de Dieu, de n'oublier jamais dans vos prières les âmes qui sont en cet état. Ce n'est pas de celles-là dont j'ai maintenant à parler ; c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont fait pénitence de leurs péchés, et qui sont en grâce.

QUE L'ÂME, DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE À UNE CLAIRE CONNAISSANCE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Nous devons considérer l'âme, non pas comme resserrée dans d'étroites bornes, mais comme un monde intérieur dans lequel se trouvent toutes les demeures dont j'ai parlé : et il est bien juste que cela soit de la sorte, puisque le Créateur du ciel et de la terre daigne y habiter.

Quand il plaît à cette éternelle majesté de la tant honorer que de contracter avec elle ce divin mariage, il commence par la faire entrer dans cette septième demeure, qu'il a choisie pour lui-même, et l'unit à lui d'une manière différente à celle des autres ravissements. Car, encore que je ne doute point qu'il ne l'eût aussi unie à lui dans l'oraison que j'ai nommée d'union, il ne paraissait pas à l'âme qu'il voulût, comme alors, la faire entrer dans lui-même, ainsi que dans son centre, si ce n'était pas sa partie supérieure. Mais il importe peu de savoir en quelle sorte cela se fait ; il suffit de dire que l'âme, dans l'oraison d'union, se trouve, comme saint Paul lors de sa conversion, tellement privée de sentiment, qu'elle ne voit, ni n'entend, ni ne

comprend rien à la faveur qu'elle reçoit, parce que l'extrême plaisir dont elle jouit en se trouvant si proche de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici il n'en va pas de même, parce que Dieu fait tomber les écailles de dessus les yeux de l'âme, afin qu'elle voie et comprenne quelque chose de la grâce qu'il lui fait.⁴

QUE L'ÂME DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE A UNE CLAIRE CONNAISSANCE DE LA SAINTE TRINITÉ

Elle se trouve donc introduite dans cette dernière demeure par une vision intellectuelle, et par une certaine représentation de la vérité. La Très-Sainte-Trinité se montre alors à elle, ce qui commence par une espèce de nuée tout éclatante de lumière qui se présente à son esprit, dans laquelle, par une connaissance admirable qui lui est donnée, ces trois personnes divines lui paraissent distinctes et séparées, et elle comprend en même temps, avec une entière certitude, qu'elles ne sont toutes ensemble qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu ; en sorte que l'on peut dire que l'âme connaît et voit, comme avec les yeux, ce que nous ne connaissons ici que par la foi, quoique ce ne soit pas avec des yeux corporels qu'elle le voit, puisque cette vision n'est pas représentative.

Ces trois divines personnes se communiquent alors à l'âme, lui parlent, et lui font comprendre le sens de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Que lui, son Père, et le Saint-Esprit, établiront leur demeure dans les âmes qui aiment et qui gardent ses commandements.*

Mon Dieu, qu'il y a de différence entre entendre dire et croire ces paroles, ou comprendre en la manière que je viens de le

⁴ Quoique l'âme, en perdant l'usage des sens dans une extase, puisse, même dès cette vie, voir durant quelque moment l'essence divine, comme il est probable que cela est arrivé à saint Paul, à Moïse et à d'autres, la Sainte ne parle pas ici de ces sortes de visions qui, encore qu'elles durent très-peu, ne laissent pas d'être claires et intuitives ; mais elle parle d'une connaissance des mystères que Dieu donne à quelques âmes par le moyen d'une très grande lumière qu'il répand en elle, non sans quelque espèce créée ; mais parce que cette espèce n'est pas corporelle ni formée par l'imagination, la Sainte dit que cette vision est intellectuelle et non pas représentative.

rapporter, combien elles sont véritables ! L'étonnement de cette âme va toujours croissant, parce qu'il lui semble de plus en plus que ces trois divines personnes ne se séparent point d'elle, et qu'elle est toujours en leur compagnie, comme elle le voit clairement en la manière que je l'ai dit, e'est-à-dire dans le plus intérieur d'elle-même, qui est comme un abîme si profond, qu'étant aussi ignorante que je suis, je ne le puis bien représenter.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme est en cet état si hors d'elle-même, qu'elle ne peut penser à quoi que ce soit. Je vous assure qu'au contraire elle est beaucoup plus appliquée que jamais à tout ce qui regarde le service de Dieu ; mais, lorsqu'on ne lui donne point d'autres occupations, elle demeure tranquille et en repos dans cette heureuse et agréable compagnie ; car, pourvu qu'elle ne manque point à Dieu, je ne crois pas qu'il manque à lui donner une claire connaissance de sa présence, et une grande confiance qu'il ne l'abandonnera point, puisqu'il ne lui a pas fait une si extrême faveur sans avoir dessein qu'elle en profite. et tant s'en faut que cela doive la rendre moins soigneuse de veiller sur elle-même ; qu'elle doit, au contraire, s'efforcer plus qu'auparavant de le contenter et de lui plaire.

Il faut remarquer que cette présence de Dieu ne parait pas toujours si clairement à l'Âme comme la première fois, ou comme en quelques autres occasions où il lui plaît de l'en favoriser d'une manière plus évidente, parce que si cela était, il serait impossible à l'âme de s'occuper à autre chose, ni de communiquer avec personne ; mais, encore qu'elle ne connaisse pas toujours avec une égale lumière que la Très-Sainte-Trinité lui est présente, elle trouve, toutes les fois qu'elle y pense, qu'elle est en sa compagnie ; de même qu'une personne qui serait avec quelques autres dans une chambre très-claire, viendrait tout d'un coup à ne les voir plus si l'on enfermerait les fenêtres, ne laisserait pas néanmoins d'être très-assurée qu'elles y seraient encore.

Que si vous me demandez si cette personne peut, quand elle le

voudrait, ouvrir les fenêtres afin de voir ceux avec qui elle sait qu'elle est dans cette chambre, je répondrai que non. Il n'appartient qu'à Notre-Seigneur d'ouvrir de la sorte l'entendement de l'âme, c'est lui faire une assez grande grâce que de ne s'éloigner jamais d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie qu'il tient à l'âme, la disposer à quelque chose de plus avantageux, puisqu'elle ne saurait n'en point tirer un grand secours pour s'avancer de plus en plus dans la perfection, et être délivrée de ces frayeurs et de ces craintes que nous avons vu qui la troublaient quelquefois dans les autres faveurs qu'elle recevait. Ainsi, cette personne dont j'ai parlé se trouvait profiler beaucoup en toutes manières, et il lui semblait qu'il n'y avait point de si grands travaux ni d'affaires si difficiles qui pussent faire sortir de cet heureux état la principale partie de son âme.

QUE L'ÂME EN CET ÉTAT SE TROUVE COMME DIVISÉE.

Mais ensuite de cette faveur singulière, dont je viens aussi de parler, il lui semblait qu'elle était comme divisée et dans de très-grandes peines. Elle se plaignait à Notre-Seigneur, ainsi que Marthe se plaignait de Madeleine, de ce que, pendant que cette autre partie de son âme jouissait d'une pleine tranquillité et d'une parfaite joie, elle la laissait dans des travaux et des occupations qui la privaient du bonheur de lui tenir compagnie.

Quoique ceci vous paraisse peut-être une extravagance, il est néanmoins très-véritable ; car, encore que l'âme soit indivisible, ce que je dis n'est point une imagination, et arrive d'ordinaire. C'est ce qui me fait dire que les choses intérieures se voient d'une telle manière, que, encore que l'âme et l'esprit ne soient qu'une même chose, on y remarque une différence presque imperceptible, qui fait qu'il semble quelquefois que l'un agit d'une sorte, et l'autre d'une autre, comme le savent ceux qu'il plaît à Notre-Seigneur de mettre en cet état. Il me paraît qu'il y a aussi de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, elles sont si difficiles à discerner, que je ne

pourrais, sans présomption, entreprendre d'en donner l'intelligence. Que s'il plaît à Notre-Seigneur, par un excès de sa bonté, de nous favoriser de ces sortes de grâces, nous comprendrons alors ces grands secrets.

CHAPITRE II.

De l'accomplissement du mariage spirituel de l'âme avec Dieu, et de quelle sorte il parla à la personne dont la Sainte rapporte des choses extraordinaires. Différence qu'il y a entre ce que la Sainte a nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. Que l'âme ne peut, dans cette septième demeure, être troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances et par son imagination.

DE L'ACCOMPLISSEMENT DU MARIAGE SPIRITUEL DE L'ÂME AVEC DIEU.

J'ai maintenant à parler de ce mariage, tout spirituel et tout divin, de l'âme avec Dieu : et je commencerai par dire qu'une si grande faveur, et qui va tant au-delà de tout ce que nous saurions imaginer, ne peut avoir en cette vie son entier accomplissement et sa dernière perfection, puisque, s'il arrive que nous nous éloignons de Dieu, nous nous trouverons privés de ce merveilleux bonheur.

La première fois que Notre-Seigneur fait une si grande grâce à l'âme, il se montre à elle dans sa très-sainte humanité par une vision représentative, afin qu'elle ne puisse douter de cette insigne faveur dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme, mais il parut ainsi à celle dont j'ai parlé, lorsqu'elle venait de communier. Il était tout resplendissant de lumière, sa beauté était incomparable, et il avait cette majesté dont il éclatait après sa glorieuse résurrection. Il lui dit : *Qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui la regardait ; qu'il prendrait soin d'elle*, et autres paroles semblables qui pénètrent beaucoup plus l'esprit que la langue ne peut l'exprimer.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES FIANÇAILLES DE

L'ÂME ET LE MARIAGE SPIRITUEL.

Vous ne trouverez peut-être, mes sœurs, rien d'extraordinaire en ceci, parce que j'ai dit ailleurs que Notre-Seigneur s'était représenté à cette âme en cette manière. Mais il y avait tant de différence, qu'il la laissa dans l'extérieur tout épouvantée et comme hors d'elle-même, tant à cause de la vivacité et de la force dont cette vision était accompagnée, que de ces paroles si touchantes ; et aussi parce que, excepté la vision précédente dont j'ai parlé, elle n'en avait point encore eu qui l'eût pénétrée de la sorte, jusque dans le fond de son intérieur. Outre qu'il faut savoir qu'il y a une très-grande différence entre tes visions des précédentes demeures et celles qui arrivent dans cette dernière, et qu'il n'y en a pas moins aussi entre ces fiançailles spirituelles et ce mariage tout divin, qu'il y en a entre les fiançailles et les noces de ceux qui, après avoir promis de s'épouser, sont unis ensemble par le sacrement du mariage, sans pouvoir plus se séparer.

J'ai déjà dit dans cette comparaison dont je me sers, n'en trouvant point de plus propre, que le corps n'a non plus de part à ce qui se passe dans cette céleste alliance, que si l'âme ne l'animait plus. Et il y en a encore moins dans le mariage spirituel, parce que cette union toute divine se fait dans le plus intérieur et comme dans le centre de l'âme, qui me paraît être le lieu où Dieu établit son trône. Dans les autres grâces, dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entrait dans ces demeures, et même lors de l'apparition de l'humanité sacrée de notre Sauveur. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel il n'en va pas ainsi : il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision représentative, mais par une vision intellectuelle encore plus subtile que celles dont j'ai parlé, et en la manière dont il apparut à ses Apôtres lorsqu'il entra où ils étaient, les portes étant fermées, et leur dit : *La paix soit avec vous.*

Cette faveur par laquelle Dieu se communique ainsi en un moment. est si élevée et si inconcevable, et la joie dont l'âme se trouve comblée, si merveilleuse, que je ne sais à quoi les comparer.

Tout ce que j'en puis dire, est qu'il veut lui faire voir en cet instant quelle est la gloire du ciel, d'une manière beaucoup plus sublime que par aucune vision et par aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends est que ce que j'ai dit être comme l'esprit de l'âme, devient alors une même chose avec Dieu, qui, étant cet esprit suprême, veut, par cette faveur sans égale qu'il fait à quelques personnes, montrer jusqu'où va son amour pour les hommes, qui le porte ainsi à s'unir à eux et les unir à soi de telle sorte, qu'ils ne peuvent non plus se séparer de lui, qu'il ne veut point se séparer d'eux, et les oblige par ce moyen à lui donner les louanges que mérite une si excessive bonté, jointe à une grandeur qui n'a point de bornes.

La même chose ne se rencontre pas dans ce que j'ai nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, parce que, encore qu'elles forment une union, ce n'est pas une union fixe et permanente ; mais il arrive souvent que cette faveur qu'il fait à l'âme de se communiquer si intimement à elle, passe très-vite, et qu'elle ne se sent plus être dans cette heureuse et divine compagnie, au lieu qu'ici cette faveur qu'elle reçoit de Dieu dure toujours, et qu'elle ne cesse point d'être avec lui comme dans ce centre dont j'ai parlé.

Pour mieux expliquer ceci, je puis ajouter que l'union qui se rencontre dans ces fiançailles ressemble à celle de deux flambeaux allumés qui, se joignant, ne font de leurs deux lumières qu'une seule, mais qui peuvent après se séparer, chacun demeurant tel qu'il était auparavant, ou comme le feu, la cire et la mèche dont un flambeau est composé, et qui peuvent aussi se diviser. Mais le mariage de l'âme avec Dieu est comme une pluie qui tombe du ciel dans une fontaine ou dans un ruisseau, où elle se mêle tellement, que l'on ne saurait plus distinguer ces diverses eaux ; ou comme une rivière qui, après être entrée dans la mer, se trouve si confondue avec elle, qu'il est impossible de les distinguer ; ou comme une grande lumière qui, entrant dans une chambre par deux fenêtres, se mêle de telle sorte, que ce n'en est plus qu'une seule. Ainsi, lorsque saint Paul dit : *Que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, il entendait peut-être parler de cet admirable mariage par lequel l'âme se trouve

inséparablement unie à sa suprême majesté. Et de même, lorsque ce grand apôtre ajoute : *Jésus-Christ est ma vie, et il me serait avantageux de mourir* ; il me semble que l'âme se peut servir de ces paroles dans cette rencontre, parce que c'est-là que ce papillon dont j'ai parlé trouve avec une extrême joie la fin de sa vie, ne vivant plus qu'en Jésus-Christ. Ces effets font encore mieux comprendre ceci dans la suite, puisqu'on connaît clairement par des mouvements d'amour si inexplicables, mais si ardents, qu'ils se font vivement ressentir, que Dieu est la vie de notre âme, et que l'on ne saurait quelquefois s'empêcher de dire : O vie de ma vie ! ô aliment dont je tire toute ma nourriture ! et autres paroles semblables. Car il coule alors de cette divine source de l'infinie bonté de Dieu, comme un lait délicieux qui se répand sur toutes les âmes de ce château spirituel, et leur donne une nourriture qui les fortifie, parce que Notre-Seigneur les veut rendre participantes, en quelque manière, de l'extrême joie dont jouit l'âme qu'il a prise pour son épouse ; ou, pour m'exprimer d'une autre manière, il sort quelquefois un petit ruisseau de ce grand fleuve dans lequel cette petite source est entrée et s'est perdue, afin de donner de nouvelles forces à ceux qui peuvent le servir, et cette âme, dans les choses qui regardent le corps. Ainsi, de même que si de l'eau tombait sur une personne lorsqu'elle y penserait le moins, elle ne pourrait ne le pas sentir, l'âme sent et connaît avec encore plus de certitude qu'elle reçoit ces grâces, et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même, qui est dans elle comme un bouillon d'eau qui l'arrose, comme un dard qui la pénètre, comme la vie de sa vie, et comme un soleil, qui jette tant de lumière, qu'elle se répand sur toutes ses puissances intérieures. L'âme en cet état ne sort point de ce centre ni ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de celui même qui la donna aux Apôtres assemblés en son nom.

Je ne doute point que ces paroles dont usa Notre-Seigneur pour nous donner sa paix, aussi bien que celles dont il se servit envers la Madeleine, en lui disant *qu'elle s'en allât en paix*, ne contiennent un sens beaucoup plus grand qu'on ne saurait l'exprimer, parce que les paroles d'un Dieu étant des œuvres, elles doivent opérer d'une telle

manière dans les âmes disposées à le recevoir, qu'elles les fassent renoncer à tout ce qu'elles avaient encore de corporel, pour n'être plus qu'un pur esprit capable de s'unir, par une union toute céleste, à cet esprit incréé. Car il est certain que lorsque nous nous détachons entièrement, pour l'amour de Dieu, de cette affection pour les créatures, qui occupait une si grande place dans notre cœur, Notre-Seigneur prend plaisir à remplir lui-même ce vide ; et c'est pourquoi nous voyons qu'en priant son Père éternel pour ses Apôtres, il lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble ; et que, comme son Père est en lui et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour ? et qui nous empêche d'y participer, puisque notre divin Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole ;* et qu'il dit aussi : *Je suis en eux ?*

Mon Dieu ! mon Seigneur ! que ces paroles sont véritables, et qu'une âme qui voit dans cette oraison l'effet s'en accomplir en elle, les entend bien ! Ce ne peut être que par notre faute que nous ne les entendons pas aussi, puisqu'elles sont si claires et si infaillibles ; mais, comme nous ne travaillons pas à détourner tous les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, nous ne nous voyons point dans ce miroir où notre image est représentée.

QUE L'ÂME, DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE, NE PEUT ÊTRE TROUBLÉE PAR CE QUI SE PASSE DANS LES AUTRES.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que, lorsque Dieu a introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre d'elle-même, on peut dire d'elle que, comme le ciel empyrée, qui est le séjour éternel de sa gloire, ne se meut point ainsi que les autres cieux, elle perd tout le mouvement que ses puissances et son imagination avaient accoutumé de lui donner sans qu'elles puissent l'inquiéter, et que rien ne soit plus capable de troubler sa paix.

Il ne faut pas néanmoins se persuader que lorsque Dieu a fait une si extrême faveur à une âme, elle soit assurée de son salut, et de ne pouvoir plus l'offenser. Je ne l'entends nullement ainsi ; mais je déclare qu'en quelque lieu que je traite ce sujet, quoiqu'il semble, par ce que je dirai, que l'âme ne coure plus de fortune, cela ne se doit entendre que durant le temps que sa divine majesté la conduira comme par la main, et qu'elle ne l'offensera point. Je sais certainement que, encore que la personne dont j'ai parlé soit depuis quelques années en cet heureux état, elle se croit si peu assurée, qu'elle marche avec plus de crainte que jamais, parce qu'elle appréhende davantage d'offenser Dieu, même dans les moindres choses. Ses désirs de le servir sont si ardents, comme on le verra dans la suite, et sa confusion est si grande de ce qu'elle répond si mal aux obligations infinies qu'elle lui a, et qui sont pour elle des croix très-pesantes, qu'au lieu d'appréhender les mortifications, elles la consolent et la réjouissent. La véritable pénitence de cette âme est quand Dieu la met en tel état, qu'elle n'a plus ni la santé, ni les forces nécessaires pour pouvoir faire pénitence. Mais quelque difficile à supporter que soit la peine, que j'ai fait voir ailleurs que cela lui donnait, elle l'est ici beaucoup davantage ; ce qui procède, à mon avis, de ce que cette âme, alors tout abîmée en Dieu, est comme un arbre planté le long d'un ruisseau dans une terre dont la fécondité, encore augmentée par la fraîcheur et la nourriture qu'elle tire de cette eau courante, produit des fruits en grande abondance. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que les désirs de cette âme soient si ardents, puisque ce que j'ai dit être comme son esprit, et que l'on pourrait nommer sa partie supérieure, si elle était divisible, est si uni à Dieu, qu'il est comme une pluie dont l'eau se mêle tellement avec celle d'une rivière où elle tombe, qu'on ne saurait plus les distinguer. On ne doit pas toutefois entendre par-là que les puissances, les sens et les passions soient toujours tranquilles et paisibles. Il n'y a que l'âme qui continue d'être en cet état, dans cette heureuse demeure ; au lieu que dans les autres, elle n'est pas exempte de travaux et de peines qui lui font la guerre, sans néanmoins ne troubler sa paix que rarement.

La manière dont cet esprit, duquel j'ai parlé, est dans le centre de notre âme, est si difficile à comprendre et même à croire, que j'appréhende, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous soyez tentées de ne point ajouter foi à ce que j'en dis, parce qu'il semble qu'il y ait de la contrariété entre dire que l'âme souffre des peines et des travaux dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher à vous le faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles vous persuadent ! mais quand cela ne serait point, je ne serai pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très-véritable. Imaginez-vous donc que l'âme en cet état est comme un roi qui, encore que son état soit agité de trouble et de divisions qui lui sont très-pénibles, ne laisse pas d'être en paix dans son palais. Car, bien que l'âme, dans cette septième demeure, entende le bruit que font, dans les autres, tant de diverses émotions de ces bêtes farouches et venimeuses, et qu'elle en souffre de la peine, cette peine n'est pas capable de troubler son repos, parce que les passions n'osent plus s'approcher de ce palais, après avoir éprouvé qu'elles seraient contraintes d'en sortir avec confusion et avec honte. C'est aussi de même, lorsqu'une personne qui sent du mal dans tout le reste de son corps, n'en a point du tout à la tête. J'avoue que ces comparaisons ne me satisfont pas, et que je suis la première à m'en moquer ; mais je n'en sais point de meilleures. Je vous en laisse juger, me contentant de vous assurer que ce que j'ai dit est très-vrai.

CHAPITRE III.

Effets de la nouvelle vie de l'âme dans cette dernière demeure où Jésus-Christ vit en elle, et où le démon n'ose entrer. Qu'elle n'y a plus ni sécheresses, ni travaux intérieurs, mais qu'elle jouit d'une véritable paix dans une oraison si sublime.

EFFETS DE LA NOUVELLE VIE DE L'ÂME DANS CETTE DERNIÈRE DEMEURE.

Après avoir dit de quelle sorte ce petit papillon, auquel j'ai comparé l'âme, est mort avec tant de joie d'avoir trouvé son repos, et

que Jésus-Christ vit en lui, voyons quelle est sa nouvelle vie, et combien elle est différente de la première. Les effets nous le feront connaître, si ce que j'ai dit auparavant est véritable. Voici, selon ce que j'en puis comprendre, quels ils sont.

Le premier est un tel oubli de soi-même, que l'on ne se connaît plus, et qu'à peine sait-on si on a l'être. Le ciel, la terre, la vie, l'honneur et tout le reste, s'effacent de l'esprit et de la mémoire, parce que l'âme n'est plus occupée qu'à procurer la gloire de Dieu. Ces paroles qu'il lui a dites, de ne penser qu'à ses intérêts, et qu'il aurait soin des siens, se trouvent converties en des effets, et elle donnerait sa vie avec joie, pour pouvoir contribuer en quelque chose à l'augmentation de sa gloire. Mais ne vous imaginez pas, mes filles, que cela fasse perdre, à cette personne, l'usage du manger et du dormir, quoique ce lui soit un grand tourment, aussi bien que tout le reste des assujétissements auxquels l'infirmité humaine l'oblige. Tout ce que j'ai dit sur ce sujet regarde seulement l'intérieur ; car, quant aux œuvres extérieures, elles sont peu considérables, et l'âme ne saurait voir sans peine que ce qu'elle peut faire en cela n'est rien ; mais elle est si disposée à s'employer à tout ce qui est du service de Dieu, qu'il n'y a point de travaux qu'elle ne soit prête d'entreprendre pour lui témoigner sa fidélité et son amour.

Le second effet de cette nouvelle vie de l'âme, que j'ai comparée à un papillon, est un grand désir de souffrir, mais un désir qui n'est point mêlé d'inquiétude, comme celui dont j'ai parlé auparavant, parce que ces âmes sont si fortement attachées à la volonté de Dieu, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qui lui peut plaire. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises ; s'il ne le veut pas, elles n'en ont point de peine, comme elles en avaient auparavant ; et si elles sont persécutées, elles en ont tant de joie, qu'au lieu de vouloir du mal à leurs persécuteurs, elles les aiment encore davantage, sont plus vivement touchées de leurs maux, les recommandent à Dieu avec plus d'ardeur, et consentiraient de bon cœur d'être privées de quelqu'une des grâces dont il les favorise, s'il lui plaisait de les accorder à ces personnes, pour les mettre en état de

ne le plus offenser.

Mais ce qui m'étonne en ceci, est que ces âmes, après avoir, comme vous l'avez vu, désiré avec tant d'ardeur de mourir pour pouvoir jouir à jamais de la présence de Dieu, et tant souffert de ce retardement, lorsqu'elles sont arrivées à l'heureux état dont je parle, leur désir de le servir, de le louer, et de profiter à quelqu'un est si grand, que, non-seulement elle ne souhaite plus de mourir, mais elles voudraient que leur vie fût prolongée de plusieurs années, en souffrant toujours de très-grands travaux, afin de contribuer en quelque chose, s'il était possible, à l'augmentation de son honneur. Ainsi, quand elles seraient assurées qu'en sortant de la prison du corps il les recevrait dans sa gloire, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne pensent pas alors à celle des saints, ni à en posséder une semblable, mais mettent toute la leur à servir en quelque chose ce divin Sauveur, qui a bien voulu, pour l'amour d'elles, être attaché à la croix, principalement lorsqu'elles pensent qu'on l'offense en tant de manières, et que si peu de personnes ont une véritable passion pour son honneur, et sont détachées de tout le reste.

Il est vrai néanmoins que, comme ces sentiments ne sont pas toujours présents à ces âmes et qu'elles considèrent le peu de services qu'elles rendent à Dieu, elles rentrent dans un désir plein de tendresse de le posséder pleinement, mais elles reviennent aussitôt à elles, renoncent à ce désir, et, se contentant d'être assurées qu'elles sont toujours en sa compagnie, elles lui offrent cette disposition de vouloir bien souffrir la prolongation de leur vie comme la plus grande marque et la plus pénible qu'elles puissent donner de la résolution où elles sont de préférer ses intérêts aux leurs propres. Elles n'ont donc garde d'appréhender la mort, puisqu'elle ne passent dans leur esprit que pour une extase agréable. Ce même divin époux, qui leur donnait auparavant un si ardent désir de mourir pour aller jouir de sa présence, leur donne alors ce désir contraire dont je viens de parler, et dans la joie qu'elles ont de connaître que c'est lui qui vit maintenant en elles, elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations et des goûts. Il leur suffit d'être avec leur Seigneur, et

toute sa vie n'ayant été qu'une souffrance continuelle, il veut que la leur soit semblable, sinon en effet, à cause que leur faiblesse ne le peut porter, au moins par désir. Mais il les rend dans tout le reste participantes de sa force, quand il voit qu'elles en ont besoin pour supporter de grandes peines, les met dans un entier détachement de toutes choses, et fait, qu'à moins de travailler pour le salut des âmes, elles soupirent toujours après la solitude. Ces personnes n'ont plus alors de sécheresses ni de travaux intérieurs, elles sont tout occupées de la pensée de leur Seigneur, et avec tant de tendresse, qu'elles ne voudraient faire autre chose que de le louer. Que s'il arrive que cette pensée soit comme endormie, il la réveille de telle sorte, qu'elles connaissent clairement que c'est un mouvement très-agréable (car je ne sais quel nom lui donner) qui ne procède ni de leur mémoire, ni de leur esprit, ni d'aucune autre chose qu'elles comprennent, et à quoi elles contribuent, mais qui vient du plus intérieur de leur âme, ce qui arrive si souvent, qu'il est facile de le remarquer ; et on peut le comparer à un feu qui, quelque grand qu'il soit, ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse de son centre en haut, et ainsi réveille les puissances.

Quand on ne trouverait point d'autre avantage dans cette sublime oraison, que de connaître le soin qu'il plaît à Dieu de prendre de se communiquer à nous, et de nous convier à demeurer avec lui, il n'y a point de travaux, quelque grands qu'ils soient, qui ne me paraissent trop bien récompensés par cette preuve si favorable et si touchante de l'extrême amour qu'il nous porte. Je veux croire, mes sœurs, que vous l'avez éprouvé, parce que je suis persuadée que, lorsque l'on arrive à l'oraison d'union, Notre-Seigneur nous favorise de cette grâce, si nous prenons soin d'observer ses commandements.

Lorsque vous vous trouverez en cet état, souvenez-vous que vous êtes arrivées à cette dernière demeure où Dieu réside dans votre âme ; rendez-lui de grandes actions de grâces ; considérez cette preuve de son amour comme un ami considérerait un billet en chiffres, plein de tendresse, que son ami lui écrirait pour lui donner un témoignage extraordinaire de son affection et lui en demander un

de la sienne ; ne manquez pas d'y répondre avec la même chaleur, quoique vous soyez alors occupées extérieurement et en compagnie, comme il arrive souvent que Notre-Seigneur prend ce temps pour nous faire cette faveur. Rien ne saurait vous en empêcher, puisque cette réponse n'est qu'un acte intérieur d'amour, soit en lui disant comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* ou quelques paroles semblables qu'il vous mettra dans la bouche pour lui témoigner votre reconnaissance ; car ce temps est un temps favorable, dans lequel il semble, qu'il prend plaisir à nous écouter et à nous rendre capables de faire, avec une volonté pleine et déterminée, ce que j'ai dit qu'il désire de nous, qui est d'oublier nos intérêts pour ne penser seulement qu'aux siens.

QUE L'ÂME, DANS CETTE DERNIÈRE DEMEURE, NE SOUFFRE NI SÉCHERESSES NI TROUBLES INTÉRIEURS.

La différence qu'il y a entre cette dernière demeure et les précédentes, est que l'âme n'y éprouve presque jamais de sécheresses ni de troubles intérieurs, comme elle en éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, mais est presque toujours dans la quiétude et sans aucune crainte que cette faveur si sublime soit un artifice du démon, tant elle est assurée qu'elle vient de Dieu, parce que les sens et les puissances n'y ont point de part, et que son saint époux, en se communiquant à elle d'une manière si élevée, l'a mise avec lui en assurance dans un lieu où le démon n'oserait paraître, et où, quand même il voudrait venir, il ne lui permettrait pas d'entrer. Sur quoi il faut remarquer que l'âme ne contribue en rien aux faveurs qu'elle reçoit de Dieu, sinon de s'abandonner entièrement à sa volonté.

Ces faveurs qu'il fait alors à l'âme, et les lumières dont il l'éclaire, se passent sans bruit, et dans une si grande tranquillité, que cela me fait souvenir de la construction du temple qui fut bâti par Salomon, sans que l'on y entendît donner un seul coup de marteau. Aussi peut-on nommer cette septième demeure le temple de Dieu, où l'âme jouit avec lui, dans un profond silence, d'une pleine paix, sans

que l'activité de l'entendement la trouble, parce que ce monarque tout-puissant qui l'a créée suspend son action et lui laisse seulement voir, comme par une petite fente, ce qui se passe, sans l'en empêcher que rarement, les puissances ne me paraissant pas être alors comme éteintes, mais seulement sans opérer et comme étonnées. Je le suis de voir que l'âme en cet état n'a presque jamais de ravissements ; j'entends quant aux effets extérieurs, qui sont de perdre le sentiment et la chaleur. On dit que cela n'est en eux qu'accidentel, et qu'ainsi, au lieu de cesser, ils augmentent intérieurement. Les extases de ce vol d'esprit, dont j'ai parlé ailleurs, sont donc rares dans cette septième demeure, et n'arrivent presque jamais en public, comme ils faisaient souvent auparavant, lorsque des objets de piété, tels que sont les prédications, le chant de l'église et des tableaux de dévotion, frappaient de telle sorte ce petit papillon, que la frayeur le prenait et le faisait envoler. Car alors, soit que l'âme, à laquelle je l'ai comparé, ait trouvé où se reposer, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans cette dernière demeure, elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse, parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin époux, ou soit par quelque autre raison que j'ignore, Notre-Seigneur ne l'a pas plus tôt reçue dans cette demeure, et ne lui en a pas plus tôt fait voir toutes les beautés, qu'elle cesse d'avoir cette faiblesse, qui lui était si continuelle et si pénible : ce qui arrive peut-être, parce qu'il la rend alors beaucoup plus forte qu'elle n'était, ou parce qu'auparavant il voulait faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret, ou pour quelque fin qu'il n'y a que lui qui sache, ses jugements étant infiniment élevés au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer.

Quand Dieu donne à l'âme ce saint baiser qu'elle lui demande dans le cantique en qualité de son épouse, il produit en elle ces excellents effets, et tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison. Cette biche blessée d'un trait du divin amour, après avoir alors désaltéré sa soif dans les clairs ruisseaux d'une eau céleste, trouve son repos et sa joie dans le tabernacle du Dieu vivant ; et cette chaste colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche

après le déluge pour voir s'il était passé, apporte un rameau d'olivier pour marquer qu'elle a trouvé une terre ferme au milieu des flots, des agitations et des tempêtes du monde.

« O mon doux Jésus, quel avantage nous serait-ce de bien comprendre le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourraient nous faire connaître quelle est cette paix de l'âme ; et puisque vous savez, Seigneur, combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cherchent, et conservez-la par votre bonté à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis dans le ciel en possession de cette véritable paix que nuls siècles ne verront finir. » Ce que je lui donne le nom de véritable n'est pas pour marquer que celle dont je viens de parler ne le soit, mais c'est à cause que nous rentrerions dans une nouvelle guerre si nous nous éloignons de Dieu.

Quel sentiment croyez-vous, mes sœurs, que doit être celui de ces âmes lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur ? Il est tel qu'il les fait veiller continuellement sur elles-mêmes, et tâcher à tirer de la force de leur faiblesse, pour ne perdre par leur faute aucune occasion de plaire à Dieu. Plus elles se voient favorisées de lui, plus elles se défient d'elles-mêmes ; et la connaissance qu'il leur donne de son infinie grandeur augmentant celle qu'elles ont de leur misère et de leurs péchés, il arrive souvent comme au publicain de n'oser lever les yeux vers le ciel, et de souhaiter la fin de leur vie pour se voir en sûreté ; mais leur amour pour leur immortel époux les fait rentrer aussitôt dans ce désir de vivre pour le servir, dont j'ai déjà parlé, et elles s'abandonnent entièrement à sa volonté et à sa miséricorde. D'autres fois se trouvant accablées sous la multitude des faveurs qu'elles reçoivent, elles appréhendent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler fond. Ainsi je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix, mais ces croix ne les inquiètent point ni ne troublent point la paix dont elles jouissent. Elles passent de même qu'un flot ou qu'une légère tempête, et le calme revient aussitôt, parce que la présence de leur Seigneur leur fait oublier tout

le reste. Qu'il soit béni et loué dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE IV,

Pourquoi Dieu permet qu'une oraison si sublime ne continue pas toujours également. Quelque grand que soit le bonheur dont on jouit dans cette septième demeure, on ne peut s'assurer de ne point commettre de péchés. Raisons pourquoi Dieu le permet, et d'où vient aussi qu'il fait de si grandes grâces a quelques âmes. Que l'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, joindre la vie active à la contemplative. Qu'il ne se faut point engager dans des désirs qui vont au-delà de nos forces. Conclusion de ce traité.

POURQUOI DIEU PERMET QUE LES EFFETS D'UNE ORAISON SI SUBLIME NE CONTINUENT PAS TOUJOURS ÉGALEMENT.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que les effets d'une oraison si sublime continuent toujours dans les âmes avec une même égalité. Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, les laisse quelquefois rentrer dans leur naturel. Et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses du dedans et du dehors du château s'assemblent pour se venger contre elles de l'impossibilité de leur nuire où elles étaient auparavant. Mais cela ne dure guère plus d'un jour ; et ce grand trouble, excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître quel est l'avantage que reçoit l'âme d'être en la compagnie de Dieu ; car il la fortifie de telle sorte, qu'au lieu de diminuer sa passion pour son service et ses bonnes résolutions, il semble, au contraire, qu'elle augmente sans qu'elle se trouve ébranlée même par un premier mouvement. Cela, comme je viens de le dire, n'arrive que rarement, et seulement parce que Notre-Seigneur veut, pour tenir ces âmes dans l'humilité, leur remettre toujours devant les yeux, qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, afin que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la grandeur des faveurs qu'il leur fait les obligent de plus en plus à le louer.

QU'ON NE PEUT, MÊME DANS CETTE DEMEURE, S'ASSURER DE

NE POINT PÉCHER.

Ne pensez pas aussi qu'encore que ces âmes désirent avec tant d'ardeur, et soient si résolues de ne vouloir pour quoi que ce soit se laisser aller à la moindre imperfection, elles puissent éviter d'y tomber, et même de commettre des péchés, non pas de propos délibéré, parce que Notre-Seigneur les en préserve, mais seulement des péchés véniels, car quant aux mortels, elles n'en commettent point avec connaissance, et ne sont pas néanmoins assurées d'être incapables d'en commettre quelqu'un qu'elles ignorent⁵ ; ce qui leur donne une grande peine. Elles en ont aussi de voir tant d'âmes qui se perdent, et bien qu'elles espèrent de n'être pas de ce nombre, elles ne sauraient s'empêcher de craindre lorsqu'elles pensent à la chute de quelques-uns de ceux que l'Écriture nous apprend être tombés après avoir reçu de Dieu des grâces si particulières, dont Salomon, qu'il avait rempli de tant de sagesse et comble de tant de bienfaits, est un illustre et terrible exemple. C'est pourquoi, mes sœurs, celle d'entre vous qui paraît avoir le plus de sujet d'être assurée, est celle qui en a le plus de craindre, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui vit dans la crainte*. Et notre plus grande confiance doit être dans la prière que nous sommes obligées défaire continuellement à Dieu, de vouloir nous soutenir de sa main toute-puissante, afin que nous ne l'offensions point. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

Quoique je ne doute point, mes filles, que, si vous y avez pris garde, vous n'ayez remarqué par les effets ce qui est cause que Notre-Seigneur fait de si grandes grâces à certaines âmes, je crois néanmoins à propos d'en parler ici. Je dis donc qu'il ne faut pas s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner en ce monde de la consolation et de la joie ; ce serait une grande erreur, puisque la faveur la plus signalée que Dieu nous puisse faire est de rendre notre vie conforme à celle que son propre Fils a passée

⁵ La Sainte fait voir clairement, par ces paroles, la pureté de sa doctrine touchant l'assurance d'être en grâce, en disant que ces âmes si parfaites et tellement favorisées de Dieu, qu'elles jouissent de sa présence d'une manière aussi sublime qu'est celle qui se rencontre dans cette dernière demeure, ne se tiennent pas assurées de n'être pas tombées dans quelques péchés mortels qu'elles ignorent, et que l'appréhension qu'elles en ont les tourmente.

lorsqu'il était sur la terre, et je tiens pour certain qu'il ne nous départ ces faveurs que pour fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables de souffrir pour son amour. Il n'en faut point d'autre preuve que de voir que ceux que Jésus-Christ a le plus aimés, qui étaient sans doute sa glorieuse Mère et ses apôtres, ont été ceux qui ont souffert davantage. Car quels croyez-vous, mes sœurs, qu'aient été aussi les travaux de saint Paul ? et ne pouvons-nous pas juger par-là des effets que produisent ces visions véritables qui viennent de Dieu, et non pas de notre imagination ou de la tromperie du démon ? Ce grand apôtre, après les avoir reçues, alla-t-il se cacher pour jouir en repos de la consolation qu'elles lui donnaient sans pouvoir être interrompu de personne, ni s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il ne passait pas seulement les jours entiers dans les occupations si pénibles de son ministère, mais travaillait durant la nuit pour gagner sa vie. Et je ne saurais, sans en ressentir une grande joie, entendre Notre-Seigneur dire à saint Pierre, au sortir de sa prison, *qu'il s'en allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois*. Ainsi on ne récite jamais ces paroles dans notre office sans que je me représente la consolation qu'elles donnèrent à ce prince des Apôtres, l'ardeur avec laquelle il alla s'offrir à la mort, et qu'il s'estima si heureux de la recevoir, qu'il considéra cette grâce comme la plus grande que son divin maître lui pouvait faire.

En vérité, mes sœurs, lorsque Dieu se communique si particulièrement à une âme, elle oublie tout ce qui regarde son repos, et ne se soucie plus d'être estimée et honorée. Comment pourrait-elle, étant avec lui, se souvenir d'elle-même ? Sa seule pensée est de lui plaire et de chercher les moyens de lui témoigner son amour ; elle ne s'occupe d'autre chose dans son oraison. C'est l'un des effets que produit ce mariage spirituel, et ses actions sont des preuves de la vérité des faveurs qu'elle a reçues de Dieu. Car de quoi nous servirait, mes filles, d'avoir été si recueillies dans la solitude, d'avoir fait tant d'actes d'amour et promis si solennellement à Notre-Seigneur de ne trouver rien de difficile pour son service, si nous faisons au sortir de là tout le contraire ? Mais j'ai tort de dire que cela nous

serait inutile, puisque le temps que nous passons avec Dieu nous est toujours fort avantageux, et qu'encore que notre faiblesse nous rende lâches dans l'exécution de nos bonnes résolutions, Dieu nous donne quelquefois la force de les accomplir. Il arrive même que dans cette lâcheté où il voit qu'est l'âme, il l'engage à entreprendre quelque chose de très-pénible, et à laquelle elle a une grande répugnance, dont elle s'acquitte heureusement avec son secours. Alors elle reprend courage, se rassure dans ses craintes, et s'offre à sa divine majesté avec un ardent désir de la servir.

Ce que je veux dire est donc que cela est peu en comparaison de l'avantage que ce nous serait si nos œuvres étaient conformes à nos paroles. Les personnes qui ne peuvent tout d'un coup y réussir doivent redoubler leurs efforts pour en venir à bout peu à peu, si elles veulent que leur oraison leur profite, et elles ne manqueront pas d'occasions pour s'y exercer. Il leur importe plus de le faire que je ne saurais le représenter, et elles n'ont qu'à jeter les yeux sur Jésus-Christ crucifié pour ne trouver rien de difficile.

Notre-Seigneur nous ayant témoigné son amour par des actions si merveilleuses et des tourments si horribles, prétendrions-nous le pouvoir contenter par de simples paroles ? Savez-vous, mes sœurs, ce que c'est d'être véritablement spirituelles ? C'est de se rendre esclaves de Jésus-Christ, comme il a bien voulu l'être lui-même, afin qu'étant marquées de son sceau, qui est la croix, il puisse disposer de nous en la manière qu'il lui plaira, en quoi, puisque vous lui avez soumis votre liberté, au lieu de vous faire tort, il vous fera une grande grâce.

QUE L'HUMILITÉ ET LA PRATIQUE DES VERTUS SONT LE FONDAMENT DE CET ÉDIFICE SPIRITUEL.

À moins que de prendre cette résolution, on n'avancera jamais beaucoup, à cause que tout cet édifice spirituel n'a pour fondement que l'humilité, et que Notre-Seigneur ne relèvera jamais guère si cette humilité n'est véritable, parce qu'autrement plus il serait haut, et plus sa chute et sa ruine seraient grandes.

Ainsi, mes sœurs, pour rendre ce fondement solide, chacune de vous doit se considérer comme la moindre de toutes, comme la servante des autres, et ne perdre aucune occasion de le témoigner par des effets. C'est le moyen de travailler encore plus pour vous que pour les autres ; puisque ce sera comme autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il ne courra point fortune de tomber. Mais je répète encore que pour réussir dans ce dessein, vous ne devez pas vous imaginer que ce fondement ne consiste qu'à prier et à méditer. Il faut, pour vous avancer, travailler à pratiquer les vertus ; et Dieu veuille que vous ne reculiez pas, puisque vous savez que ne point avancer c'est reculer, à cause qu'il est impossible que l'amour demeure en un même état.

Que s'il vous semble que cela ne s'entend que pour ceux qui commencent, et qu'après avoir travaillé ils peuvent se reposer, souvenez-vous que je vous ai dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont, au contraire, beaucoup moins qu'auparavant dans l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure et comme du fond de son centre, ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel ? Est-ce, à votre avis, pour y laisser endormir tous les sens, toutes les puissances, et tout ce qui regarde le corps ? Nullement ; mais c'est au contraire pour leur faire une guerre encore plus rude que quand elle souffrait avec eux, parce qu'elle ne connaissait point alors que ces grands travaux étaient les moyens dont Dieu se servait pour l'attirer à lui, et que le bonheur d'être maintenant en sa compagnie la rend encore plus forte. Car si David nous apprend que nous devenons saints avec les saints, qui doute qu'une âme qui, par une union si sublime de son esprit avec celui de Dieu, est une même chose avec lui, qui est la souveraine force, n'en acquière une nouvelle incomparablement plus grande que celle qu'elle avait auparavant, comme nous voyons que les saints se sont trouvés capables de souffrir la mort avec joie. Ainsi la force de cette âme est telle qu'elle la communique dans toutes les demeures du château, et même au

corps, qui tomberait souvent dans la défaillance si elle ne lui faisait quelque part de la vigueur qu'elle reçoit par le moyen de ce vin délicieux dont son divin époux lui est si libéral dans cette suprême demeure où il lui a fait l'honneur de l'introduire, et parce qu'il veut bien demeurer toujours avec elle, de même que l'aliment que reçoit l'estomac se répand ensuite dans toutes les parties du corps et les fortifie. Ainsi tant que les personnes que Dieu élève à un état si sublime vivent en ce monde, elles endurent toujours d'extrêmes travaux, parce que leur force intérieure est si grande, que, quelque guerre qu'elles fassent à leur corps, ce qu'elles souffrent leur paraît si peu considérable lorsqu'elles pensent à ce qu'a souffert leur époux, qu'elles auraient honte de s'en plaindre.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, telles qu'ont été celles de sainte Madeleine, qui avait passé auparavant une vie si délicieuse ; de notre père saint Elie, si brûlant de zèle pour l'honneur de Dieu, et de saint Dominique et de saint François, qui ne se lassaient jamais de travailler pour attirer des âmes à lui, afin quelles le louassent. Car que n'ont-ils point enduré, après s'être oubliés eux-mêmes pour ne penser qu'à procurer son honneur et sa gloire ? C'est à quoi je souhaite, mes sœurs, que vos désirs tendent, et que votre occupation dans l'oraison n'ait pas pour but les consolations qui s'y rencontrent, mais d'y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte, et il serait bien étrange de prétendre recevoir de telles faveurs de Notre-Seigneur, en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même et tous les saints ont marché. Il faut, pour bien recevoir ce divin hôte, que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Car serait-ce le bien recevoir que de ne lui point donner à manger ? et qui lui en aurait donné si Marthe fût toujours demeurée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Or, quelle est cette nourriture qu'il désire, sinon que nous nous employions de tout notre pouvoir à lui gagner des âmes qui le louent, et qui trouvent leur salut dans les louanges qu'elles lui donnent et les services qu'elles lui rendent ?

Vous me ferez peut-être à cela deux objections. La première, que Jesus-Christ dit que Madeleine avait choisi la meilleure part. A quoi je réponds qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe quand elle lui avait lavé les pieds, et les avait essuyés avec ses cheveux. Car quelle mortification croyez-vous que ce fut à une personne de sa condition d'aller ainsi à travers les rues, et peut-être seule, tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et les reproches de sa vie passée, que lui faisaient ces méchants à qui il suffisait, pour la haïr, de voir l'affection qu'elle témoignait pour Notre-Seigneur qu'ils avaient en si grande horreur, et qui, pour se moquer de son changement, disaient qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui aux personnes qui se convertissent à Dieu, quoique toutes ne soient pas en aussi mauvaise réputation qu'était alors cette admirable pénitente ? Mais il est certain, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses souffrances ont été extrêmes, puisque, sans parler de la douleur insupportable que ce lui était de voir tout un peuple avoir une haine si horrible pour son Sauveur, que ne souffrit-elle point à sa mort ? Je suis persuadée que ce qu'elle n'a pas fini ses jours par le martyre, vient de ce qu'elle l'endura alors, et qu'elle a continué de le souffrir durant tout le reste de sa vie, par le terrible tourment que ce lui était d'être séparée de son divin Maître ; et l'on voit par là que cette illustre sainte n'était pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur dans la contemplation et dans la joie.

La seconde objection que vous me pourrez faire, est que vous travailleriez de bon cœur à gagner des âmes à Dieu, mais que votre condition et votre sexe ne vous le permettent pas, puisqu'ils vous rendent incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les Apôtres. J'ai répondu à cela dans quelque autre traité, et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que, dans les bons désirs que Dieu vous donne, cette pensée vous peut venir dans l'esprit.

J'ai donc dit ailleurs qu'il arrive quelquefois que le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous

faire abandonner ceux que nous pourrions exécuter, et qu'ainsi nous ne pensions qu'à faire des choses qui nous sont impossibles. Contentez-vous donc, mes sœurs, du secours que vous pouvez donner par l'oraison à quelques âmes, et ne prétendez pas de pouvoir être utiles à tout le monde, mais tâchez de l'être aux personnes en la compagnie desquelles vous vivez. Votre action sera en cela d'autant plus parfaite que vous êtes plus obligées de les servir que non pas les autres. Car croyez-vous que ce soit peu faire de les exciter et animer toutes par votre humilité, par votre mortification, par votre charité, et par tant d'autres vertus, à augmenter de plus en plus leur amour pour Dieu, et leur ardeur de le servir ? Rien ne lui peut plaire davantage, ni vous être plus utile ; et vous voyant ainsi faire tout ce qui dépend de vous, il connaîtra que vous feriez encore beaucoup davantage, si vous le pouviez, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné plusieurs âmes.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Pour conclusion, mes filles, ne prétendons point de rien édifier que sur un solide fondement. Notre divin époux ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons, et la proportion qu'elles ont avec notre pouvoir. Il l'augmentera de jour en jour, pourvu que nous ne nous lassions point de travailler, et que durant le peu qui nous reste à vivre, et moins encore peut-être que chacune de nous ne pense, nous lui offrions sans réserve notre corps avec notre âme. Ce sacrifice lui sera si agréable, qu'il le joindra à celui qu'il offrit à son Père sur la croix, afin qu'il le récompense, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne la volonté avec laquelle nous nous consacrons à lui.

Plaise à sa divine majesté, mes chères sœurs et mes chères filles, que nous nous trouvions toutes ensemble dans cette demeure éternelle, où l'on ne cesse jamais de louer Dieu, et que je puisse faire voir dans mes actions quelques effets de ce que vous lirez dans mes écrits, par les mérites de son Fils, qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il. Car, en vérité, ma confusion d'être si imparfaite est si grande, que je ne saurais trop vous conjurer en son nom de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre pécheresse.

Quoiqu'on commençant d'écrire ceci, j'y eusse, comme je l'ai dit, une grande répugnance, je me suis trouvée, après l'avoir achevé, fort aise de l'avoir fait, et tiens pour bien employé le peu de peine qu'il m'a donné, parce que considérant, mes sœurs, l'étroite clôture dans laquelle vous passez votre vie, le peu de divertissement que vous avez, et les incommodités qui se rencontrent dans quelques-uns de nos monastères, j'espère que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez, à quelque heure que ce soit, entrer, et vous promener, sans en demander la permission à vos supérieurs. Il est vrai néanmoins que vous ne sauriez, par vos propres forces, quoiqu'elles vous paraissent grandes, vous ouvrir l'entrée des demeures qu'il enferme. Ce souverain qui y règne est seul capable de

vous la donner ; et pour peu que vous y trouviez d'obstacle, gardez-vous bien de l'entreprendre, puisque, quelques efforts que vous fissiez, ils vous seraient inutiles. Mais ce roi des anges et des hommes aime tant l'humilité que, pourvu qu'il reconnaisse que vous en avez, encore que vous ne soyez pas dignes d'entrer dans la troisième demeure, vous vous le rendrez bientôt si favorable. par le moyen de cette vertu, qu'il vous introduira dans la cinquième ; et si vous travaillez avec ardeur, et vous efforcez de plus en plus de lui plaire, il vous recevra enfin dans cette septième et dernière demeure, qui est le glorieux séjour qu'il honore de sa présence. Lorsque vous serez si heureuses que de vous trouver en cet état, n'en sortez point, si vous n'y êtes obligées par le commandement de la prieure, à qui il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Pourvu que vous en usiez en cette manière, la porte vous en sera toujours ouverte, lorsque vous voudrez y retourner ; et quand vous aurez une fois goûté les saintes et inconcevables délices qui s'y rencontrent, il n'y aura point de si grands travaux que l'espérance de vous y recevoir ne rende faciles à supporter ; et cette espérance a cet avantage que personne ne vous la saurait ravir.

Chacune des sept demeures dont j'ai parlé, a comme divers appartements au dessus, au dessous et aux côtés, qui sont accompagnés de beaux jardins, de vives fontaines, d'agréables labyrinthes, et d'autres objets si délicieux, que l'âme voudrait s'occuper sans cesse à louer ce grand Dieu qui en est l'auteur, et qui semble avoir pris plaisir à imprimer en eux son image et sa ressemblance.

Que si vous trouvez, mes sœurs, quelque chose de bon en la manière dont j'ai tâché d'éclaircir les sujets que j'ai traités dans ce discours, croyez très-certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction ; et quant à ce qui vous y paraîtra défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Je vous conjure, par l'extrême désir que j'ai de contribuer de tout ce que je puis pour vous aider à servir cette suprême majesté, de lui donner de grandes louanges toutes les fois que vous lirez ceci, et de lui demander l'augmentation

de son église, la lumière nécessaire aux hérétiques pour les tirer de leur erreur, le pardon de mes péchés, et de me délivrer des peines du purgatoire où je serai peut-être encore lorsque ce discours verra le jour, si on n'y trouve rien qui l'en rende indigne, après avoir été examiné par des gens savants. S'il s'y rencontre quelques erreurs, on ne les doit attribuer qu'à mon peu d'intelligence, puisque je me sou mets entièrement à tout ce que croit la sainte église catholique et romaine, dans laquelle je proteste de vouloir vivre et mourir. Que Notre-Seigneur soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il. J'ai achevé d'écrire ceci dans le monastère d'Avila, la veille de saint André de l'année 1577, et je souhaite qu'il réussisse à la gloire de Dieu qui vit et règne éternellement.

